

Jean-Jacques Greif

Le fil à recoudre les âmes

Le fil à recoudre les âmes

1. Deux valises

Mardi 21 avril 1942

Chère Mrs Moore,

Je voulais parler des loutres de mer, je vous jure. Je ne fais pas l'école buissonnière. J'aimerais mieux être en classe avec mes camarades. En plus, je suis sûr qu'ils attendaient mon exposé avec impatience.

Vendredi dernier, à peine je rentre de l'école, deux policiers militaires sonnent à la porte. Je sais qu'ils sont militaires parce qu'ils portent des uniformes kaki. Les agents du FBI, ceux qui ont arrêté mon père le 7 décembre, étaient habillés en civil.

– Mrs Kashimura ? demande l'un des policiers. Kenichiro et Akiko Kashimura ? Vous avez le week-end pour vous préparer,

– Vous pouvez emporter ce que vous pouvez porter, ajoute l'autre policier.

Ma mère suit des cours d'anglais à la bibliothèque, mais elle n'a jamais réussi à passer en deuxième année.

– Quoi porter emporter ?

– Deux valises par personne, madame. Vous devez vous présenter lundi matin à sept heures à la gare d'autobus au début de Santa Monica Boulevard. Ne soyez pas en retard.

Elle s'affole facilement. Quand les policiers s'en vont, elle commence à courir partout, à ouvrir les placards. Vous l'avez vue aux réunions de parents d'élèves, Mrs Moore. Elle court à petits pas serrés, les pieds en dedans, comme si elle portait des sandales japonaises et un kimono.

– Deux valises, deux valises ! Où allons-nous ? Combien de temps ? Il fera froid ? Que faut-il prendre ? Deux valises !

– Ils ont laissé ce papier, maman, avec la liste de ce qui est autorisé. Draps et couvertures. Vêtements solides : chemises de coton, pull-overs, blue jeans. Chaussures montantes. Effets personnels. Articles de toilettes. Un gobelet et une assiette en fer blanc. Ensuite, ce qui est interdit : animaux domestiques, armes, appareils photo, radios, jumelles. Pas plus de vingt-cinq dollars d'argent liquide.

Le fil à recoudre les âmes

– Mais nous n’avons pas de jumelles.

– Eh bien, tant mieux. Je te connais. Tu en aurais caché dans ta valise pour regarder les installations militaires secrètes.

– J’emporte ma poupée Shirley, dit Akiko (c’est ma petite sœur).

J’étais triste pour ma radio. Je l’aime beaucoup. Ma mère me l’a offerte pour mon anniversaire, en février. Mon père rencontrait beaucoup de monde dans son travail : les maraîchers, les marchands de bois, les chauffeurs des camions, les épiciers, les capitaines des bateaux. Quand il rentrait à la maison le soir, il apportait les dernières nouvelles et aussi les dernières rumeurs. Ma mère a pensé que la radio remplacerait mon père : j’écouterais le journal radiodiffusé et nous serions informés quand même en ces temps difficiles.

Elle continue à courir et à marmonner.

– Deux valises par personne, oh, oh, deux... Je n’ai pas de blue jeans (elle prononce “biru djinnsu”)... Dis-moi, Ken-chan, pourquoi demandent-ils “chaussures montantes” ?

– Je pense qu’ils veulent dire “chaussures de marche”. Nous aurons sans doute à marcher.

Elle disparaît je ne sais où et revient avec deux petites valises. Les Japonais emportent peu de bagages quand ils voyagent, même les gens assez riches comme mes parents. Elle ouvre les valises, les referme, les soupèse.

– Rien que les draps et les couvertures, déjà elles seront pleines. Sans oublier ton violon, Akiko.

– Je veux pas mon violon. Je veux ma poupée Shirley.

– Et votre père qui n’est pas là pour me conseiller.

Ma sœur et moi, nous savons que ça ne sert à rien de la presser quand elle hésite. Elle finit toujours par prendre une décision et alors elle devient très efficace.

– Venez, les enfants. Nous allons acheter des biru djinnsu et des valises.

Elle téléphone pour appeler un taxi. La Studebaker de mon père est garée devant la maison depuis le mois de décembre. “Nous devons l’emmener au bureau pour l’interroger”, ont dit les agents du FBI. Nous pensions qu’ils le ramèneraient au bout de quelques heures. Ils n’avaient rien à lui reprocher, quand même. Nous l’avons vu une fois, derrière des barreaux, dans une sorte de prison des services de l’immigration. Ensuite, ils l’ont envoyé dans un camp, quelque part dans le Montana. Personne ne sait conduire. Quand Mike Okubo, l’adjoint de mon père, vient montrer les comptes à ma mère (les affaires

Le fil à recoudre les âmes

vont mal, parce que les clients américains ne veulent plus acheter à des Japonais), il nous emmène jusqu'à la jetée dans la Studebaker.

– Il faut qu'elle roule, dit-il, sinon elle va s'engourdir.

– Une voiture peut pas s'engourdir, remarque Akiko.

– Bien sûr que si. Elle est comme toi. Si tu ne bouges pas, tu t'engourdis et tu ne peux plus démarrer. Ken-chan, tu devrais faire tourner le moteur une ou deux fois par semaine pour qu'il garde la forme.

Ce qui m'étonne, c'est que ma mère connaisse un magasin de bagages. Je veux dire, un magasin qui n'est pas tenu par des Japonais ou des Chinois.

– J'ai besoin six grandes valises, dit-elle au vendeur. Qualité le meilleur possible.

Akiko proteste.

– Je pourrai jamais porter ces deux énormes valises, maman.

– Nous nous débrouillerons. Des draps, des couvertures, deux pull-overs chacun pour l'hiver, deux chemises, deux pantalons ou une jupe et un pantalon, un pyjama ou une chemise de nuit, de la vaisselle, ta poupée Shirley. Qui sait combien de temps cette guerre va durer ?

Je n'ai pas de poupée Shirley, mais je me suis juré de cacher ma collection de billes dans un coin d'une de mes valises.

Quand nous rentrons à la maison, ma mère commence à sortir les meubles sur la pelouse du côté de la rue.

– Nous allons faire comme les Américains quand ils déménagent. Les meubles et les objets que nous ne pouvons pas emporter, nous les mettons dehors et les gens viennent les acheter.

– Cela s'appelle "a garage sale", maman. C'est le garage qui sert de magasin.

– Dans les régions où il pleut, peut-être. Ici, ils sortent tout sur la pelouse. J'ai vu ça souvent.

Nous l'aidons à fabriquer des panneaux de carton : *Evacuation Sale*. Des voisins viennent voir. Ils paraissent gênés. Bientôt, des gens que nous ne connaissons pas arrivent. Ils conduisent des camionnettes et même des camions. Ils ont l'habitude, ça se voit. Ils offrent des prix ridicules : cinq dollars pour la table de la salle à manger, dix dollars pour la cuisinière à gaz. Le samedi, ma mère refuse leurs offres. Le dimanche matin, elle refuse. Le dimanche après-midi, elle accepte. Que peut-elle faire d'autre ? Si vous étiez venue, Mrs Moore, vous auriez pu acheter une cuisinière à gaz pas chère.

Le fil à recoudre les âmes

Mr Maddox passe plusieurs fois en badaud. Il regarde sans s'approcher. C'est le libraire qui vend des livres d'occasion sur Raymond Avenue. J'ai acheté beaucoup de livres chez lui, Mrs Moore. Le livre illustré sur la faune marine que je vous ai montré, celui qui m'a donné l'idée de vous proposer l'exposé sur les loutres de mer, je l'ai acheté chez lui. Je lui ai souvent parlé. Je le trouvais plutôt bienveillant, en tout cas moins hostile que la plupart des gens, malgré sa grosse moustache noire. Il ressemble à un acteur comique de cinéma muet. Il revient le dimanche soir. Il montre la Studebaker et dit : "Cinquante dollars".

Les Américains racontent des fariboles sur les "Orientaux impassibles". J'ai vu que les traits de ma mère se crispaient. Une voiture que mon père venait d'acheter. Elle vaut au moins mille dollars.

– Réfléchissez, dit Mr Maddox. Je repasserai dans une demi-heure.

Comme il n'a pas beaucoup parlé, ma mère a très bien compris.

– Ils nous ont toujours méprisés. Depuis l'attaque de Pearl Harbor, ils le font ouvertement. Ils se réjouissent de nous voir partir. C'est une proposition insultante.

– Tu vas pas accepter, maman.

– Si je refuse, que se passera-t-il ? La voiture restera là. Quelqu'un va la voler. Ou bien les gens la dépèceront pour récupérer des pièces détachées. Ou s'ils la laissent, elle rouillera et tombera en poussière. Nous ne serons pas plus avancés. Cinquante dollars, c'est toujours mieux que rien.

Mr Maddox est revenu et ma mère lui a vendu la Studebaker. J'ai cru voir un petit sourire de satisfaction sous sa grosse moustache.

Quatre brocanteurs descendent d'une camionnette. Ils entrent dans la maison sans nous demander la permission. Il ne reste plus rien dans le salon que mon beau piano, dont la robe d'ébène luit dans la pénombre. Ils posent vingt dollars par terre et l'emportent. Je voudrais dire au revoir à ce bon copain, mais j'ai peur de paraître ridicule.

Ma mère m'a épaté en achetant les valises. Elle commence à réagir, mais il est déjà trop tard. Si le FBI n'avait pas emmené mon père, il aurait pris les devants. Il analyse la situation, il réfléchit, il décide. C'est son métier de patron. Il aurait trouvé le moyen de mettre le piano et les meubles à l'abri.

Akiko et moi, nous avons même cru que maman devenait folle. Elle met son chapeau.

– Je vais chez le dentiste.

Le fil à recoudre les âmes

Elle perd la tête, c'est sûr : au lieu de prendre son sac à main de cuir, elle emporte le grand sac à provisions qui lui sert à rapporter des légumes du marché.

– Tu avais mal aux dents, maman ? lui demande Akiko quand elle revient.

– Même si elle a pas mal aux dents. Elle prend ses précautions. Il y aura peut-être pas de dentiste là où nous allons.

– Je lui ai confié les *daijimonos*. C'est la seule personne honnête que je connaisse.

Eh, pas si bête. Les *daijimonos*, ce sont les objets précieux, les souvenirs de famille, les photographies de nos grands-parents et de mon frère Kazuo, qui est mort avant ma naissance quand il était encore bébé.

Dimanche soir, je sors dire au revoir aux palmiers qui bordent Ocean avenue, à la plage, à la jetée de Santa Monica. Je contemple longuement les vagues qui étincellent sous la lune.

Lundi matin, nous montons dans un autocar plein de Japonais. Une petite foule s'est rassemblée sur le trottoir.

– Sales Japs ! Retournez dans votre pays, ou bien nous vous ferons sauter la tête !

L'autocar nous conduit à *Union Station*. Un chien nous poursuit pendant au moins un *mile*. Un garçon de six ou sept ans lui fait des signes par la lunette arrière en pleurant.

– Non, Freddie, non ! Retourne à la maison. Va chez la voisine...

À la fin, le chien s'assoit au milieu du boulevard. Il paraît épuisé et tire la langue. Tout le monde veut consoler le garçon. Les passagers ne disaient rien, d'un seul coup ils parlent tous ensemble.

– J'ai abandonné mon vélo. Il était presque neuf.

– Il paraît qu'ils vont nous envoyer dans le désert. Les grosses chaussures, c'est à cause des serpents à sonnettes.

– Il a offert dix dollars pour le canapé. Ensuite, il a dit : « Bah, je reviendrai demain. Ce sera gratuit. »

– Nous ne sommes pas des traîtres.

– C'est le gouvernement qui nous trahit. Je suis citoyen américain.

– Le pire, c'est qu'il trahit aussi la constitution des Etats-Unis.

– Le lendemain de Pearl Harbor, quelqu'un m'a dit : « You Jap ! » Je n'ai pas compris que c'était moi. Où ça, un Jap ?

Le fil à recoudre les âmes

– « Jap », c'est le même mot pour les ennemis et pour nous. Après Pearl Harbor, ils ont décidé que nous étions tous lâches, sournois, à peine humains. Des sortes de singes. Du jour au lendemain.

– Le péril jaune. Ce n'est pas si nouveau.

– Le FBI a arrêté mon oncle. Il travaillait dans un laboratoire qui fabriquait des insecticides. Ils pensent que nous voulons empoisonner les fruits et les légumes.

Les gens ont mis leurs habits du dimanche. Ils emportent peut-être de grosses chaussures dans leurs valises. Ma mère est la seule femme en blue-jeans, d'ailleurs cela me paraît tout drôle. Plusieurs hommes ont revêtu leur uniforme de la Grande Guerre. Les uniformes sont tout froissés, comme s'ils voulaient protester : « Nous nous sommes battus pour ce pays, nous voilà bien récompensés ». Une femme emporte une planche à repasser, une autre une chaise pliante.

Nous portons nos gros manteaux d'hiver, qui n'entraient pas dans nos valises. Ouh, il fait trop chaud ! Ma mère grimace.

– J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose, mais je ne trouve pas quoi.

Un train nous attend à la gare. Aucune destination n'est affichée sur le panneau au début du quai. Personne ne nous dit où nous allons. Ils ne savent pas ou ils ne veulent pas ? Des soldats armés de fusils nous escortent jusqu'aux wagons. Ils ont fixé des sortes de couteaux au bout de leur fusil, quelqu'un me dit que ça s'appelle une baïonnette. C'est assez effrayant. Dans le train, il y a des policiers militaires qui hurlent plutôt qu'ils ne parlent. Ils nous ordonnent de baisser les stores dans les wagons et de ne plus y toucher. Les passagers n'osent pas désobéir. Ils sont soumis et silencieux, comme des animaux qui craignent une punition. Des enfants pleurent. Leurs parents tentent de les calmer.

Le train ne démarre pas. L'attente est pénible. Un petit garçon qui voit la poupée Shirley dans les bras de ma sœur se met à pleurer.

– Je veux Teddy kuma !

Kuma, c'est un ours, Mrs Moore.

Au bout d'une heure, des personnes de l'Armée du Salut montent à bord et distribuent des biscuits, du café et de la limonade. Cela nous reconforte de voir des Américains blancs nous sourire et se conduire de façon généreuse.

De nombreux passagers viennent saluer ma mère. Ce sont des maraîchers. Vous avez remarqué, Mrs Moore, ces Japonais qui font pousser des fruits et des légumes sur des lots vacants en plein milieu de Los Angeles. Ils les vendaient à mon père, qui est "grossiste".

Le fil à recoudre les âmes

Il les revend dans toute la Californie du sud et même au Nevada. Ces pauvres maraîchers n'ont jamais pris le train. Quand il ralentit un peu brusquement, ils tombent de leur siège. Ils ont mal au cœur comme si le train était un bateau, au point que l'un d'eux vomit. Ils ne peuvent pas s'empêcher de soulever les stores pour regarder dehors. Ils pleurent comme les enfants.

– Regardez, disent-ils entre deux sanglots. Des fleurs et des fruits partout.

– Ils nous ont emmenés à la veille de la récolte.

– Il paraît que des Américains achetaient les récoltes au dixième de leur valeur.

– Ils ne sont pas venus chez moi. J'ai perdu une année de revenus.

– Si tu avais eu le temps de récolter et de vendre, ça ne t'aurait pas avancé : interdit d'emporter plus que vingt-cinq dollars.

– L'argent n'a pas d'importance. Le malheur, c'est que tout va pourrir sur place. Quel gâchis !

– Savez-vous où nous allons ?

– Avez-vous vu leurs fusils ? Ils vont nous emmener dans un endroit désert et nous tuer tous.

Je peux quand même vous dire où nous sommes, Mrs Moore : à Tulare, dans un "centre de rassemblement" aménagé sur le champ de courses. Le train a mis moins de trois heures. Oui, en Californie ! À mi-chemin entre Los Angeles et San Francisco. Les gens pensent qu'ils nous emmèneront ailleurs plus tard, puisque le décret dit qu'il faut nous éloigner de la côte pour nous empêcher d'espionner. Pour nous écrire : Centre de rassemblement de Tulare, famille 17 348. Ils nous ont donné ce numéro quand nous sommes montés dans l'autocar.

Mrs Moore, je n'ai jamais vu autant de Japonais !

Une fillette de quatre ou cinq ans crie : "Je veux rentrer en Amérique !" En voyant tous ces Japonais dans le centre de rassemblement, elle a cru qu'elle était arrivée au Japon.

Ils ont fouillé nos bagages pour confisquer les jumelles et les radios, et puis nous avons dû entrer tout nus, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, dans des baraques où des policiers militaires nous ont aspergés d'une poudre insecticide. Ensuite, on nous a vaccinés contre la fièvre typhoïde et d'autres maladies, comme si nous étions soldats. Aïe !

Le fil à recoudre les âmes

Je suis désolé, Mrs Moore, j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais je dois arrêter ma lettre parce que je n'ai bientôt plus d'encre dans mon stylo. J'ai pas osé emporter un encrier. J'imaginai un employé des chemins de fer jetant mon énorme valise dans un wagon de marchandises, l'encrier se brisant en mille morceaux, mes vêtements tout tachés.

Ma mère passe son temps à regretter son peigne en écaille et sa bouilloire et les autres choses qu'elle a laissées dans la maison parce que les valises étaient pleines. Elle n'a pas oublié son fer à repasser, quand même, ni son kimono de mariage qu'elle ne met jamais.

On dit que des Japonais ont brûlé des kimonos anciens de grande valeur. Ils ne voulaient pas les laisser pour dix dollars à des gens qui en feraient des robes de chambre. Ils auraient dû les confier au dentiste.

Je suis bête, Mrs Moore. J'ai laissé mon exposé sur les loutres de mer dans le tiroir de mon bureau. Je ne me souviens même pas si quelqu'un a acheté le bureau. J'aurais pu l'envoyer à votre nom à l'école, comme je le fais pour cette lettre.

Avec les respects de votre élève
Kenichiro Kashimura

Vendredi 8 mai 1942

Chère Mrs Moore

Vous ne pouvez pas imaginer combien votre envoi m'a fait plaisir. Je vous assure que je m'attendais pas à ce que vous me répondiez. J'ai fait une heure de queue au bureau de poste. Quand l'employé m'a donné un colis, j'ai cru qu'il avait commis une erreur. Qui peut m'envoyer un colis ? Ils confondent les noms japonais. On dit que l'administration va recruter des postiers parmi nous pour les remplacer. Et puis j'ai trouvé les crayons, la gomme et le taille-crayons. J'ai hurlé de joie. Tout le monde se demandait si j'étais devenu fou.

Vous décrire le champ de course ? Bien sûr. J'ai passé quinze jours à en explorer tous les coins et recoins, je le connais pas cœur. Attendez, je commence par tailler un de vos crayons, Mrs Moore. Okay, vous ne voulez pas que je décrive la piste de course, qui comporte deux lignes droites et deux virages, ni la pelouse centrale. Vous voulez connaître nos conditions de vie. Eh bien, c'est simple : nous remplaçons les chevaux. Non, nous ne galopons pas sur la piste. Nous dormons dans leur écurie, et même dans leurs stalles, c'est le nom officiel de leurs chambres. Cinquante stalles dans l'écurie.

Le fil à recoudre les âmes

Nos gardiens nous ont emmenés derrière le réfectoire.

– Regardez, nous avons des housses de toile et une provision de paille fraîche. Vous fourrez la paille dans les housses. Vous pouvez aussi répandre de la paille sur le sol. Attention, si vous la souillez, c'est tant pis pour vous. On nous a pas donné de budget pour en racheter.

Nous remplissons trois housses pour en faire des paillasse. Nous les rapportons, ainsi que de la paille pour couvrir le sol. Nous nous apprêtons à étaler la paille, mais ma mère nous arrête.

– Je sais ce que j'ai oublié à la maison. Un balai.

Il est vrai que les chevaux ont laissé des souvenirs qui ne sentent pas bon. Nous nous demandons comment nettoyer notre nouveau logis. Soudain, une voix de femme tombe du ciel.

– Je peux vous prêter mon balai, si vous voulez. Tan'ô.

Le voyage et l'ambiance hippique nous ont sans doute déboussolés. L'odeur de crottin nous tourne la tête, peut-être. Nous ne comprenons pas d'où cette voix peut venir. Est-ce l'esprit d'un cheval qui rôde dans son ancienne demeure ? Akiko, ma sœur, montre la cloison qui nous sépare de la stalle contiguë. Elle s'élève à deux mètres de hauteur seulement. En vérité, on entend des conversations et des bruits provenant de toute l'écurie. Nous sortons dans le couloir et parcourons trois mètres. Nous nous inclinons à la japonaise pour saluer notre voisine, qui se tient à sa porte, un petit balai à la main. Elle nous salue en répétant son nom.

– Tan'ô.

– Kashimura, dit ma mère. Mes enfants Kenichiro et Akiko.

Cette Mme Tan'ô est très prévoyante. Elle a coupé le manche d'un balai pour le faire entrer dans sa valise. Nous nettoyons le sol le mieux possible avant de répandre la paille fraîche. L'odeur des chevaux n'est pas entièrement partie, vous vous en doutez.

Un garçon trapu comme un boxeur ou un champion de judo, il peut avoir quinze ou seize ans, montre à tout le monde une petite boîte contenant du crottin.

– C'est le crottin de Torpedo.

– Qui est Torpedo ?

– Il a gagné toutes les courses il y a deux ans. Tout le monde sait ça. Nous habitons dans son box.

Le fil à recoudre les âmes

Nous ne dormons pas sur la paille, mais sur des lits de l'armée en fer. Je devine ce que vous pensez : nous dormons quand même sur la paille des paillasses. J'ai toujours entendu mes parents mentionner les "tatami" parmi la longue liste de choses qui leur manquent en Amérique. Ce sont des nattes de paille que l'on pose sur le sol des maisons japonaises.

– Alors tu dors sur la paille, comme au Japon, ai-je dit à ma mère. Tu dois être contente.

– Les tatami sont faits en paille de riz. Cela n'a rien à voir. La paille sur le sol est sale, celle des matelas aussi. Quand la paille des tatamis est verte, elle dégage un merveilleux parfum de campagne.

– Même quand elle sèche, elle sent bon, ajoute la voix désincarnée de Mme Tan'o.

Quand Mme Tan'o n'intervient pas dans nos conversations, c'est qu'elle est sortie. Nous parlons alors normalement. Quand elle est là, ma mère et ma sœur parlent parfois si bas que je n'entends rien du tout, même en m'approchant. Si j'essayais de les imiter, je suis sûr que Mme Tan'o m'entendrait. Elle se dirait que nous voulons lui cacher quelque chose et s'en offenserait. Nous évitons tout de même de parler très fort, car il y a bien assez de bruit dans l'écurie. Parfois, je me dispute avec Akiko et nous oublions où nous sommes.

– Arrêtez tout de suite, murmure ma mère. Tout le monde peut vous entendre.

Notre voisin de l'autre côté tousse et éternue constamment. Il souffre du rhume des foins. Quand il nous l'a annoncé, j'ai trouvé ça drôle, mais ma mère dit que c'est une maladie assez grave.

Nous entendons des bébés qui pleurent, des mères qui chantent pour les consoler et les endormir, des époux qui se querellent et se réconcilient. Des consignes sont affichées à l'entrée de l'écurie : il est interdit de parler japonais dans le camp. Ils veulent nous empêcher de fomenter nos complots, comme les Orientaux sournois que nous sommes. Beaucoup de personnes de la première génération, que nous appelons *issei*¹, savent à peine l'anglais, donc elles parlent japonais en chuchotant. Cela produit une sorte de bruit de fond permanent, semblable au froissement des feuilles mortes sous les pieds d'un promeneur à l'automne.

¹ Première génération : *issei*. Deuxième génération : *nisei*. Troisième génération : *sansei*. Un, deux, trois : *ichi, ni, san*.

Le fil à recoudre les âmes

Selon l'affiche de consignes, les gardes ne sont pas des gardes, mais des "conseillers de sécurité".

Vous aimeriez peut-être que je vous en dise plus sur notre stalle, Mrs Moore. Eh bien, il n'y a rien d'autre à dire. Trois lits sur la paille. Pas de meubles, pas de plafond. Pas de lampe au plafond, mais seulement des lampes sous le toit de l'écurie, qui s'éteignent toutes à dix heures du soir. Nous avons rangé nos affaires dans la mangeoire. Je vous donne une information exclusive à propos des mangeoires : elles font d'excellents berceaux pour les bébés.

J'ignore si l'ancien occupant de notre stalle galopait aussi vite que Torpedo. Ce que je sais, c'est que les mouches adorent le fantôme de son odeur.

Les chevaux avaient une grande salle de douche ronde. C'est là que nous nous lavons. Ils ont installé une cloison pour séparer les hommes des femmes. Au Japon, les gens ne prennent pas de douches, mais des bains très chauds dans des baignoires en cèdre. Nous devons expliquer à certains vieux comment on prend une douche. Au bout de quelques jours, nous entendons des conversations et des clapotis chez Mme Tan'o. Elle a trouvé un tonneau je ne sais où. Les gens prennent une douche dans la salle ronde, puis ils viennent avec des seaux d'eau chaude chez Mme Tan'o et remplissent le tonneau baignoire. Le bain ne remplace pas la douche : on prend un bain quand on est déjà propre, pour se délasser.

Nous nous montrons très aimables envers Mme Tan'o, même quand sa voix escalade la cloison de manière indiscrete, pour pouvoir bénéficier de son merveilleux tonneau.

Ce serait rigolo s'il y avait des toilettes pour chevaux dans les écuries. À droite les juments, à gauche les étalons. Je suis sûr que ça pourrait marcher, parce que les chevaux ne sont pas plus bêtes que les chats, quand même. En tout cas, nous devons sortir de l'écurie et utiliser les toilettes des palefreniers et des jockeys. Je crois qu'il y a déjà plus de trois mille prisonniers dans le camp. Sur l'affiche de consignes, nous ne sommes pas "prisonniers", mais "résidents". Je me demande combien de palefreniers et de jockeys fréquentent ces toilettes en temps normal. Cinquante ? Cent ? Si vous comparez ces nombres, Mrs Moore, cent et trois mille, vous pouvez imaginer la longueur de la queue qui attend devant la porte des toilettes toute la journée et une partie de la nuit – et l'odeur dans les toilettes. Pour la cafétéria des jockeys transformée en réfectoire, c'est pareil : nous devons faire la queue au moins une heure trois fois par jour pour manger. Ces

Le fil à recoudre les âmes

queues me rappellent celles que je voyais quand j'étais petit, au moment de la grande dépression, devant la soupe populaire.

J'imagine la question que vous posez en lisant ces lignes, Mrs Moore. Que mangeons-nous ? Alors au petit déjeuner, des flocons d'avoine. Ah oui, de l'avoine comme les chevaux, vous avez raison. Au déjeuner et au dîner, des légumes trop cuits et des ragoûts, tout ce qu'on peut manger sans couteau. Ça ne ressemble vraiment pas à la nourriture japonaise. Mes parents et les autres *issei* pourraient s'en plaindre. Mon père a sans doute mangé des hot dogs et des hamburgers avec ses clients américains, ma mère certainement jamais. Pourtant elle se plaint pas. Ce n'est pas le genre des *issei* de se plaindre. Au contraire. Ils sont prêts à se réjouir, je crois, de retrouver une simplicité et un dénuement qui rappellent la vie au Japon. Mes parents critiquent toujours ma paresse et mon goût du confort. Je suis un enfant gâté, Mrs Moore, puisque je suis américain. Je vais enfin découvrir la vraie vie. Ce petit séjour au pays des chevaux me fera beaucoup de bien.

Mais nous, les enfants américains, la seconde génération, que l'on appelle *nisei*, nous ne restons pas dans l'écurie à méditer sur notre destin comme des moines. Nous allons sur la pelouse et nous jouons au baseball. Nous sentons bien que certains *issei* désapprouvent nos jeux et nos rires.

Une chose intéressante, Mrs Moore : les conversations des gens (à voix basse, en japonais) dans les queues.

– Comment pourrions-nous espionner ? On nous repérerait tout de suite.

– J'ai vu un film où il y avait un espion allemand. Il ressemblait à un Américain, il parlait sans accent, mais on le démasquait parce qu'il mangeait avec la main gauche.

– Les Allemands mangent avec la main gauche ?

– Tous les Européens tiennent leur fourchette dans la main gauche. Les Américains la tiennent avec la main droite.

– Ils arrêtent des espions allemands, mais ils n'envoient pas tous les Américains d'origine allemande dans des camps avec les femmes, les enfants et les vieillards.

– Vous avez entendu le sénateur Lankin : "Qu'on attrape tous les Japonais d'Amérique et qu'on les flanque dans des camps de concentration. Qu'ils aillent se faire foutre."

– Rankin. Il n'est pas sénateur, mais représentant.

– Qu'on attrape tous les Japonais ? Nos enfants ne sont pas japonais.

Le fil à recoudre les âmes

– Il ne parle pas de la nationalité japonaise, mais de la race japonaise. Le péril jaune. Vous savez ce qu’il a dit ? “Un Jap sera toujours un Jap. Vous ne pouvez pas plus en faire un blanc que transformer un citron en orange.” Nos enfants sont des citrons à tout jamais.

– J’ai lu une autre comparaison dans le Los Angeles Times. “Les enfants sont citoyens américains par accident de naissance, mais Japs quand même. Où que la vipère pondre son œuf, il en sortira toujours une vipère.”

– L’Amérique nous appelle. Venez, venez ! Liberté, prospérité, à chacun selon ses mérites. Travaillez et vous recevrez le fruit de votre labeur. Un tas de fausses promesses. Uncle Sam reprend le fruit de mon labeur, du jour au lendemain, parce que ma tête ne lui revient pas.

Je me sens un peu moins américain depuis qu’on m’a arrêté, Mrs Moore. Je ne bénéficie pas des mêmes droits que les autres citoyens. Je suis un Américain inférieur. Ils n’ont pas voulu avouer qu’ils arrêtaient des étrangers (nos parents) et des Américains (nous), alors ils disent *aliens* (nos parents) et *non-aliens* (nous). Je me répète que je suis “évacué”, mais les gardes armés sur les miradors, les barbelés, me disent un autre mot : prisonnier.

Les loutres de mer me manquent. Je ne parle pas de celles que j’ai dessinées avec soin pour mon exposé, mais des animaux luisants qui dansent entre les vagues du côté de Malibu. Les loutres sont libres, les vagues sont libres. Les mouettes montent librement dans l’azur. Arrivées là-haut, elles rient en observant la gaucherie des petites bêtes qui rampent sur la terre. Pensez à moi quand vous regarderez l’océan, Mrs Moore.

Avec les respects de votre citron

Kenichiro Kashimura

Lundi 15 juin 1942

Chère Mrs Moore

Votre lettre m’a ému aux larmes. Ma radio ! Je l’ai annoncé tout de suite à ma mère. Je veux dire, après avoir repris mes esprits.

– Mrs Moore a retrouvé ma radio !

– Ta radio ? Chez un voisin ? Dans la boutique d’un brocanteur ?

– Dans notre maison. C’est-à-dire, dans notre garage. Des pauvres gens se sont installés dans la maison parce qu’ils la trouvent plus confortable que la cabane où ils vivaient jusque là. Mrs Moore dit qu’ils paraissent pas méchants. Il promettent qu’ils

Le fil à recoudre les âmes

nous rendront la maison quand nous reviendrons. Les objets qui restaient sur la pelouse et à l'intérieur, ils les ont rangés dans le garage. Je l'avais pas mise en vente. Je pensais vaguement la donner à un camarade de classe, si l'un d'eux était venu nous dire bonjour.

– Tu veux dire, au revoir, a remarqué Akiko.

– Partis sans prévenir et sans laisser d'adresse. Personne est venu nous dire au revoir.

Ma radio me manque, Mrs Moore. Le jour de mon anniversaire, quand je l'ai reçue, je suis monté dans ma chambre pour l'écouter. Je vous rappelle que je suis né le 19 février. J'ai capté une station et entendu la fin d'un morceau de musique avec un piano et un orchestre. Ils ont annoncé que c'était un concerto de Mozart. J'ai pensé à l'exposé que Tommy Alvarez nous avait fait sur Mozart. Aussitôt après, ils ont diffusé un bulletin d'information. Le président Roosevelt venait de publier le décret nous chassant de la zone côtière. Oui, le jour de mon anniversaire. Les jours suivants, j'allumais ma radio dès que je me réveillais. Les nouvelles que j'entendais se contredisaient. Un jour, un général proclame que l'on évacuera une bande côtière de dix kilomètres de large. Le lendemain, un amiral parle de toute la Californie. Un jour, on doit évacuer les *issei*, et les *nisei* de plus de quatorze ans. Le lendemain, tout le monde. Ils ont défini des zones sensibles interdites. Et puis ils ont établi un couvre-feu de huit heures du soir à six heures du matin "pour nous protéger". Un mois après la déclaration du président, ils ont commencé à évacuer les gens de Seattle, puis ils ont progressé en descendant la côte Ouest. Nous savions que notre tour viendrait. Tout le monde savait, même ceux qui ne possédaient pas de radio.

Ma mère savait. Après avoir entendu le discours de Roosevelt dans ma chambre, je suis vite redescendu pour le lui répéter. Elle a dit que les gens colportaient des rumeurs depuis plusieurs jours au marché.

– Ils tiennent ça "de source sûre". Que les Japonais seront "réinstallés"². Ils viennent me voir : "Mais ce n'est pas possible, Mrs Kashimura. C'est contraire à la Constitution des États-Unis. Prenez un avocat. Saisissez la justice."

– Pouvons-nous vraiment saisir la justice ? lui ai-je demandé.

– Si nous voulons avoir des ennuis. J'en ai parlé à Okubo san. Il dit que la Constitution ne nous protège plus. "Ils font ce qu'ils veulent. Jusqu'au 7 décembre dernier, nous étions seulement des étrangers suspects. Cela fait des mois que les journaux de ce salaud de

² Le terme utilisé en anglais est *relocated*. Le substantif est *relocation*.

Le fil à recoudre les âmes

Hearst montent des campagnes contre les prétendus espions japonais. Quand les Japonais ont déclenché la guerre en attaquant Pearl Harbor, nous sommes devenu des étrangers ennemis. Ils peuvent nous arrêter sans prendre de gants. Ils aiment mieux imaginer une cinquième colonne qui aurait saboté la défense de Pearl Harbor que de reconnaître la vérité : la marine et l'armée ne sont pas en état de défendre le pays.”

Alors je vois ma mère et tous les pauvres gens parqués sur ce champ de course, Mrs Moore, et je me demande pourquoi ils ont attendu la police militaire, pourquoi ils sont montés dans les autobus et dans le train qui partait vers une destination inconnue. Depuis que je suis ici, j'entends souvent des phrases comme *shikata ga nai*, c'est-à-dire “on n'y peut rien”. Ou bien des proverbes qui encouragent la résignation et la docilité, comme : “ne danse pas dans la barque si tu ne veux pas qu'elle chavire”, ou : “la tempête abat le pin, mais le souple bambou cède et résiste”, ou : “le clou qui dépasse reçoit le coup de marteau sur la tête”. Il en existe des centaines en japonais.

Dans ma dernière lettre, je comptais trois mille “résidents”. Maintenant, je dirais cinq mille au moins. Des gens sont arrivés de Long Beach, d'Irvine et de San Diego. Comme l'écurie débordait, ils ont construit des baraques militaires sur la pelouse. Nous avons si bien protesté qu'ils nous ont laissé un petit coin de pelouse pour le baseball.

Ils disent qu'ils attendaient moitié moins de monde. C'est ce qui explique qu'il n'y ait pas de place. On leur avait parlé des hommes de plus de quatorze ans.

Nous autres, les premiers arrivants, qui dormons sur la paille dans nos stalles sans plafond, on nous considère comme des privilégiés. Les baraques militaires chauffent au soleil comme les marmites où l'on cuit le riz. Personne ne peut y rester dans la journée. J'ai l'habitude que l'air soit rafraîchi par la brise marine. Je n'avais aucune idée qu'il pouvait faire si chaud à l'intérieur des terres.

N'empêche que plusieurs Japonais, sans doute des gens éduqués qui connaissent le droit, ont saisi la justice. L'un d'eux a déposé un dossier si solide qu'ils l'ont mis en prison pour se débarrasser de lui. En tout cas, c'est ce que les gens racontent dans les queues. Une rumeur de plus, peut-être. On parle aussi de personnes qui n'ont pas attendu la police militaire. Plusieurs milliers de Japonais, sur les cent vingt mille que comptait la côté Ouest, seraient partis dans d'autres états pour éviter d'être évacués *manu militari*.

Ah, mais ça, je sais que ce n'est pas une rumeur. Un ami de mes parents, Mr Takeda, est parti à Chicago avec toute sa famille après le discours de Roosevelt. Quand ma mère m'en a parlé, je lui ai demandé si elle pensait déménager.

Le fil à recoudre les âmes

– Comment veux-tu ? Je ne connais personne à Chicago. Takeda travaille pour le service de la santé scolaire. Ils n’ont pas envie de se passer de ses services, alors ils ont accepté de le transférer dans un autre bureau.

Si j’avais ma radio, je pourrais savoir ce qui se passe dans le vaste monde. Les conseillers de sécurité (que nous appelons gardiens, à voix basse, en japonais) disent qu’une grande bataille se déroule à Midway, c’est-à-dire au milieu de l’océan Pacifique, et qu’elle tourne à l’avantage des Américains. Ils croient nous faire de la peine, puisqu’ils nous prennent pour des idolâtres adorant l’empereur du Japon. Nous nous réjouissons, bien sûr. Vivement que l’Amérique gagne et que nous sortions d’ici !

Comme nous n’avons rien à faire, les *issei* donnent des cours de japonais aux enfants dans les tribunes du champ de course. Je comprends le japonais, Mrs Moore. Je le parle assez bien. Mais je sais pas lire et encore moins écrire. Vous vous souvenez que j’allais à l’école japonaise après la classe, plusieurs fois par semaine. Je progressais encore moins vite que ma mère pour l’anglais. Vous pensez peut-être que c’est difficile. Eh bien, vous avez raison. Il existe une sorte d’alphabet, *hiragana*, qui comporte cinquante caractères désignant des syllabes, par exemple *ta, te, to* ou *ma, mi, mu*. Je les connais bien, ce qui me met au niveau d’un enfant de six ou sept ans. Les Japonais auraient pu se contenter des *hiragana*, la preuve c’est que le grand roman *Genji Monogatari*, qui date du XI^{ème} siècle, est écrit entièrement en *hiragana*. Mais ces idiots se sont demandé : “Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?” et ils ont importé vingt mille caractères chinois, que nous appelons *kanji*. Je dis vingt mille, mais si on compte certains caractères rares que l’on trouve dans des dictionnaires spéciaux, il y en a encore plus. Les enfants japonais apprennent deux *kanji* par jour quand ils sont petits, plus ensuite, pendant au moins dix ans. Il faut en connaître six mille, plus ou moins, pour lire le journal.

Je devine ce que vous pensez, Mrs Moore. Deux caractères chinois par jour, c’est raisonnable. Hé hé, je voudrais vous y voir. C’est que chaque caractère peut être lu soit selon son nom en chinois, soit selon son sens. Souvent, il y a plusieurs sens. Quel casse-tête ! J’apprends quelques *kanji*, et puis je les oublie parce que je ne les révise pas comme il faudrait. Cela m’étonnerait que j’arrive un jour à lire un journal japonais.

Une histoire que j’ai entendue dans une queue. Les gens qui la racontaient venaient de San Diego. Il y a trois semaines, alors qu’ils n’avaient pas encore été évacués, un orage a déclenché des feux de broussaille; comme cela arrive souvent. Les gens de la région ont accusé les Japonais de les avoir allumés pour guider les bombardiers.

Le fil à recoudre les âmes

Les gens de Hawaii ont accusé les espions japonais d'avoir bloqué les routes pour empêcher les renforts d'arriver à temps à Pearl Harbor.

Une discussion qui revient souvent dans les queues :

- Le camp présente au moins un avantage : nous y sommes en sécurité.
- J'étais en sécurité chez moi, merci.
- Après l'attaque de Pearl Harbor, nous ne pouvions plus nous promener le soir.
- À cause du couvre-feu ?
- Même avant le couvre-feu. Trop dangereux. Il paraît que plus de trente attaques ont eu lieu. Sept Japonais ont été tués.
- Chez nous, à Santa Barbara, les Chinois accrochaient des bandeaux "Je suis chinois" sur leur voiture.
- Et aussi des badges "Je suis chinois" sur leur chemise ou leur veste.
- "Je suis un Chinois loyal", avec un petit drapeau américain, parce que deux précautions valent mieux qu'une.
- Je n'ai pas vu ça à Los Angeles.
- Nous devons donc remercier l'armée, qui nous a enfermés ici pour notre sécurité !
- Hé, montez donc parler aux gardes dans les miradors. Puisqu'ils sont ici pour nous protéger, ils devraient tourner leurs mitrailleuses vers l'extérieur.

Ouh, cette lettre est trop longue ! Je suis sûre que vous vous êtes endormie en la lisant, Mrs Moore. Bonne nuit !

Avec les respects de
Kenichiro Kashimura

Dimanche 2 août 1942

Chère Mrs Moore,

Je vous prie d'excuser le retard avec lequel je vous réponds. Vous avez envoyé votre lettre à Tulare, mais je n'y étais déjà plus, ensuite elle a suivi comme elle a pu. Où suis-je ? Oh, si je ne le vous dis pas, vous ne me trouverez jamais. Pourtant, tout le monde a entendu parler de cet endroit. Son nom ? "Au milieu de nulle part". Caché dans une tribu indienne ! Avouez que vous ne l'auriez jamais deviné. On nous a enfin éloignés de cette côte où nous allumions des feux pour guider les bombardiers. On nous a "réinstallés" dans le désert d'Arizona, à quatre-vingts kilomètres au sud de Phoenix. Pour m'écrire :

Le fil à recoudre les âmes

Camp de Gila River, famille 17 348. Il y a deux camps, celui du Canal et celui de la Butte, à cinq kilomètres l'un de l'autre. Nous sommes dans le second.

Vous croyez que je plaisante en vous parlant d'une tribu de peaux-rouges. Je vous assure que non. Le gouvernement a loué un terrain au milieu d'une réserve indienne. On dit que les Indiens ont protesté. Mettez-vous à leur place : ils ne voulaient pas accueillir des milliers de dangereux espions. Les autorités leur ont dit qu'ils n'avaient pas le choix, mais qu'ils seraient dédommagés. Dans tous les westerns que j'ai vus à Los Angeles, les Indiens appartiennent à des tribus comme les Apaches, les Sioux ou les Mohicans. Personne ne peut me dire quel est le nom de la tribu. On dit simplement : "les Indiens de Gila River". Notre camp mesure à peu près un kilomètre et demi sur deux kilomètres, mais l'ensemble de la zone réquisitionnée mesure peut-être sept kilomètres sur dix, donc les Indiens sont loin. En tout cas, je ne vois aucun wigwam ni aucun tepee, et d'ailleurs j'ignore la différence entre les deux. Vous avez de la chance, Mrs Moore : vous pouvez regarder dans le dictionnaire. Ici, il n'y a pas de dictionnaire.

Il n'y a pas grand-chose. Du sable, des cailloux, des buissons qui piquent et des cactus et des petits arbres tordus qui piquent appelés "mesquite". On aperçoit dans le lointain les monts de la Superstition. Je suppose que les pionniers les ont baptisés ainsi au siècle dernier. Pour me donner du courage, je me dis que je vis comme un pionnier.

Ils ont emmené cinq cents personnes de Tulare il y a trois semaines pour commencer la construction de ce camp, et ensuite cinq cents par semaine. Nous sommes partis avec le quatrième contingent. Ils nous ont mis dans des wagons du siècle dernier qu'ils ont dû sortir d'un musée. Il n'y avait pas de toilettes. Toutes les deux ou trois heures, le train s'arrêtait dans la campagne et tout le monde allait aux toilettes dans la nature, sous la surveillance des policiers militaires.

Quand nous sommes descendus du train, nous avons pris des autocars qui ont roulé pendant des heures et des heures. C'est loin, le milieu de nulle part. Certains passagers trouvaient que c'était trop loin.

- Où nous emmènent-ils, à ton avis ?
- Ils ont parlé d'un "camp permanent".
- Tu sais ce que ça veut dire, camp permanent ? Un cimetière. Nous y resterons pour l'éternité.

Le fil à recoudre les âmes

Nous avons vu un mirador et des barbelés. Nous savons bien qu'il faut dire "centre de réinstallation", mais tout le monde dit : "camp de concentration". Même le président Roosevelt a dit : "camps de concentration".

Des gens sont venus d'autres centres de rassemblement. Il y a déjà plus de huit mille personnes dans les deux camps de Gila River. Les habitants de Los Angeles et des environs sont les plus nombreux, suivis pas ceux de Santa Barbara et de Fresno. Le camp est aussi peu préparé à cette nouvelle vie que nous. « Hé, vous arrivez trop tôt ! » dit-il. « Vous êtes trop nombreux ! »

Ici, pas d'écuries. Nous construisons des baraquements militaires semblables à ceux qui couvraient la pelouse de l'hippodrome. Nous montons une charpente de sapin, sur laquelle nous clouons des panneaux de fibre de bois appelés *beaverboard*³.

– Ça sert à séparer les gens dans les bureaux, dit un de nos voisins. Des cloisons minces, à peine plus solides que du carton. Ça tiendra pas six mois.

Nous nous sommes installés dans une baraque déjà terminée. Quand je l'ai vue la première fois, j'ai cru que c'était un bâtiment provisoire. Je suis sûr que les castors feraient un procès en diffamation au fabricant de ces panneaux s'ils avaient de quoi payer un avocat. Le toit est spécial : il est double. Sinon, la chaleur serait intolérable. Il fait beaucoup, beaucoup, beaucoup plus chaud qu'à Tulare. Vous ai-je dit que nous sommes dans le désert ? La température monte à quarante degrés tous les jours, sauf ceux où une vague de chaleur l'élève au-dessus de cinquante. Des gens s'évanouissent dans les queues. Dans notre vie précédente, quand nous étions des chevaux, des rumeurs annonçaient notre prochain départ pour le Montana ou le Wyoming, des endroits où la température descend à moins trente, et je me voyais déjà aussi bleu qu'un glaçon. Nous ressemblons à des fontaines de sueur. Nous buvons des litres d'eau, qui ressortent aussitôt par tous nos pores comme si nous étions des passoires. Nous prenons cinq douches par jour. J'espère que la rivière Gila ne va pas s'assécher. Nous avalons deux pilules de sels minéraux chaque soir. Les premiers arrivants ont construit une infirmerie provisoire.

Si je pouvais vous inviter à déjeuner, Mrs Moore, vous vous demanderiez sur quelle confrérie bizarre vous êtes tombée : même à table, nous gardons sur nos têtes les serviettes mouillées que nous portons en turban toute la journée.

³ Panneaux de castor.

Le fil à recoudre les âmes

Ah, je vais décrire le camp, c'est-à-dire le futur camp. Il est divisé en une cinquantaine de lotissements⁴, dont trente-cinq pour les "résidents" et le reste pour les logements des gardiens, l'hôpital, des écoles, des églises, des buanderies. Je vous en dirai plus quand les divers bâtiments existeront autrement qu'à l'état de mots sur des pancartes. Quatorze rues orientées est-ouest sont numérotées de un à quatorze. Sept rues orientées nord-sud sont désignées par les lettres A à G.

On nous a dit que nous irions à l'école, Mrs Moore, mais j'ignore si nous aurons de vrais professeurs. De nombreux *issei*, qui n'ont rien à faire, donnent déjà des cours. Ils n'ont pas étudié la pédagogie et parlent mal anglais. Je crains surtout que mon niveau en mathématiques ne baisse dangereusement. Pourrai-je jamais devenir ingénieur ?

Pour m'exercer, si quelque chose qui ressemble à un problème mathématique passe à ma portée, je me précipite et je l'attrape au vol. Ainsi, je vous ai parlé de quatorze rues dans un sens et sept dans l'autre. Combien de lotissements ces rues délimitent-elles ? Je ne dois pas multiplier quatorze par sept, mais treize par six, ce qui donne soixante-dix huit lotissements. J'ai mentionné plus haut une cinquantaine de lotissements. Eh, c'est que nous n'allons pas construire des baraquements partout. Il restera de la place pour un terrain de baseball !

J'apprends beaucoup de choses sur les Japonais de la côté Ouest. Ils exercent toutes sortes de professions : épiciers, teinturiers, coiffeurs, hôteliers. Les maraîchers sont quand même les plus nombreux. De quoi rêvent-ils ? De faire pousser des fruits et des légumes, bien sûr. Il suffirait d'amener des canaux d'irrigation depuis la rivière. Ils espèrent pouvoir consacrer les cinq kilomètres qui séparent les deux camps à l'agriculture.

Les Japonais que je connaissais à Los Angeles, des amis de mes parents, venaient tous de l'ouest du Japon. C'est la région que nous appelons Kansai. Il y a des branches de ma famille à Osaka (qui est la principale ville du Kansai), Kobe, Okayama. Au camp, je rencontre pour la première fois des gens du Kanto, la région de l'est, où se trouve Tokyo. Les habitants du Kansai et du Kanto se détestent et se méprisent, mais je ne vois pas bien en quoi ils diffèrent les uns des autres. Ce qui est sûr, c'est que les *nisei* sont tous américains de la même manière.

⁴ Le terme officiel était "block", qui signifie "paté de maisons". Je préfère éviter ce mot, car il signifie "baraquement" dans les camps de concentration allemands. Le lotissement contenait quatorze baraquements, ainsi qu'il est dit au paragraphe suivant.

Le fil à recoudre les âmes

Vous savez ce que j'ai toujours pensé, Mrs Moore ? Que j'étais une sorte de monstre. À l'école, les autres élèves s'appelaient Bill, Chuck, Jerry, Tommy. Ils avaient la peau rose comme des petits cochons, des grands yeux bleus, des cheveux couleur de paille. Et moi, j'ai des cheveux noirs comme de l'encre, des yeux noirs cachés derrière deux fentes horizontales, et je m'appelle Kenichiro. J'en voulais à mes parents d'avoir choisi ce prénom. Ils auraient pu me nommer Jim comme tout le monde. Ou Franklin comme le président. Je me disais que Kenichiro valait mieux que Kazuo, car mes copains pouvaient m'appeler Ken et je pouvais m'imaginer en Kenneth. J'ai toujours eu quelques bons copains qui m'appelaient Ken. J'ai toujours aussi croisé, à l'école ou dans les rue, des gens que je ne connaissais pas qui m'appelaient *You Jap*. Après l'attaque de Pearl Harbor, beaucoup d'élèves de la classe ont changé d'attitude à mon égard. Je sentais que j'étais devenu un ennemi. Les inconnus qui m'appelaient *You Jap* sont devenus plus nombreux. J'avais envie de leur crier : "Mais je suis pas japonais !" Ça n'aurait servi à rien. Un copain, ou plutôt un élève que je prenais pour un copain, m'a demandé : "De quel côté es-tu ?" De plus, les journaux ont publié la photo de mon père au moment de son arrestation. Même mes amis les plus proches se demandaient comment se comporter. Le FBI n'arrête sans doute pas les gens sans raison. Devaient-ils m'offrir des condoléances, me reconforter ? Ne sachant que dire, ils se tenaient à distance. Je me sentais bien seul.

Eh bien, j'ai découvert ici une chose stupéfiante : les autres *nisei* sont tous comme moi. Les petits cochons les traitaient de *You Jap* et les battaient. "Sale Jap, retourne dans ton pays", leur disaient-ils. Je me croyais le seul martyr de toute la Californie ! Ils portent des prénoms américains pour masquer leurs prénoms japonais. Ils m'appellent Ken et je les appelle Joe. Alors je vous disais que les enfants des *issei* de Tokyo ressemblent aux enfants des *issei* d'Osaka. Ils ressemblent surtout aux petits cochons. Ils rêvent de devenir champions de baseball ou de boxe. Ou alors cowboys, comme Roy Rodgers et son cheval Trigger.

J'ai de nouveau rempli un sac de paille, Mrs Moore.

– Vérifiez que vous n'embarquez pas un scorpion ou un serpent au passage, nous ont dit les gardes.

Les filles (et quelques garçons) se sont mis à hurler.

– Des scorpions ! Des serpents !

– C'est le désert, les enfants.

Le fil à recoudre les âmes

Le désert n'est pas désert. Il grouille de petites bêtes. Les cigales ne se lassent jamais de striduler. Par moments, je me dis, tiens, je vais écouter les cigales. Je tends l'oreille et je perçois les broderies serrées dont elles décorent la toile du silence. Puis je pense à autre chose et je ne les entends plus.

Le baraquement contient six pièces de quarante mètres carrés environ, délimitées par des cloisons qui n'atteignent pas plus le plafond qu'à Tulare. Les familles nombreuses ont droit à une pièce. Comme nous ne sommes que trois, nous devons partager la nôtre avec un jeune couple, Mr et Mrs Shimizu. Même si nous avons accroché une couverture à une corde pour séparer la pièce en deux, je les entends chuchoter le soir. Je regrette presque Mme Tan'o. Parfois, ma mère appelle Kazuo, mon petit frère mort, dans ses cauchemars.

J'accepte d'être dans un camp de concentration. À force d'entendre *shikata ga nai*, moi aussi je me dis qu'on n'y peut rien. Ma sœur ne s'y habitue pas. L'autre jour, elle s'est fâchée dans la queue devant les toilettes.

– Pourquoi ils mettent pas des vraies toilettes ? J'en ai marre.

– Il y a des toilettes à la mode japonaise, lui ai-je dit. Tu vas devenir une vraie petite Japonaise !

Elle a hurlé comme une folle.

– Je veux pas être une Jap, je veux pas être une Jap, je veux pas être une Jap !

Pour l'instant, des trous dans le sol tiennent lieu de toilettes. C'est comme ça au Japon, paraît-il. Les maraîchers sont habitués et ne se plaignent pas. Ces toilettes communes occupent deux baraques, une pour les hommes et une pour les femmes, dans un coin du lotissement. Des cuvettes de wc ont été commandées à Phoenix, dit-on. L'eau courante n'arrivera pas dans les lotissements avant longtemps, donc nous devons nous passer de chasse d'eau. Un jour sur deux, il faut vider la fosse septique et la nettoyer à la chaux vive.

Le lotissement compte quatorze baraquements de logement (dont deux baraquements dortoirs pour les célibataires hommes et femmes) et, en plus des toilettes, deux baraquements communs : un réfectoire et une salle de séjour où les vieux jouent aux cartes et au go toute la journée.

Vous connaissez le go, Mrs Moore ? Ça ressemble un peu au jeu d'échecs, mais on emploie des cailloux au lieu des pièces. Heureusement, les cailloux ne manquent pas par ici.

Le fil à recoudre les âmes

Sayonara, Moore san (ça veut dire : “Au revoir, Mrs Moore”).

Avec les respects de
Kenichiro Kashimura

Samedi 24 octobre 1942

Chère Mrs Moore,

Je vous supplie d’être indulgente, Mrs Moore, et de pardonner le retard avec lequel je vous réponds.

Cela fait déjà six mois que j’ai perdu ma liberté et que je vous ai écrit ma première lettre depuis le camp de Tulare. J’étudiais les *kanji* parce que je n’avais rien d’autre à faire. Je m’ennuyais, et pas seulement quand je perdais mon temps dans les queues. Ici, c’est le contraire. Je suis tellement occupé que je trouve pas une seconde pour m’asseoir et vous écrire. J’ai dressé une liste. 1. Je vais à l’école. 2. J’aide les *issei* à continuer les constructions. 3. Je travaille même dans les champs !

Procédons dans l’ordre (vous voyez que je n’oublie pas vos bons conseils).

1. L’école primaire occupe un lotissement, la *high school*⁵ le lotissement voisin. Je n’ai pas terminé ma sixième année, puisque je suis parti sans vous dire au revoir, pourtant je suis entré en septième année après avoir passé un petit examen facile. Il y a deux classes de septième année, une pour les garçons et une pour les filles. Chacune occupe un baraquement semblable à celui où nous habitons, mais sans cloisons. Ça donne une pièce de deux cent cinquante mètres carrés environ, où nous nous entassons à plus de soixante. Je vous ai dit que des *issei* prétendaient nous donner des cours quand nous sommes arrivés ici. De vrais professeurs les ont presque tous remplacés. En Californie, à Tulare, nous nous sentions vraiment des réprouvés. Ici, on nous traite comme des êtres humains. Les habitants de l’Arizona n’ont pas peur que des sous-marins japonais, guidés par nos maléfices, viennent les bombarder. Certains professeurs habitent à Sacaton, c’est la petite ville la plus proche. Un autocar les amène ici le matin. Mrs Caine, qui nous enseigne l’anglais, habite dans le camp. Elle enseigne l’anglais comme vous, Mrs Moore, et elle a les yeux bleus et les cheveux roux comme vous. C’est-à-dire que vous êtes plutôt carotte,

⁵ La scolarité américaine se divise en quatre années d’école primaire, quatre années de *Junior High* (collège) et quatre années de *Senior High* (lycée). Le *seventh grade* (septième année) correspond à notre cinquième.

Le fil à recoudre les âmes

et elle plutôt citrouille, d'ailleurs sa tête est bien ronde. Ses ancêtres sont peut-être venus d'Irlande, comme les vôtres.

Elle parle et nous prenons des notes. Ensuite nous devons étudier nos notes, parce que l'administration n'a pas prévu d'acheter des livres de classe. L'administration a promis des bureaux, des chaises, un tableau noir, des cartes, mais elle a pas précisé quand elle nous livrerait ces merveilles. Nous n'avons pas non plus de drapeau et Mrs Caine nous a dispensés du serment au drapeau. Vous nous imaginez, la main sur le cœur, remerciant "une nation indivisible", qui promet "la liberté et la justice pour tous", alors que nous sommes coincés derrière des barbelés !

2. Les baraquements s'alignent bien sagement le long des rues à chiffres et des rues à lettres, mais nous continuons à en bâtir pour les nouveaux arrivants. Le camp devait accueillir dix mille résidents. Et puis un camp a fermé dans l'Arkansas après une série de catastrophes. Des tornades soufflaient sur les baraques de paille comme le grand méchant loup, des rats mangeaient les stocks de nourriture, des maladies mystérieuses – la "fièvre des vallées" – frappaient les résidents et les gardiens. Ils n'ont pas attendu que le nombre de plaies se monte à sept. Au bout de trois ou quatre, ils ont envoyé tous les prisonniers, euh résidents, ici. Le camp de Gila River compte maintenant quatorze mille habitants. C'est la quatrième plus grosse ville de l'Arizona, Mrs Moore, après Phoenix, Tucson et le camp de Poston.

Une ville de quatorze mille habitants ne peut pas se contenter d'une infirmerie. Nous avons aménagé plusieurs dizaines de baraques sur quatre lotissements de manière que notre ville possède un véritable hôpital, avec des salles d'opération et une maternité.

Des centaines de vieillards et de bébés sont morts au mois d'août à cause de la chaleur. Beaucoup de vieux étaient déprimés. Ils ont mal supporté d'être déracinés brusquement, de perdre leurs objets familiers. Ils restaient accroupis sans rien faire. On les mettait à l'ombre, mais ils ne bougeaient pas quand le soleil tournait. Ils attendaient la mort.

Ma mère croit que je le sais pas. Les Japonais cachent les choses aux enfants, mais tout finit par se savoir.

Ouf, l'automne a amené un temps un peu moins chaud. C'est la déshydratation qui tue les gens. Les bébés ne savent pas boire tout seuls, les vieux oublient de boire. Ce serait mieux si nous avions l'eau courante dans les baraques, mais il ne faut pas y compter. Des camions-citernes apportent de l'eau tous les jours. Nous avons commencé à poser des

Le fil à recoudre les âmes

canalisations qui relieront le camp à la rivière. Nous alimenterons l'hôpital en priorité, puis nous installerons un point d'eau par lotissement.

L'administration militaire du camp reconnaît que nous ne sommes pas dangereux. Elle a accepté que nous transformions plusieurs miradors en châteaux d'eau. Un *issei* ingénieur, qui nous enseigne la physique, nous a expliqué comment ça marche.

– On monte l'eau là-haut avec des pompes. Ensuite, elle descend dans les points d'eau par gravité.

– C'est bizarre de la monter pour la redescendre.

– On ne connaît pas de meilleure méthode pour avoir une pression constante dans les robinets.

Quand il fait chaud, nous allons sous les châteaux d'eau. Il en tombe toujours une ribambelle de gouttes rafraîchissantes.

3. Dans sa grande bonté, l'administration a autorisé nos paysans à cultiver les terres situées entre les deux camps. Il paraît que ça représente trois mille hectares en tout, dont au moins deux mille pourront être exploités. L'administration espère économiser ainsi une grande partie de l'argent qu'elle dépense pour nous nourrir. Nous posons d'autres canalisations pour amener l'eau de la rivière et irriguer les champs.

Je dis "nous" pour désigner les résidents des camps en général. Les hommes posent les canalisations et bâtissent les baraques, les femmes travaillent à l'hôpital et dans les réfectoires. Au début, les enfants aidaient ici et là. Maintenant, on nous a confié un travail particulier : nous enlevons les pierres, les buissons et les mauvaises herbes pour préparer les terrains agricoles. Le matin, nous allons en classe. L'après-midi, nous partons aux champs.

Même les élèves de l'école primaire sont capables d'enlever les petits cailloux posés sur le sol. Nous, je veux dire les élèves de *Junior High*, nous creusons la terre à la pelle pour en retirer les cailloux plus ou moins gros, plus ou moins enterrés, qui risqueraient de casser le soc des charrues. De temps en temps, nous trouvons un rocher trop gros pour nous, alors nous appelons des élèves de *Senior High* qui viennent l'attaquer à la pioche.

Les paysans les encouragent.

– Allez, han, han !

– Lève ta pioche plus haut, mon gars.

– Un rocher de cette taille, la bonne façon, c'est avec un cheval.

– Ou un petit bâton de dynamite.

Le fil à recoudre les âmes

– Tu devrais demander quelques bâtons de dynamite au commandant du camp.

– Je vais les acheter par correspondance. Ils en ont toute une page dans le catalogue Sears Roebuck.

Enlever les petits cailloux, déjà, c'est un rude travail. Nous avons des courbatures qui nous révèlent des muscles dont nous ignorions l'existence. Nos mains deviennent calleuses. Les paysans nous encouragent aussi.

– Bientôt, mon garçon, t'auras des épaules et des biceps de boxeur.

– Je veux pas être boxeur. Je veux faire du cinéma.

– Hé bien, regarde Eroru Furin. C'est pas un gringalet ! (Devinette : qui est Eroru Furin ?)

Arracher les buissons et les mauvaises herbes, ça demande beaucoup moins d'efforts physiques, d'ailleurs les filles s'y mettent aussi. N'empêche que nous devons nous montrer malins pour déjouer les ruses de tous ces hérissos végétaux qui veulent nous larder de leurs épines. Pour certains arbustes, nous avons besoin d'une hachette ou d'une scie. En général, il suffit de tirer un bon coup sur la plante, en espérant qu'elle va pas réussir à transpercer nos gros gants de cuir. Nous devons reconnaître que les filles se débrouillent plutôt mieux que les garçons.

Au risque de provoquer votre courroux, je vais vous dire comment les garçons se vengent, Mrs Moore. Ils agitent une branche de mesquite un peu sinuose en imitant le bruit du serpent à sonnette avec leur bouche. Les filles hurlent comme des possédées.

Le soir, j'entends des bébés qui pleurent dans le baraquement. Au milieu de la nuit, des rires d'enfants me réveillent. L'école est ouverte à trois heures du matin ? Les rires ont réveillé Mr et Mrs Shimizu. J'entends Mr Shimizu derrière la couverture qui sert de cloison.

– Des coyotes, dit-il à son épouse.

Déjà à Tulare, Mrs Moore, je vous disais que je n'avais jamais vu autant de Japonais. Maintenant, j'habite dans une ville de quatorze mille habitants tous japonais. Ce qui est sûr, c'est que je n'avais jamais vu autant de filles *nisei* de mon âge. Pour tout dire, celles que j'avais rencontrées à Los Angeles peuvent se compter sur les doigts de la main. J'ai remarqué qu'elles parlent et se conduisent comme des Américaines ordinaires, de la même manière que les garçons se conduisent comme des Américains. Cela signifie qu'elles parlent le même langage que nous. Alors que chez les *issei*, Mrs Moore, et au Japon, les femmes et les hommes parlent une langue différente. La langue des hommes

Le fil à recoudre les âmes

est plus directe. Celle des femmes a tendance à s'égarer dans des méandres de politesse. Les femmes ont aussi des gestes plus mesurés et timides. Ces filles américaines japonaises parlent haut et marchent à grands pas. Elles ne ressemblent donc pas à nos mères, ce qui est une bonne chose, je trouve.

J'ai tout de même découvert une différence entre elles et nous. Elles gardent leurs prénoms japonais. Alors que les garçons deviennent Jim et Bob, elles restent Tomoko et Mako. Peut-être sont-elles courageuses et nous lâches.

Oh, je dois vous quitter, Mrs Moore, j'entends la cloche qui nous appelle pour le dîner. Je suis un mage capable de prédire l'avenir, Mrs Moore : bœuf ou mouton bouilli et pommes de terre. Vivement que nos paysans plantent des légumes.

Les gens acceptent leur sort. *Shikata na gai*. Ils mangent sans rechigner des aliments qui sont à l'opposé de leur régime habituel. Ils supportent moins bien les aliments proches. Par exemple, l'administration, croyant bien faire, a commandé du thé plutôt que du café. Les gens se plaignent que c'est du thé noir et non du thé vert.

Portez-vous bien, Mrs Moore.

Avec les respects de
Kenichiro Kashimura

Dimanche 20 décembre 1942

Chère Mrs Moore,

Devinez qui vous écrit. Le disparu de l'Arizona !

Je vous remercie pour le thé. J'ai commis un terrible impair d'un point de vue japonais : je vous ai suggéré lourdement de m'accorder une faveur, tout en sachant que je ne pourrais pas vous rendre un service équivalent. C'est possible à la rigueur entre amis proches.

Je me demandais si vous pourriez trouver du thé vert. Les boutiquiers japonais sont tous ici. J'ai vu d'après l'emballage que vous l'avez trouvé chez un épicier chinois. Bravo ! Ma mère joint ses remerciements aux miens.

Je vous remercie aussi pour les livres de mathématiques. Vous allez peut-être trouver ça étrange, mais je ne les ai pas gardés. Je les ai donnés à notre professeur de maths, un brave *issei*. Il ignore les mots qui servent à énoncer et démontrer les théorèmes en anglais, et même les noms des symboles. Je croyais que le langage mathématique était international, mais quand il expose le théorème de Pythagore ou l'équation du second

Le fil à recoudre les âmes

degré, nous ne les reconnaissons pas. J'espère que ça ira mieux quand il aura étudié les livres.

Vous posez une question judicieuse à propos des jeunes filles. En vérité, je n'arrive pas à savoir si je les trouve jolies. Comme je suis américain, j'ai peut-être acquis des goûts américains et je trouve que Claudette Colbert et Vivien Leigh sont les plus belles femmes du monde. La principale différence, je crois, c'est que ces Américaines à tête japonaise m'effraient moins que les Américaines blondes. Je n'ai pas peur qu'elles me disent *You Jap*.

Mrs Caine nous a raconté une histoire rigolote.

– À deux maisons de la mienne, il y a quelqu'un qui vient de l'université de Phoenix. Son rôle dans le camp n'est pas très clair. Il observe. Il pose des questions. Il prend des notes. Il rédige peut-être un rapport pour les autorités sur le bon fonctionnement du camp. En tout cas, il a un petit garçon qui va à l'école primaire. C'est le seul blanc dans sa classe. Alors les autres enfants le tiennent à l'écart et le traitent de *You Jap*. C'est la principale insulte qu'ils connaissent, vous comprenez.

Je reviens aux filles. Non seulement je continue de les rencontrer aux champs, mais maintenant je les vois aussi en classe. Je vous avais parlé d'une classe de garçons et d'une classe de filles. C'était un mauvais système. Mrs Caine et les autres professeurs ont préféré répartir les élèves par niveaux. Vous pouvez être fière de moi : je suis dans la septième A, la meilleure des deux. Dans l'ancien système, les garçons se moquaient de la classe des filles. Les filles prennent leur revanche : elles sont plus nombreuses que les garçons dans la septième A.

Mrs Caine a remarqué une chose qui nous paraît tellement banale que nous n'y avons jamais réfléchi.

– Pourquoi le nom des filles se termine-t-il toujours par *ko* ?

– *Ko* veut dire "enfant", madame.

– Tomoko, tu deviendras Tomo à l'âge adulte ?

– Euh, non, madame.

– Tu garderas un prénom d'enfant toute sa vie ?

– Au Japon, ce n'est pas comme en Amérique, madame. Une femme ne possède pas les mêmes droits qu'un homme. Elle dépend de son père, ou de son mari, ou de son fils. Elle reste donc un peu un enfant. J'ai passé six mois là-bas, chez mes grands-parents.

Le fil à recoudre les âmes

Personne n'accorde la moindre attention à une fille. J'avais l'impression d'être devenue transparente

– Bah, en Europe et en Amérique, c'était pareil dans l'ancien temps. Les femmes ne pouvaient pas hériter, ni témoigner en justice. Il y a encore des pays en Europe où les femmes ne votent pas.

– Au Japon, le prénom ne compte pas autant qu'ici, madame. Il sert seulement à l'intérieur de la famille. Les amies de ma mère m'appellent Tomoko parce que je suis une enfant., mais elles ne connaissent pas le prénom de ma mère. Elles l'appellent Sato san.

– Eh bien moi, je t'appelle Tomoko, et tu peux m'appeler Frida.

Ma mère s'appelle Kashimura san, Mrs Moore. Si vous me demandez son prénom, je ne vous le dirai pas.

Frida, ou Mrs Caine si vous préférez, reste dans la classe quand un *issei* vient nous donner des cours de japonais. Elle veut apprendre la langue de nos parents pour mieux les comprendre.

Nous allons parfois chez elle à deux ou trois pour écouter la radio. Nous devons nous montrer discrets, parce que c'est interdit.

– Je ne dois pas “fraterniser” avec les résidents, nous dit-elle.

– Vous n'avez qu'à dire que vous nous avez engagés pour faire le ménage.

Elle habite dans une belle maison, ou disons une vraie maison, avec une cuisine et une salle de bains et une table et des chaises et une armoire et des lampes électriques, et des lits qui ressemblent à des sculptures. Je dis lits au pluriel parce que sa fille, Ruth, vit avec elle. Ces visites ont un but pédagogique : nous apprenons à résister à la tentation en exerçant notre volonté.

– T'as vu l'épaisseur des matelas ?

– Je me souvenais pas que des matelas pouvaient être aussi épais.

– Hey, si Makiko et toi vous retenez Mrs Caine dans la cuisine pour lui montrer comment on cuit le riz chez nous, j'essaie le matelas et ensuite nous échangeons les rôles. Histoire de voir s'il est aussi moelleux qu'il en a l'air.

– Elle s'en apercevra. Tu te souviens de Boucle d'or et des trois ours ? “Quelqu'un a essayé mon lit”, dit Maman Ours.

– Retenez-moi ! Ce lit m'attire comme un aimant.

– Pense à autre chose. Un poulet rôti ! Un gâteau au chocolat !

Le fil à recoudre les âmes

Mrs Caine nous donne du savon, du dentifrice, des langes pour les bébés, du miel. Nous devons cacher ces cadeaux précieux sous nos vêtements, sinon les autorités pourraient l'accuser de "trahison".

Ruth Caine a quinze ans. Elle a les cheveux rouges, elle aussi. Elle travaille comme infirmière à l'hôpital. Ma mère la connaît. Elle dit qu'elle travaille autant qu'une adulte. Je l'ai rencontrée une fois chez Mrs Caine.

– Pourquoi t'es pas élève à la *Junior High* ?

– Ils ont besoin de moi à l'hôpital. Je me sens beaucoup plus utile que si j'allais à l'école.

– Ma mère travaille à l'hôpital. Elle dit que les gens ont des maladies très graves.

– Ils ont des infections pulmonaires, des embolies, des insuffisances respiratoires, à cause des tempêtes de poussière. C'est souvent fatal, surtout pour les fumeurs. Je te jure que si tu vois quelqu'un qui étouffe et qui meurt, cela t'enlève l'envie de fumer. Il nous faudrait des bouteilles d'oxygène. À la maternité, il y a énormément de fausses couches et de bébés mort-nés. Nous n'avons pas l'équipement qu'il faudrait pour les césariennes et nous ne sommes pas assez nombreux. L'autre jour, un docteur s'est évanoui. Ils travaillent jour et nuit. Bing, tombé par terre. C'est impressionnant, tu peux me croire. Un enfant sur deux survit. Ils meurent souvent dans les premiers jours. Les bébés et les petits enfants meurent aussi de dysenterie et de fièvre. J'ai mal aux yeux tous les soirs tellement je pleure.

– Je déteste les tempêtes de poussière. L'autre jour, on voyait pas à deux mètres. J'ai mis au moins une heure à retrouver mon baraquement. J'avais des cheveux gris comme un vieillard. Ma mère me reconnaissait pas.

– La tempête s'arrête d'un seul coup. Tous les gens sont à l'abri chez eux. Le camp ressemble à une ville fantôme.

– La poussière entre aussi à l'intérieur. La baraque est fendue de partout. C'est parce que les panneaux de castor se gondolent et se contractent sous l'effet de la chaleur et de la sécheresse, d'après Mr Shimizu. C'est notre voisin.

– Pas besoin de demander à ton voisin. Ça se voit à l'œil nu.

– Nous passons notre temps à boucher les fentes avec des bouts de papier.

– On nous a promis qu'un hôpital en dur remplacerait bientôt les baraquements. Ils doivent aussi installer l'eau courante dans les latrines. Un bloc opératoire qui fonctionne,

Le fil à recoudre les âmes

ça ne serait pas du luxe. Nous avons besoin de renforts en psychiatrie, aussi, mais l'administration dit que nous avons le nombre réglementaire de psychiatres.

– Avec la chaleur, la promiscuité, les barbelés, il y a de quoi devenir fou.

– Disons que les gens déprimés sont plus nombreux dans un camp que dans la banlieue de Los Angeles. Ils n'ont aucune perspective d'avenir, alors ils se figent dans une sorte d'état inerte et désespéré. Ils dorment mal. Ils fonctionnent au ralenti. Nous avons beaucoup de suicides parmi les *issei*. Il paraît que les Japonais se suicident facilement. Il y a aussi des gens qui sont atteints de troubles graves, qui commettent des actes de folie, comme partout. La présence des gardes armés provoque des crises. Une femme se met à hurler : « Ils sont là-haut avec leurs mitrailleuses, ils vont tous nous tuer, tous nous tuer ! » Nous l'envoyons à l'hôpital psychiatrique de Phoenix et nous devons trouver quelqu'un à qui confier ses enfants.

Je réponds d'avance à votre question, Mrs Moore. Oui, elle me plaît, mais je n'ai pas encore treize ans et elle bientôt seize.

Si vous nous rendiez visite ces jours-ci, Mrs Moore, vous auriez l'impression d'entrer dans un asile d'aliénés. Entre deux tempêtes de poussière, un vent de folie a balayé le camp. À l'approche de l'hiver, la température a baissé. Il fait encore doux dans la journée, mais les nuits sont fraîches. L'administration a installé des poêles à bois d'abord dans l'hôpital, ensuite dans les baraquements. Nous avons coupé des milliers d'arbustes quand nous avons défriché le terrain pour les champs, et maintenant nous les brûlons. De grands tas de bois s'élèvent ici et là dans le camp. Alors voilà que les vieux *issei*, et ensuite les moins vieux, se sont mis à prendre des branches tordues de mesquite pour les sculpter. C'est un bois dur, très solide. Je ne sais même pas où les *issei* ont trouvé les couteaux pour le sculpter. Je dis les *issei*, mais nous commençons à les imiter. Les gens sont accroupis à la manière japonaise, par petits groupes, la branche de mesquite dans une main et le couteau dans l'autre. Comment expliquer cette lubie soudaine ? Avez-vous deviné, Mrs Moore ? Noël, Mrs Moore, Noël ! Où trouverons-nous des jouets pour les petits enfants si nous ne les fabriquons pas nous-mêmes ?

Certains vieux semblent avoir sculpté du mesquite toute leur vie. Ils produisent toute une ménagerie de lapins, de renards, de sangliers, de taupes, de belettes, d'oiseaux divers. L'un d'eux a sculpté un phoque assez simple pour que j'ose le prendre pour modèle et me lancer dans l'aventure. Non, Mrs Moore, pas de loutre de mer.

Le fil à recoudre les âmes

Moi, je vois un phoque déjà sculpté et je tente de le reproduire. Les vieux *issei* ont de meilleurs yeux que moi : ils voient la sculpture dans le brandon de mesquite tordu. Ils fouillent le tas de bois pour trouver un blaireau ou un hibou. Les Japonais adorent les blaireaux, Mrs Moore, ne me demandez pas pourquoi. Alors imaginez le tas de bois et deux vieux Japonais. L'un a déniché son futur blaireau et l'autre son futur hibou. Eh bien ils sont pas contents. Ils s'envient l'un l'autre et commencent un marchandage : "Donne-moi ton bout de bois, je te donne le mien."

Ils ont du temps à perdre. Ils ont travaillé dur pendant trente ou quarante ans. Pour la première fois de leur vie, ils sont en vacances.

L'administration a voulu nous offrir un cadeau de Noël, elle aussi. Un cinéma en plein air a été aménagé sur un lotissement non bâti. Nous avons vu *Robin des Bois* (avec Eroru Furin) et plusieurs westerns.

En attendant le début du film, nous admirons les pointillés lumineux brodés sur le kimono noir du firmament.

– Regarde, la Grande Ourse.

– Mais non, la Grande Ourse est là. Elle ressemble à une casserole. J'ai l'impression que le ciel est plus noir qu'à Los Angeles.

– Si ta casserole est la Grande Ourse, c'est quoi, là ?

– C'est Petit Ours, et il est pas content : "Quelqu'un a mangé toute ma soupe !"

– Je mangerais bien une soupe *ramen* pour me réchauffer.

– Je me plaignais quand ma mère servait une fois de plus une soupe *ramen*. Je me fâchais parce qu'elle refusait d'acheter du bœuf haché et de préparer des hamburgers. J'imaginai pas que j'en viendrais un jour à rêver de soupe *ramen*.

Ce que nous préférons, c'est le moment où les Indiens tendent une embuscade aux cowboys imprudents. Ils se fondent si bien dans le paysage que les cowboys ne voient rien venir. Ils se cachent peut-être dans les replis de terrain que l'on devine au flanc des monts de la Superstition.

– Les Indiens vont attaquer.

– Ils vont nous sortir d'ici !

Nous avons demandé à Mrs Caine si elle connaissait les Indiens de Gila River.

– Je ne suis pas née dans l'Arizona, mais à New York. Je suis venue ici à cause du climat sec, parce que mon mari avait la tuberculose. Je ne sais pas grand-chose des Indiens, mais je vais me renseigner.

Le fil à recoudre les âmes

– Votre mari a guéri, madame ?

– Non, il est mort.

– Oh, je suis désolée.

Mrs Caine a effectué des recherches, et maintenant je sais à quelle tribu appartiennent ces Indiens. Elle a écrit trois mots sur une planche peinte qui nous sert de tableau noir.

– Leur nom officiel est *Pima*. Eux-mêmes se nomment *Akimel O'odham*.

– *Pima* est plus facile à retenir et à prononcer, madame.

– *Akimel O'odham* signifie “le peuple de la rivière”. Nous ne nous trompons pas trop quand nous disons “les Indiens de Gila River”. *Pima*, c’est ce qu’ils répondaient aux questions des pionniers qui arrivaient en Arizona au XIX^{ème} siècle. Cela signifie : “Je ne comprends pas”.

Joyeux Noël et bonne année, Mrs Moore.

Avec les respects de

Kenichiro Kashimura.

Samedi 20 février 1943

Chère Mrs Moore,

Coucou, c’est encore moi, le ptit Jap !

J’ai été très ému de découvrir que vous aviez pensé à mon anniversaire. Vous m’avez plongé dans un abîme d’hésitation, vous vous en doutez. Allais-je commencer par *Moby Dick* ou par *David Copperfield* ? L’océan m’attirait, bien entendu, sans parler de ce mammifère qui me rappelle mes loutres de mer, en un peu plus gros. J’ai choisi *David Copperfield* parce que le narrateur est un garçon qui affronte les difficultés de l’existence, un peu comme moi. J’ai ouvert le livre et j’ai été frappé par la première phrase, dans laquelle il se demande s’il deviendra le héros de sa propre vie. En vérité, il est déjà adulte quand il écrit le récit de son enfance, donc il connaît une partie de sa vie. Quant à la mienne, je peux dire qu’elle a pris une tournure imprévue. J’ignore si je reviendrai rouler sagement sur la grand-route après cette excursion dans le désert ou si, ayant oublié le confort rassurant de la banalité, je continuerai à cheminer hors des sentiers battus.

Je suppose que Ruth a apporté de la farine, des œufs et du lait, et que ma mère et elle ont fait cuire le gâteau dans la cuisine de l’hôpital. À moins que Ruth et sa mère aient préparé le gâteau chez elles. En tout cas, il est arrivé sur notre table, avec treize brindilles enflammées en guise de bougies.

Le fil à recoudre les âmes

Ma mère ne peut pas s'empêcher de grommeler.

– Tu as quatorze ans. Je ne comprends rien à leur façon de compter.

– Je suis américain. J'ai treize ans.

Si vous ne trouvez pas la différence entre l'âge américain et l'âge japonais, Mrs Moore, et si aucun élève non plus ne découvre la solution, je vous la révélerai dans ma prochaine lettre.

Je suis sûr que vous attendez des nouvelles des sculpteurs, Mrs Moore. Les enfants ont sauté de joie quand ils ont reçu leurs animaux pour Noël. Les sculpteurs ne pouvaient pas s'arrêter là, car il restait des centaines de bouts de mesquite bien tentants. En les regardant de près, ils remarquent qu'ils ne ressemblent plus à des rats laveurs ou à des saumons. Ils y voient des jouets pour adultes : des cendriers, des plats à fruits, des porte-crayons, des porte-manteaux. D'autre part, ils ont installé un atelier de menuiserie dans un baraquement. Ils récupèrent des planches sur les chantiers et ils fabriquent des tables, des chaises, des étagères pour les maisons. Ils ne possèdent qu'une ou deux scies et quelques marteaux. Les planches gardent leur forme et leur couleur. Les meubles tiennent à peu près debout, mais on dirait qu'un enfant de cinq ans les a dessinés. Au moins, on peut poser les cendriers et les porte-crayons dessus.

Moby Dick et *David Copperfield* sont rangés sur une étagère, en compagnie de vêtements qui sont bien contents d'être enfin sortis de leur valise.

Mrs Caine nous a raconté une histoire qu'elle tient de gens appartenant à l'administration chargée de la "réinstallation". Des quakers de Philadelphie ont décidé d'offrir des cadeaux de Noël aux enfants enfermés dans je ne sais quel camp, où il n'y a peut-être ni mesquite ni sculpteurs. Ils ont envoyé cinquante petits camions en bois. Un journal qui ne nous aime pas a écrit un gros titre sur sa une : "Les quakers envoient cinquante camions de jouets⁶ aux Japs". Les jours suivants, il a publié des lettres de ses lecteurs : "Le seul cadeau qu'ils méritent, c'est un bon coup de pied au cul pour les renvoyer dans leur pays". La semaine suivante, le journal a publié une pétition pour retirer la nationalité américaine aux *nisei* et renvoyer tout le monde au Japon.

⁶ *Fifty toy trucks*, cinquante camions jouets. *Fifty toys' trucks* : cinquante camions de jouets.

Le fil à recoudre les âmes

Il fait froid le matin , disons quatre ou cinq degrés, puis la température monte peu à peu jusqu'à vingt-cinq degrés. Du coup, la classe commence à midi et nous n'avons pas besoin de chauffer l'école.

Je bavarde, je bavarde, mais je dois aborder la grande affaire qui agite le camp en ce moment. L'administration a distribué un "questionnaire de loyauté". Il y a tout un tas de questions sans aucun intérêt qui servent à masquer le but de l'entreprise : poser les questions n°27 et 28. "Seriez-vous volontaire pour servir dans l'armée américaine ?" demande la première. "Êtes-vous prêt à renoncer à votre allégeance à l'empereur ?" ajoute la seconde. Ces questions suscitent de grandes discussions. Des groupes bruyants et parfois querelleurs s'attardent dans les réfectoires, les salles de douche, les buanderies.

– Ils nous mettent dans des camps de concentration et ensuite ils veulent que nous nous fassions tuer pour eux.

– Camps de réinstallation.

– Ce questionnaire a été écrit par des idiots. Ils pensent que des femmes japonaises qui parlent même pas anglais vont porter des armes et se battre pour les États-Unis ?

– N'empêche que si nous nous battons pour eux, ils seront bien obligés de nous accorder la nationalité américaine. Nous sommes peut-être des orientaux fourbes de nature, mais l'armée américaine a besoin de nous.

– Elle veut des fourbes pour mieux attaquer les fourbes ?

– Sûrement qu'ils manquent de soldats et d'officiers parlant japonais. Faut convaincre des ennemis encerclés de se rendre, ou interroger des prisonniers, est-ce que je sais ?

– C'est vrai qu'ils ont naturalisé les gars qui se sont battus dans les tranchées en 1917.

– Tu parles ! Ils te demandent de renoncer à la nationalité japonaise, mais ils te promettent pas la naturalisation. En fin de compte, tu risques de plus avoir aucune nationalité.

– Je finirai mort quelque part dans le Pacifique, alors je m'en fous, de ma nationalité.

– Ils pourraient commencer par admettre qu'ils nous ont mal traités, avant de nous envoyer mourir pour eux.

– Moi, je suis né à Seattle, je suis américain. Je n'ai aucune allégeance à l'empereur du Japon, donc je peux pas y renoncer.

– Justement, si tu réponds oui à la seconde question, tu reconnais que tu as une allégeance à laquelle renoncer, donc que tu es japonais en fait, même si tu es américain en théorie. D'ailleurs, y'a qu'à regarder ta tête.

Le fil à recoudre les âmes

– C’est comme s’ils nous demandaient si nous renonçons à manger de la chair humaine. Comme j’en ai jamais mangé, je peux pas renoncer à en manger, alors je réponds non. « Ah, vous ne voulez pas renoncer ? Vous voulez continuer à être cannibale ! » diraient-ils. Ou alors, je réponds oui. Je renonce. « Ah, vous renoncez ? Alors vous reconnaissez que vous avez été cannibale ! » Pile tu gagnes et face je perds.

– La seule façon d’échapper au piège, c’est de rien répondre du tout. Si tout le monde refuse de répondre, ils seront bien embêtés. Un bon Américain loyal, c’est quelqu’un qui se bat pour ses droits, pour sa liberté. Un bon Américain refuse d’obéir à des gens qui violent la constitution.

– Cessez donc de dire que vous êtes américains, les jeunes. Vous n’êtes pas plus américains que nous. La preuve, c’est que vous êtes ici.

– Vous discutez pour rien. Vous voyez bien qu’ils veulent que nous répondions oui et oui, un point c’est tout. Même si ça n’a pas de sens. Ça veut dire : « Je me déclare loyal ».

– Tu vas déclarer ta loyauté à un pays qui refuse de te naturaliser à cause de la couleur supposée de ta peau ? Nous n’avons le droit ni de devenir américains, ni de posséder des terres, ni de nager dans les piscines publiques. Il y a des restaurants qui refusent de nous servir, des idiots qui nous traitent de Japs, c’est déjà assez déplaisant, mais là, c’est notre propre gouvernement qui se retourne contre nous. Ils nous ont pris tous nos biens et nous ont mis dans des camps. Autant retourner au Japon. Moi, je réponds non et non.

– Ils sont crispés à cause de la guerre. Après, ça ira mieux.

– Ah oui ? Regarde donc les nègres. Ça fait un siècle qu’ils attendent que ça aille mieux. Si on me refuse du boulot au Japon, ce sera parce qu’il n’y a pas de boulot, pas à cause de ma tronche.

Les partisans de oui-oui sont beaucoup plus nombreux que ceux de non-non. Huit ou neuf fois plus nombreux, dit-on. Certains originaux veulent répondre oui-non, ou non-oui, ou rien du tout. Ils discutent tard, plusieurs soir de suite. On entend même des cris et des bagarres. Pendant ce temps, les petits enfants jouent à la guerre avec des bâtons en guise de fusils. Les Américains contre les Japs. Pan, pan, pan !

J’ai attendu quelques jours avant de continuer ma lettre, Mrs Moore, pour voir ce qui allait se passer. Les hommes en âge de se battre qui ont répondu oui-oui vont bientôt passer du camp de Gila River à un camp d’entraînement de l’armée. Ils vont peut-être

Le fil à recoudre les âmes

revenir avec un bel uniforme de garde, monter sur les miradors et diriger leurs mitrailleuses sur leurs parents. À moins qu'ils n'aillent dans le Pacifique et tirent sur leurs cousins.

Ceux qui ont répondu non-non sont déjà partis dans un "camp disciplinaire". Il existe toutes sortes de camps. La police militaire a arrêté certains de ceux qui ont répondu oui-non ou non-oui, je ne sais pas très bien. Ils sont en prison, dit-on.

Mrs Caine croit savoir que certaines autorités commencent à regretter notre déportation. Elle nous a lu une déclaration d'un sénateur : « La privation brutale de leurs droits que nous avons imposée à ces gens sans défense et sans doute pour la plupart innocents risque de constituer une vilaine tache sur le registre de notre histoire. »

Les camps coûtent cher. D'un côté, on manque de soldats pour l'armée, de paysans pour les champs, d'ouvriers pour les usines. D'un autre côté, des dizaines de milliers de personnes qui travaillaient deux fois plus que tout le monde perdent leur temps à ne rien faire derrière des barbelés. Le questionnaire, c'est ce que les autorités ont trouvé pour sortir de l'impasse sans se déjuger. On met à l'écart les "déloyaux" pour récupérer la force de travail des "loyaux".

Il faut avoir plus de dix-sept ans pour répondre au questionnaire. Nous sommes trop jeunes, mais ça ne nous empêche pas d'être troublés par toutes les discussions que nous entendons. Devinant que nous comprenons mal ce qui est en jeu, Mrs Caine demande à un *issei* de venir nous parler.

– Vous, les *nisei*, vous êtes américains parce que vous êtes nés aux États-Unis. Nous, les *issei*, nous sommes des immigrants. Ce pays a accueilli des millions d'immigrants venus d'Europe. Ils voulaient gagner de l'argent et retourner dans leur pays pour y vivre une retraite heureuse, ou bien ils émigraient de manière définitive. Au bout de quelques années, ils avaient le droit de devenir citoyens des États-Unis. Certains *issei* pensaient aussi rentrer un jour au Japon, les autres comptaient devenir américains. Nous ignorions que la loi nous mettait dans une catégorie particulière, et que nous n'avions pas les mêmes droits que les immigrants d'Europe. Savez-vous quelle est cette catégorie ?

– Les orientaux, monsieur.

– Ils ont créé cette catégorie pour exploiter les Chinois qui ont construit le chemin de fer au siècle dernier. Il y avait encore des esclaves noirs, en ce temps-là. La loi plaçait les Chinois à mi-chemin entre les esclaves noirs et les Américains blancs. Quand les Japonais sont arrivés, au début de ce siècle, ils les ont mis dans le même sac. À San

Le fil à recoudre les âmes

Francisco, les enfants des Japonais devaient aller dans les écoles de Chinatown. Les Japonais étaient souvent travailleurs agricoles pour un salaire de misère, loin de Chinatown. Quand ils voulaient inscrire leurs enfants à l'école locale, les parents d'élèves signaient des pétitions pour les en empêcher. Ils pouvaient compter sur le soutien de la "Ligue d'exclusion des Orientaux", évidemment.

Je connais pas cette "Ligue d'exclusion des Orientaux". J'ignore si des parents d'élèves vous ont remis une pétition demandant mon renvoi, Mrs Moore. Si oui, je vous remercie de m'avoir gardé à l'école Jefferson.

Je ne retranscris pas tout le discours de cet *issei*. C'était assez douloureux à entendre. À Los Angeles, quand les élèves me disaient *You Jap*, je n'avais pas le courage de protester. J'avais honte de mes yeux bridés. J'aurais voulu être un Américain blanc comme les autres. Maintenant, en apprenant comment mon pays a traité mes parents, j'ai honte en tant qu'Américain.

Pas honte au point de vouloir renoncer à la nationalité américaine et prêter allégeance à l'empereur du Japon, en supposant que ce soit possible. Comme je vous l'ai dit, les professeurs extérieurs au camp sont peu nombreux. Je vous ai parlé d'un *issei* qui nous enseigne les maths. Nous avons surtout droit à des tas de cours de langue japonaise, de littérature japonaise, de civilisation japonaise, d'histoire du Japon. Ils voudraient nous rendre plus japonais. Ils nous trouvent trop américains, au moment où l'Amérique leur montre son plus mauvais visage.

Alors il se produit une chose bizarre. Plus ils nous parlent du Japon, plus ce pays et sa culture nous paraissent étrangers et plus nous nous sentons américains. Pour se changer les idées après avoir sculpté des cendriers, ils donnent des soirées sur le terrain qui sert de cinéma en plein air. Ils ont fabriqué une petite scène, qu'ils éclairent avec des torches. Ils chantent des rengaines poussiéreuses tirées des épopées anciennes ou du théâtre classique que l'on appelle *Nô*. Parfois, ils dansent en chantant. Je suppose qu'ils comprennent les mots de japonais médiéval qu'ils ululent sous le ciel étoilé de l'Arizona, mais pour nous, c'est du chinois. Ils étirent les syllabes comme si c'était du chewing-gum (heureusement, ils ne liront pas cette comparaison sacrilège). La danse du théâtre *Nô* consiste à marcher lentement vers un coin de la scène, puis à revenir aussi lentement. L'acteur imagine qu'il suit un escargot paralytique. S'il allait trop vite, il risquerait de l'écraser. Il lui faut au moins une heure pour effectuer un aller-retour, tout en racontant comment un valeureux guerrier a livré un combat désespéré pour sauver l'honneur de son clan, ou comment un

Le fil à recoudre les âmes

affreux spectre se lamente que personne prononce les prières qui délivreraient son âme. J'ai dit que j'y comprends rien, mais ils nous expliquent tout en long et en large.

Nous n'avons pas envie d'apprendre ces vieilleries. Nous chantons les airs de *Girl Crazy* ou d'autres comédies musicales. Quand nous voyons un film avec Fred Astaire, tout le monde danse et chante comme lui pendant des semaines. Chez Mrs Caine, nous écoutons des disques de Glenn Miller et d'Artie Shaw avec Ruth. Vous connaissez "Moonlight Serenade", de Glenn Miller, Mrs Moore ?

Les *issei* trouvent des partenaires de go et écrasent du soja pour fabriquer du tofu. Ils se sentent plus japonais qu'à Los Angeles. Pour les *nisei*, c'est l'inverse. Quand je vois tous ces *nisei* qui se sentent parfaitement américains, ça renforce mon sentiment d'être un Américain ordinaire.

Les adolescents un peu plus vieux que moi mettent le son de leur tourne-disques à fond et sautent comme des diables, ça s'appelle danser le jitterburg. Les filles portent des jupes courtes. Ils ne mangent pas dans le même réfectoire que leurs parents. Ils refusent par avance le mariage arrangé et espèrent trouver l'âme sœur. Des tensions apparaissent entre les générations. Les parents perdent leur autorité. L'autre jour, un groupe de vieux fous, menés par un "prêcheur" qui tient de grands discours le dimanche dans un baraquement rebaptisé "maison du Seigneur", a interrompu une fête en menaçant de tout casser. Il paraît que le jitterburg est une abomination aux yeux de Dieu. Quiconque le danse est certain d'aller tout droit en enfer. Ça m'a donné envie d'essayer.

Nous parlons beaucoup plus librement avec Mrs Caine qu'avec nos parents et les autres *issei*. Elle nous a dit que ses parents étaient des immigrants, comme les nôtres.

– Ils sont venus de Russie à la fin du siècle dernier. Ils parlaient très mal anglais, avec un accent ridicule.

– Ils parlaient russe à la maison, madame ? Vous parlez russe ?

– Ils connaissaient le russe, mais ils parlaient plutôt yiddish.

– C'est quoi, yiddish, madame ?

– Une langue que parlaient les juifs en Europe Orientale. Je comprends le yiddish, mais je ne le parle pas. Je crois que je le parlais quand j'étais toute petite, et puis je suis passée à l'anglais. Je vais vous dire une chose que je détestais : rencontrer une camarade de classe dans la rue quand ma mère m'emmenait faire les courses. J'avais honte de ma propre mère. Elle s'habillait comme en Russie, en superposant des dizaines de vêtements comme des pelures d'oignon. D'ailleurs elle devenait aussi ronde qu'un oignon quand

Le fil à recoudre les âmes

elle avait enfilé toutes ses pelures, et moi je regardais par terre quand nous marchions, de peur d'avoir à dire bonjour à une camarade. Ils avaient apporté toute une collection de coutumes étranges dans leurs valises. Par exemple, il y avait une sorte de bouilloire-théière appelée *samovar*, qu'il chauffaient toute la journée. Au lieu d'ajouter une cuillerée de sucre en poudre dans le thé, comme le font les Américains, ils mettaient un morceau de sucre dans leur bouche et le dissolvaient peu à peu en buvant de petites gorgées de thé. De plus, ils versaient le thé de leur tasse dans la soucoupe et buvaient à la soucoupe. C'était une façon de refroidir le thé, je suppose. Jamais je n'ai envisagé d'adopter ce genre de coutume exotique. J'ai eu la chance d'obtenir une bourse et de partir étudier à l'université. Je me suis mise à boire du mauvais café, comme une bonne Américaine.

– Le café américain est mauvais ?

– C'est ce que disent les Brésiliens, en tout cas.

– Vous buvez toujours du mauvais café, madame ?

– Bien sûr. J'ai goûté du thé vert chez certains de vos parents, et je dois dire que je trouve cela très bon. Vous savez, ici, dans l'Arizona, les gens qui boivent le thé à la soucoupe comme mes parents, avec un morceau de sucre sous la langue, sont plutôt rares. J'en vois encore quand je vais à New York. Je n'ai pas plus envie de les imiter qu'il y a trente ans, mais j'éprouve une grande nostalgie en les observant. C'est parce que je pense à mon enfance, sans doute. J'aime bien lire Tolstoï et Dostoïevski, aussi. Je me dis que mes ancêtres ont vécu dans la société que décrivent ces grands romanciers. Pourtant, je sais bien que les liens ont été rompus à tout jamais quand mes parents ont traversé l'océan.

J'ai rencontré Ruth au cinéma quelques jours plus tard.

– Tu m'as pas dit que tu étais juive.

– Tu ne me l'as pas demandé. Tu aurais pu t'en douter.

– Je sais pas comment on reconnaît les juifs.

– Mon nom.

– Caine, c'est un nom juif ?

– C'est une déformation de Cohen, qui désigne je sais pas quel métier dans la religion juive. Mon grand-père a sûrement changé son nom quand il est entré aux États-Unis. Les gens prenaient ce genre de précaution pour le cas où les Américains auraient eu des

Le fil à recoudre les âmes

préjugés envers les juifs. Ils ne pouvaient pas les persécuter autant qu'en Russie, remarque.

– On change de nom, et on est tranquille. C'est commode.

– Ici, en Arizona, nous devrions aussi nous convertir. Si tu vas pas à l'église le dimanche, ils trouvent ça louche.

– Ben moi, je peux toujours changer de nom, avec ma tête... Au lieu de Kashimura, je m'appellerais, mettons, je ne sais pas, Moore...

Ce nom m'est venu sans que j'aie pris le temps d'y réfléchir, Mrs Moore. J'ai souri intérieurement en pensant à vous. Extérieurement, je crois que j'ai conservé ma fameuse impassibilité orientale.

Oh oh, un peu plus et j'allais oublier de répondre à la question que vous me posez. La soupe *ramen*. Oui, je peux la décrire, mais vous serez pas beaucoup plus avancée tant que vous l'aurez pas mangée. Je vous soupçonne de vouloir m'imposer un exercice de rédaction, et ensuite vous annoterez mon devoir en rouge comme au bon vieux temps. Alors pour commencer, vous devez imaginer un très grand bol. Et dans ce bol... Que devez-vous imaginer dans ce bol ? Une pincée de nostalgie, peut-être, comme celle qu'éprouve Mrs Caine en pensant au thé à la russe, sauf que ce serait une nostalgie salée plus que sucrée. Cela fait un an que j'ai plus mangé de nourriture japonaise. J'oublie ce qu'il y a dans le bol de *ramen*. Tiens, je vais demander à mon voisin, Mr Shimizu.

– Le bon *ramen*, dit-il, c'est celui qu'on mange dans la rue.

– Celui que ma mère préparait à la maison était très bon.

– Sans la musique, ça n'a pas le même goût.

– Quelle musique ?

– Il pousse sa petite carriole, elle ressemble à celle des marchands de hot dogs à Los Angeles, et il souffle dans sa trompette pour annoncer son passage. Le marchand de patates douces agite une clochette.

– Bon, le *ramen* a un goût de trompette. Et à part ça ? Quelle est la différence entre le *ramen* et une soupe américaine ?

– Ouh, ça n'a rien à avoir. Les Américains mangent des soupes épaisses, comme le *clam chowder* aux pommes de terre, ou la soupe de pois, qui sont des sortes de purées liquides. Dans le *ramen*, tu as deux éléments bien distincts. D'un côté, un bouillon ; de l'autre, des tas de bonnes choses qui nagent dedans : des algues, des champignons, des

Le fil à recoudre les âmes

oignons, des petits poissons séchés, du poulet, du porc, du chou, des poireaux, des pousses de bambou, des prunes marinées.

C'est à ce moment que sa femme met son grain de sel.

– Tu ne vas tout de même pas noter ces sottises, mon garçon. Qui dois-tu interroger, le goinfre qui avale son *ramen* en une minute, ou l'ouvrière qui a mis des heures à le préparer ? Ce sot a oublié les ingrédients principaux.

– Moi, j'ai oublié les ingrédients principaux du *ramen* ? Ça m'étonnerait.

– Les nouilles, monsieur je-sais-tout.

– Bah, les nouilles, ça va sans dire. Le *ramen*, c'est une soupe chinoise. Il y a toujours des nouilles dans les soupes chinoises. *Men*, ça signifie nouilles en chinois.

– Et le *miso*.

– Même chose. Ça va sans dire. Il y a toujours du *miso* dans les soupes japonaises.

– Mrs Shimizu gagne, deux à zéro. Et si je dois expliquer à Mrs Moore ce qu'est le *miso* ?

– C'est une pâte fermentée faite de grains de soja, de riz et de sel. Dis-lui qu'elle peut en acheter dans les boutiques chinoises. Elle ne peut pas le fabriquer elle-même, car il doit fermenter pendant des mois dans des conditions très spéciales. Elle doit acheter aussi les algues *wakame*. Le bouillon de poulet ou de poisson, c'est assez facile, mais elle doit le filtrer pour qu'il soit bien clair. Pour la viande, les champignons et les légumes, elle doit les découper en petits morceaux ou en lamelles. Ici, nous aurons bientôt des légumes, dit-on. Cela nous permettra d'améliorer l'ordinaire.

N'oubliez pas de demander à Tommy Alvarez comment je peux avoir à la fois treize ans et quatorze ans, Mrs Moore.

À bientôt.

Avec les respects de
Kenichiro Kashimura.

Samedi 24 avril 1943

Chère Mrs Moore,

Devinez qui j'ai vu ? Une femme immense. Les *nisei* sont un peu plus grands que les *issei*, c'est parce qu'ils mangent des hot dogs et des hamburgers plutôt que de la soupe *ramen*. Oui, mais les grands *nisei* sont partis à la guerre. Il ne reste dans le camp que des

Le fil à recoudre les âmes

issei et des petits *nisei* comme moi, si bien que cette femme ressemblait à Mrs Gulliver visitant Lilliput.

Suis-je bête ! Vous avez lu un reportage dans le journal, ou même vu, car plusieurs photographes l'accompagnaient. Oui ? Vous avez le journal ? Regardez dans le coin en haut à droite de la photo, le petit bonhomme aux yeux bridés et aux cheveux noirs, c'est moi ! Et la femme-girafe au premier plan, c'est Mrs Roosevelt, bien sûr.

Je plaisante, car j'ai juste lu un article de trois lignes dans un journal de Phoenix que Mrs Caine nous a apporté en classe.

Mettons que le Los Angeles Times publie une photo. J'ignore si on verrait combien la femme du président était émue. Ses yeux brillaient et nous pensions qu'elle allait pleurer.

– Je suis désolée, je suis désolée, disait-elle.

– Dites-le plutôt à votre mari et sortez-nous d'ici.

Personne n'a osé lui dire cela, mais tout le monde le pensait.

Nous aurions pu nous douter de quelque chose. Une dizaine de jours avant sa visite, les gardes ont retiré les barbelés. Comme ils n'ont pas donné d'explication, chacun proposait son hypothèse.

– Ils veulent récompenser notre bonne conduite.

– Ils reconnaissent que nous ne sommes pas de dangereux espions.

– Pas besoin de barbelés. La peur est une barrière suffisante.

– La peur de quoi ?

– D'être envoyé dans un camp disciplinaire.

– Ils peuvent pas t'envoyer dans un camp disciplinaire sans raison.

– Ah ouais ? T'es protégé par la constitution, peut-être ?

– Ce qu'ils veulent, c'est améliorer le rendement des paysans. Sans la clôture, ils ont plus besoin de faire le détour par la barrière d'entrée pour aller aux champs.

La barrière compliquait la vie de nos paysans, c'est vrai. Ils sont plus de mille à sortir du camp tous les matins. Nous avons visité les champs avec Mrs Roosevelt. Vous vous souvenez des terrains que nous avons défrichés, Mrs Moore ? Je ne dois pas penser aux épines, sinon ça me picote encore partout ! Des pousses vertes sortent de terre de tous côtés. Nous mangerons bientôt des carottes, du céleri, des radis noirs, des haricots, des betteraves, des tomates, des épinards, des poivrons. Nous avons aussi des prés dans lesquels paissent trente-six vaches et sept cent vingt bœufs. Nous avons bâti une porcherie qui compte cinquante pensionnaires. Deux mille poulets sautillent dans notre basse-cour.

Le fil à recoudre les âmes

Oh, je ne vous ai pas dit que nos agriculteurs ont aussi planté du gazon dans l'enceinte du camp, ainsi que des arbustes qui poussent vite, des lauriers-roses et du ricin. Ainsi, nous sommes à peu près débarrassés de la poussière qui nous faisait tant souffrir et tuait des bébés.

Un petit atelier fabrique des briques en moulant de l'*adobe*. C'est un matériau que les Indiens et les Mexicains utilisent depuis toujours – un mélange de terre argileuse, d'eau, de sable et de paille. Tous les enfants veulent y travailler après la classe. On tasse le mélange dans des formes en bois. Cela me rappelle la pâte à modeler, ou les pâtés de sable sur la plage de Santa Monica. Les briques doivent sécher lentement à l'ombre pour rester homogènes et devenir bien solides. On n'a pas besoin de les cuire. Mrs Roosevelt a visité la nouvelle maternité et l'école primaire, les premiers bâtiments construits en *adobe*.

Les adultes sont plus nombreux à fabriquer l'adobe que les enfants, mais il existe un travail réservé aux enfants fluets : ils se glissent à l'intérieur des doubles toits pour les réparer. Nous n'avons plus de tempêtes de poussière, mais les tempêtes sans poussière continuent de déplacer ou d'arracher des bouts de toit. L'intérieur d'un double toit, c'est une sorte de grande chambre noire dont le plafond est à quarante centimètres du sol. Ce travail ne me tente pas, même s'il est payé douze dollars par mois. Les médecins gagnent dix-neuf dollars. À l'école, où nous avons à la fois des professeurs prisonniers et des professeurs extérieurs, les seconds gagnent à peu près dix fois plus que les premiers. Il est vrai que les prisonniers sont logés et nourris.

Vous ne reconnaîtriez plus le camp, Mrs Moore (en supposant que vous l'ayez vu il y a six mois). Nous avons pu montrer à Mrs Roosevelt quarante-six classes réparties en deux écoles, six églises, des garages, un bureau de poste, une caserne de pompiers, une cordonnerie, un salon de coiffure. Les écoles sont agréées par les services scolaires de l'Arizona. Les résidents s'occupent de tout : ils sont même pompiers. Ils se sont organisés à la mode japonaise pour que le camp fonctionne bien. Ma mère est "responsable de lotissement", par exemple. Elle dit qu'au Japon, un habitant par pâté de maison est responsable vis-à-vis des autorités.

Vous voulez savoir à quoi sert le responsable de lotissement ? Eh bien, à écouter les plaintes des gens. Les toilettes sont bouchées une fois de plus, la nourriture est mauvaise, il n'y a toujours pas de cloisons dans les douches. D'autre part, le responsable range le courrier dans des casiers portant les numéros des familles.

Le fil à recoudre les âmes

Personne n'a osé se plaindre auprès de Mrs Roosevelt, je crois. Elle a vu ce qui va bien. Sur les lotissements non bâtis se trouvent des terrains de jeu pour les petits enfants et des terrains de sport pour les plus grands : basket ball, football et, merveille des merveilles, un vrai terrain de baseball avec des tribunes pour six mille spectateurs. Je vous ai parlé de la menuiserie et de l'atelier des briques. Voyant la qualité de notre travail, les autorités ont proposé d'installer une petite usine. Il y a surtout des ouvrières, qui fabriquent des filets de camouflage pour l'armée. Les filets pendent du plafond. Elles entrelacent dans les mailles des rubans de jute verts, vert foncé et bruns.

Selon Mrs Caine, notre camp n'a pas été choisi au hasard pour accueillir la femme du président.

– C'est une sorte de camp modèle. La présence des terrains agricoles constitue un énorme avantage. Des gens de l'administration m'ont dit que dans certains camps plus petits, situés dans la campagne du Wyoming ou de l'Idaho plutôt qu'au milieu d'une réserve indienne, les choses se passent moins bien qu'ici. Les résidents travaillent à l'extérieur dans des fermes. On manque d'ouvriers agricoles à cause de la guerre, bien sûr. Alors les braves fermiers du Wyoming considèrent qu'ils peuvent traiter les Japonais comme ils veulent, puisque ce sont des ennemis. Ils les exploitent, ils les font travailler seize heures par jour, ils les nourrissent à peine, ils les insultent, ils les battent.

– Il paraît que des Japonais ont été tués, madame.

– Je n'ai pas entendu parler de fermier tuant un ouvrier agricole. Il y a eu des morts dans un camp où les gardes et les autres employés du camp volaient de la nourriture pour la revendre au marché noir. Un résident du camp les a dénoncés. Les autorités l'ont envoyé en prison. Alors les autres résidents ont protesté. Les gardes ont tiré sur la foule. Je crois qu'ils ont tué deux personnes. Ils en ont blessé un certain nombre, aussi. On dit encore, j'ignore si c'est vrai, qu'un vieil homme est mort parce qu'il courait après son chien. Le chien a franchi la barrière, son maître a voulu le rattraper, les gardes lui ont tiré dessus.

– Sur le chien ?

– Non, sur l'homme. Ils l'ont accusé de tentative d'évasion. Il existe plusieurs versions de cette histoire. Les gardes l'auraient averti, mais il était sourd. Ou bien ils ont crié un mot qu'il n'a pas compris, comme : "*Freeze !*"⁷

⁷ "On ne bouge plus". Littéralement : "Gèle !"

Le fil à recoudre les âmes

– Ou alors il était fou, il a vu un coyote à l’extérieur et il a cru que c’était son chien. Parce que les animaux domestiques font partie des choses interdites, madame. Les gens ont dû les abandonner ou les donner.

Venons-en au moment que vous attendez avec impatience, Mrs Moore : la réponse à la question délicate de mon âge. Vous pouvez dire à Tommy Alvarez que cela n’a rien à voir avec la ligne de changement de date. J’espère qu’il plaisantait. Alors voilà. Je suis né le 19 février 1930. Pour les Japonais, l’année 1930 est ma première année. Le 1er janvier 1931, j’entre dans ma deuxième année, et ainsi de suite. Le 1er janvier 1943 a vu le début de ma quatorzième année. Alors que pour les Américains, j’ai fêté mon treizième anniversaire le 19 février 1943.

Il y a donc un an de différence. Eh bien dans certains cas, Mrs Moore, il y a deux ans de différence. Pouvez-vous expliquer ce nouveau mystère ? Pas la peine d’en parler à Tommy Alvarez, c’est trop difficile pour lui.

Merci pour le thé, Mrs Moore. Comme je suis un Américain grossier, je n’ai pas senti de différence, mais ma mère dit que vous devenez une experte. Vous avez acheté un thé beaucoup plus rare, cette fois.

Avec les respects de
Kenichiro Kashimura.

Dimanche 23 mai 1943

Chère Mrs Moore,

Je passe beaucoup de temps au soleil, alors ma peau devient aussi cuivrée que celle d’un peau-rouge.

Oui, je sais que le *Los Angeles Examiner* et d’autres journaux appartenant à Hearst ont publié un reportage idiot sur la visite de Mrs Roosevelt. Vous avez donc appris que je séjourne depuis près d’un an dans un camp de vacances. Je vous avais d’ailleurs parlé du terrain de baseball et du cinéma en plein air que l’on voit dans le reportage. Mrs Caine nous a montré l’article en classe. Avant la guerre, ces journaux parlaient constamment du “péril jaune”. Maintenant, ils disent que nous sommes “choyés et dorlotés” par le gouvernement. Ils mentionnent une piscine. Je suis sûr que vous imaginez une piscine en marbre, au bord de laquelle nous nous prélassons en buvant des cocktails. En vérité, c’est un fossé plein d’eau grise. Ah, mais si vous passez à côté en fermant les yeux quand les

Le fil à recoudre les âmes

enfants se baignent, vous entendez les même cris joyeux que si c'était une piscine en marbre.

Le désert est tout étonné quand il pleut. Il ne sait pas quoi faire de l'eau. Le sol se transforme en boue. Des flaques immenses, je peux même dire des lacs, apparaissent ici ou là dans le camp. Quand nous avons aménagé les terrains agricoles, nous avons creusé un réseau de rigoles pour canaliser la pluie et la conduire à des réservoirs, comme notre piscine. Ainsi, les paysans gardent de l'eau pour irriguer les champs.

L'administration nous choie encore plus depuis que Mrs Roosevelt a vu notre camp de vacances. J'ai oublié de vous le dire, mais je pense que vous l'avez deviné : les sculpteurs ont offert un magnifique renard en mesquite à la femme du Président. Peu après, l'armée leur a livré des scies et des tours électriques, des rabots perfectionnés et des camions entiers de planches. Vous connaissez l'armée, ce n'est pas son genre d'offrir des cadeaux désintéressés. Elle a commandé à l'atelier de menuiserie... Attendez avant de tourner la page, Mrs Moore, et cherchez un peu. Qu'a-t-elle commandé, notre bonne armée ? Que dites-vous ? Des tables de guingois et des chaises boiteuses ? Ah non, vous n'y êtes pas du tout. À vrai dire, je vous induis en erreur en mentionnant l'armée. C'est la marine qui a effectué la commande.

Ah, vous avez tourné la page. Si vous me dites que vous avez trouvé, je ne vous croirai pas. La marine a commandé des petits bateaux. C'est-à-dire, des modèles réduits de navires de guerre. Des croiseurs, des escorteurs, des porte-avions, et même des sous-marins, de trente centimètres à un mètre de long. Les marins les mettront à l'eau dans un grand bassin pour s'entraîner au combat naval. Hé oui, tous les enfants du camp rêvent de s'entraîner au combat naval avec ces bateaux, mais nous n'avons pas le droit d'y toucher.

Les menuisiers fabriquent aussi des machines miraculeuses. Si vous voulez en installer une chez vous, Mrs Moore, je vais vous dire comment faire. Procurez-vous une bonne quantité de sciure de bois. Nos menuisiers en ont tant qu'ils veulent, évidemment. Prenez une caisse sans couvercle d'un mètre cube environ. À l'intérieur des parois, clouez des sacs de tissu remplis de sciure de bois de dix centimètres d'épaisseur environ. Placez un ventilateur électrique dans la caisse. Amenez de l'eau en haut des parois à l'aide de petits tuyaux, de sorte que l'eau ruisselle dans les sacs. L'évaporation de l'eau retenue par la sciure rafraîchit l'air dans la caisse. Le ventilateur se charge de souffler l'air frais à l'extérieur.

Le fil à recoudre les âmes

Ces “rafraîchisseurs” à la sciure de bois nous changent la vie. Les grandes chaleurs sont revenues depuis longtemps. Les administrateurs et les gens libres qui habitent dans le camp, par exemple Mrs Caine et Ruth, ont des appareils qui refroidissent l’air par un procédé chimique, comme dans les réfrigérateurs électriques. Je vous assure que nos rafraîchisseurs sont aussi efficaces. Leur principal défaut, c’est qu’ils ont besoin de beaucoup d’eau. Quand il fait très chaud, l’eau vient à manquer vers le soir. Les châteaux d’eau se vident si vite que les pompes n’arrivent pas à reconstituer les réserves. Les mères attendent trois heures du matin pour laver les langes.

C’est déplaisant de ne plus avoir d’air frais. Ce qui est bien plus embêtant, c’est que les chasses d’eau des toilettes sont vides aussi. Imaginez l’odeur en vous souvenant qu’il fait plus de quarante degrés.

Vous ai-je dit que nous avons acheté des toilettes modernes ? Il n’est pas séant d’aborder ce sujet trop souvent dans une correspondance entre gens bien élevés. Oui, j’entends votre remarque : c’est l’administration qui a acheté les toilettes. Mais elle a utilisé l’argent que les résidents ont gagné en fabriquant des filets de camouflage et des petits bateaux. Nous avons douze cuvettes de wc alignées sur deux rangées. Deux groupes de six s’assoient dos à dos. C’est le style militaire. Les délicats vont aux toilettes avec des bouts de carton pour se cacher. Les cuvettes se plaignent de surmenage. “Ah dites, vous êtes trop nombreux. Nous n’y arrivons pas.” Au bout d’un moment, elles sont rassasiées et elles se mettent à régurgiter le trop-plein. Je vous assure que ce n’est pas rigolo d’être assis sur la cuvette quand elle se transforme en un petit volcan qui éjecte de la merde. Pardonnez mon vocabulaire, Mrs Moore, mais la réalité est plus dérangeante que ce gros mot. Je dis que c’est pas rigolo, pourtant nous préférons en rire. *Shikata ga nai.*

Le camp gagne aussi de l’argent en exportant nos légumes, que nous produisons en surabondance, vers les autres camps. Les gens achètent des trucs et des machins, par exemple des vêtements et des chaussures pour les enfants – qui s’obstinent à grandir – dans le catalogue par correspondance Sears-Roebuck.

Je vous ai parlé des hommes qui se sont engagés dans l’armée américaine. Nous pensions qu’ils iraient se battre dans le Pacifique. Eh bien certains parents ont reçu des lettres d’Afrique du Nord, où les troupes du général Eisenhower ont débarqué avec les Anglais pour lutter contre les Allemands. Les parents sont inquiets, évidemment, surtout les mères. Vous savez ce qu’elles font ? Non, vous ne le savez pas. Comment pourriez-

Le fil à recoudre les âmes

vous le savoir ? Elles font tourner les tables pour entrer en contact avec les esprits. Si l'esprit de leur fils leur répond, c'est qu'il est mort. Encore une coutume bizarre des *issei*. Nous connaissons un peu mieux les coutumes, avec tous ces cours qu'ils nous donnent. Dans leurs spectacles de théâtre nô, il y a toujours des spectres et des esprits qui ne sont pas bien morts.

Les menuisiers fabriquent des autels bouddhistes, que les gens installent chez eux. Ainsi, ils peuvent offrir du thé et des fruits à leurs chers disparus. Ils posent des petits jouets devant l'autel pour les bébés et les petits enfants qui sont morts pendant les premiers mois.

Oops ! J'oubliais de mentionner une autre production miraculeuse de l'atelier de menuiserie. Les paysans ne gagnent pas autant d'argent que s'ils vendaient eux-mêmes leur récolte, mais ils reçoivent tout de même un petit salaire. Quand ils vont à Phoenix pour acheter des semences et des engrais, ils rapportent des lampes, des transformateurs, des condensateurs, des fils de cuivre. Des électriciens qui s'y connaissent arrangent tout ça bien comme il faut, les menuisiers fabriquent des boîtes et des boutons, et hop : des radios ! Elles ne sont pas aussi belles que celle que j'ai laissée à Los Angeles, mais elles fonctionnent très bien.

Que dites-vous ? C'est interdit ? Bah, il n'y a presque plus de gardes. Ils n'entrent jamais dans les baraquements.

Mr Shimizu a acheté une de ces radios. Nous arrivons à capter les ondes courtes. Ça crachouille beaucoup et ça diffuse toutes sortes de langues inconnues. Je n'ai pas encore réussi à entendre Tokyo Rose. C'est Ruth qui m'a parlé d'elle.

– J'ai lu un article dans le journal. Elle s'adresse à nos soldats dans des émissions de la radio japonaise. Elle leur annonce les attaques qu'ils préparent, pour leur montrer que les Japonais savent tout d'avance et les décourager. Enfin, c'est ce que disent les soldats. Le journaliste n'a pas entendu ce genre d'annonce. Il a tout de même entendu une femme qui parlait anglais sans accent, peut-être une Américaine d'origine japonaise. Figure-toi qu'elle a consacré une émission aux camps.

– À nos camps ?

– C'est du petit lait pour la propagande japonaise, cette histoire de camps. Tokyo Rose souligne que notre gouvernement a montré son racisme en déportant non seulement les *issei*, mais aussi les *nisei*, qui sont citoyens américains, et même les enfants d'un orphelinat de San Francisco. Comme si ces orphelins pouvaient être de dangereux espions. Elle

Le fil à recoudre les âmes

compare l'attitude des Américains à celle des Anglais et des Français vis-à-vis des indigènes hindous ou indochinois dans les colonies.

– Ah, du coup je comprends un truc que m'a dit Mr Shimizu. Ils ont recruté des *issei* parlant bien japonais, je veux dire avec une diction bien claire, pour décrire notre camp et raconter leur vie quotidienne à la radio. C'est pour répondre à la propagande de Tokyo Rose.

– On m'a parlé de ça, mais avec une autre explication. Le gouvernement américain veut faire savoir aux Japonais qu'il vous traite bien, en espérant qu'en retour les Japonais traiteront bien les prisonniers de guerre américains.

– J'aime mieux ma version. Dans la tienne, nous voilà devenus des prisonniers de guerre. Prisonnier de guerre dans mon propre pays, c'est quand même très bizarre.

– Dans les deux cas, je remarque que Gila River joue encore son rôle de camp modèle. On peut le décrire à la radio comme un endroit où les gens sont bien traités. Non seulement les résidents ne protestent pas contre leur sort, mais certains acceptent de collaborer avec l'administration sans que personne y trouve à redire. Ma mère m'a dit que les choses ne se passent pas aussi bien dans tous les camps.

– Oui, elle nous en a parlé. Il y a un camp où les gardes ont tiré sur la foule parce que les gens se révoltaient.

– Elle dit que dans un camp, j'ignore si c'est le même, des affrontements ont opposé les *issei* entre eux. Ceux qui restent pro-américains malgré les mauvais traitements qu'ils subissent contre ceux qui sont devenus anti-américains et souhaitent la victoire du Japon. Et aussi, une rumeur circule que des résidents de je ne sais quel camp ont tué l'un des leurs parce qu'il collaborait avec l'administration.

– Ces drames ne peuvent pas arriver ici, puisque c'est un camp de vacances. Tout est relatif, comme dit Einstein. C'est bien une sorte de camp de vacances comparé aux autres camps, si ce qu'on entend dire est vrai. Je peux pas me plaindre. À Los Angeles, j'aimais beaucoup nager dans l'océan et regarder les loutres de mer qui folâtraient dans l'eau. Je souffre quand même moins que les pauvres gars qui risquent leur vie en Afrique du Nord ou dans le Pacifique. Je suis juste privé du bien le plus précieux pour un Américain, la liberté. Mais j'ai appris des tas de choses. J'ai rencontré beaucoup plus de *issei* et de *nisei* que pendant les douze premières années de ma vie. Je comprends un peu mieux en quoi je suis japonais et en quoi je suis américain. Je fréquente une bonne école et ta mère est un bon professeur. Et pour couronner le tout, je t'ai rencontrée.

Le fil à recoudre les âmes

Elle a souri et a pris ma main dans la sienne. J'ai rougi. Je crois que j'avais envie de l'embrasser, mais je l'ai pas fait. Ensuite, j'ai regretté ma timidité.

Si les Japonais étaient jaunes, comme le croient les idiots, l'embarras nous rendrait oranges et pas rouges. D'ailleurs je suis sûr que les peaux-rouges ne sont pas rouges et qu'ils peuvent rougir, comme tout le monde.

Bon, revenons aux choses sérieuses. Je suis né le 19 février 1930 et j'ai eu quatorze ans, à la mode japonaise, le 1er janvier 1943. Supposons que Tommy Alvarez soit né le 30 décembre 1929. Le 1er janvier 1930, il entre déjà dans sa deuxième année. Le 30 décembre 1942, il fête son treizième anniversaire à l'américaine. Deux jours plus tard, il a quinze ans à la mode japonaise. Deux ans de plus que son âge américain. Si vous êtes né au début de l'année, vous ajoutez un an à l'âge américain pour obtenir l'âge japonais. Si vous êtes né à la fin de l'année, vous ajoutez deux ans. Si vous êtes né le 4 juillet, vous ajoutez un an et demi.

J'ai fini *David Copperfield*. Je trouve que le héros de son histoire, ce n'est pas lui, mais Mr Micawber. Je trouve peut-être Mr Micawber d'autant plus émouvant qu'il passe beaucoup de temps emprisonné, comme nous. J'ai fini *Moby Dick*. Je suis content qu'ils n'aient pas réussi à tuer la baleine. Ruth m'a prêté *L'île au trésor*. C'est curieux, il me semble que Long John Silver représente une sorte de père remplaçant pour Jim, exactement comme Mr Micawber pour David. En moins rigolo, quand même.

À bientôt, Mrs Moore
Avec les respects de
Kenichiro Kashimura

Dimanche 4 juillet 1943

Chère Mrs Moore,

Bonne fête nationale ! Aujourd'hui, finale du championnat inter-lotissements de baseball, courses en sacs et jeux divers pour les enfants.

Je vous remercie pour les poèmes d'Emily Dickinson. On peut ouvrir le livre à n'importe quelle page, lire pendant cinq minutes ou une heure. On ne s'en lasse pas. On peut lire un poème dix fois et y trouver dix sens différents, sans jamais percer vraiment son secret. C'est le livre idéal pour un prisonnier. La préface dit qu'elle a choisi de rester toute sa vie dans sa maison natale, à Amherst. Elle traversait le jardin de temps en temps pour aller chez son frère. J'ouvre au hasard.

Le fil à recoudre les âmes

Une prison devient une amie –
Entre son visage Massif
Et le Nôtre – une Parenté exprime –
Et dans ses Yeux étroits –

Nous en venons à attendre avec gratitude
Le Rayon prévu
Qu'elle nous offre – nourriture
Dont nous avons faim – le même –

Nous apprenons à connaître les Planches –
Qui répondent à Nos pieds –
Un son si misérable – au début –
Pas encore maintenant – aussi doux –

Que de patauger dans les Flaques –
Quand la mémoire était un Enfant –
Mais un Circuit plus Posé –
Une Joie Géométrique –

La Position de la Clé
Qui interrompt le Jour
Pour notre Entreprise – Pas si réelle
La Joue de la Liberté

Que ce Fantasme d'Acier –
Dont les traits – Jour et Nuit –
Nous sont présents – comme les Nôtres –
Et aussi inévitable – certes –

La Ronde étroite – le Tour –
Le lent échange de l'Espoir –

Le fil à recoudre les âmes

Contre quelque chose de plus passif – Contenu

Trop haut pour notre vision –

La Liberté que nous avons connue

Évitée – comme un Rêve –

Trop large pour aucune Nuit sinon le Ciel –

Si Cela – en vérité – sauve –

De son côté, Mrs Caine m’a prêté *Crime et Châtiment*.

– Je l’ai lu quand j’étais jeune, à côté du samovar. Mes parents espéraient que je deviendrais un peu russe. J’ai lu Dostoïevski, Tolstoï, Gogol, Pouchkine, Gontcharov, Tourgueniev, et Tchékhouv, qui est mon préféré. Je les aime tous, en vérité.

– Et vous vous sentez un peu russe ?

– Je me sens un peu russe quand je lis Tchékhouv, un peu italienne quand je lis Dante, un peu allemande quand je lis Goethe, un peu française quand je lis Balzac. Quand j’entends dire que les Allemands enferment les juifs dans des ghettos où ils meurent de faim, je me sens un peu juive.

– Vous avez lu ce livre en russe ?

– Oh, ce n’est pas avec les trois mots de russe que je connais... J’ai lu cette traduction.

– J’ai fait des progrès en japonais au camp, mais je ne connais pas assez de caractères pour lire un livre. Il existe peut-être des romans japonais traduits en anglais, mais sans doute moins que des romans russes ou français. En tout cas, j’en ai jamais vu. Je ne vais donc pas devenir “un peu japonais” de si tôt.

– Tu as le temps. J’ai lu les auteurs russes quand j’étais adolescente, mais je les ai compris et appréciés quand je les ai relus à l’âge adulte. Je vais chercher des traductions de romans japonais. J’ai envie de devenir un peu japonaise, moi aussi.

J’ai beaucoup de chance, Mrs Moore. J’ai eu deux très bons professeurs. D’abord vous, ensuite Mrs Caine. Nous avons passé les examens standard et notre classe a obtenu des résultats très supérieurs à la moyenne de l’Arizona. Les autres classes aussi, en vérité. D’après Mrs Caine, nous avons les meilleurs résultats de tous les camps. Les autorités scolaires de l’état ont proposé que les bons élèves de notre *Senior High* puissent aller

Le fil à recoudre les âmes

étudier dans des *colleges*⁸ à l'est. Plusieurs élèves sont déjà partis à Chicago et en Pennsylvanie (et viennent de revenir pour les vacances dans notre "camp de vacances").

Notre récolte de légumes a dépassé toutes les prévisions. Nous n'exportons plus la nourriture par camions, mais par trains entiers. Nous avons mille quatre cents bovins, mille cent porcs, huit mille cinq cents poulets. Vingt pour cent de l'alimentation de l'ensemble des camps vient de chez nous. Que dites-vous de ça ?

L'Italie est plus difficile à conquérir que l'Afrique du Nord, semble-t-il. J'ignore si les mères font toujours tourner les tables, mais elles commencent à recevoir des avis de décès. Nous savons que les troupes ont traversé la mer Méditerranée. Les avis ne disent ni où, ni comment les soldats sont morts. Secret militaire. On parle d'un débarquement raté en Italie du sud. Tous les anciens résidents des camps qui sont partis se battre en Europe appartiennent à la même unité, le 442^{ème} régiment de combat. Il y a un régiment pour les Japonais, un pour les Indiens, un pour les noirs. D'ailleurs les gens ne trouvent pas cela normal. Ne sommes-nous pas assez vaillants pour nous battre aux côtés des soldats blancs ?

Une fille de notre classe nous a montré une lettre écrite par son grand frère.

– Regardez ce paragraphe tout noir.

– Ton frère a renversé sa bouteille d'encre dessus ?

– Mais non, c'est la censure militaire. Je sais pas pourquoi ils rayent tous ces passages.

– Ton frère écrit que les villageois les accueillent à bras ouverts et leur offrent des gâteaux au miel en forme de lapin, spécialité de la région. Alors imagine que l'avion postal s'écrase. Les Allemands ouvrent les lettres et ils savent où se trouve le régiment.

– Forme de lapin toi-même ! Tu vois trop de films d'espionnage. Je vais vous lire un passage qui n'est pas censuré : "Nous avons sauvé un régiment du Texas qui était encerclé par huit mille Allemands. Nous avons hésité. Nous risquions de perdre des milliers d'hommes pour aider deux mille Texans qui nous méprisent. Et puis nous y sommes allés. Plus personne ne mettra en doute notre loyauté et notre patriotisme."

Mrs Moore, il faut que je vous raconte l'histoire de Bill Kawasaki. Je le connais parce qu'il travaillait comme adjoint de Mr Fujimoto, qui était le chef de lotissement avant ma mère. Elle est devenue chef quand ils sont partis tous les deux à l'atelier de filets de camouflage. Bill a une vingtaine d'années. Je crois qu'il est trop jeune pour s'engager

⁸ Le *college* américain correspond à notre premier cycle d'université.

Le fil à recoudre les âmes

dans l'armée. En plus, il s'est marié juste avant l'évacuation, pour être sûr d'aller dans le même camp que sa fiancée, donc il n'avait pas envie de la quitter. Il est quand même parti, en fin de compte, quand des agents recruteurs de la *National Youth Authority* sont venus dans le camp. C'est un organisme fédéral qui met les jeunes gens en apprentissage pour qu'ils contribuent à l'effort de guerre. Bill a pensé qu'il apprendrait un métier et que cela pourrait lui servir après la guerre. C'est ce qu'il dit. Il avait peut-être surtout envie de sortir du camp. En tout cas, il vient de rentrer, après trois semaines à l'extérieur. Il nous a raconté ses aventures.

– Nous avons pris le train et nous sommes allés dans une sorte de petit camp près de Minneapolis, ça s'appelle Shakopee. Nous étions une soixantaine de *nisei* venant de tous les camps d'évacuation. Nous arrivons le samedi, après une nuit dans le train. Il y a des gars qui sont arrivés avant nous, des blancs, pas très nombreux. Ils nous montrent les classes, qui sont plutôt des ateliers, de fonderie, de machines-outils, de dessin industriel. Les usines ont besoin de personnel pour remplacer les ouvriers qui sont partis à la guerre. Alors le dimanche, nous nous installons, tout va bien. Le lundi matin, nous nous présentons dans les ateliers pour commencer. À ce moment-là, les hauts-parleurs disent que la direction veut nous voir. Nous voilà, les soixante *nisei*, devant le bâtiment de la direction. Le directeur ouvre la porte, il lit un papier qu'il a dans la main. Que notre recrutement est annulé. Il lit le papier, il dit qu'il est désolé, qu'un autocar nous emmènera en ville, à Minneapolis, et il referme la porte. En fait, ce n'était pas de sa faute, il n'était pas d'accord avec le papier du gouvernement, il a eu le courage de démissionner. Quand nous sommes partis le lendemain, il y avait déjà un autre directeur. Nous étions complètement abasourdis. Ils nous font venir jusqu'ici, et puis ils nous jettent à la rue. À Minneapolis, l'autocar nous a laissé dans un foyer d'accueil religieux. Mais moi, avec deux copains, je suis ressorti, j'ai trouvé un bureau du WRA⁹ et j'ai expliqué notre affaire. Le responsable avait une secrétaire *nisei*. Il m'a prêté des journaux où il y avait des annonces de location de chambres et des offres d'emploi et il m'a dit de téléphoner. J'ai appelé, et ils répondaient : "Ah oui, j'ai une jolie chambre à louer." Je donnais toujours mon nom. Je ne voulais pas aller quelque part et être renvoyé quand la personne verrait mon visage. Alors quand ils entendaient Kawasaki : "Ah, il faut que j'en parle à mon mari, mais il est

⁹ War Relocation Authority, l'organisme qui a déporté des *issei* et *nisei* dans les camps.

Le fil à recoudre les âmes

au travail”, ou bien : “Oh, maintenant que j’y pense, je crois que mon mari vient de la louer”. Et pour le boulot, c’était pareil. “Nous vous rappellerons.” Mais ils manquent de bras pour nettoyer les bâtiments publics et vider les ordures, parce que les blancs les plus incultes obtiennent du travail dans les usines. À la fin, j’ai trouvé une place comme homme de ménage dans une école et une chambre chez une vieille dame très gentille, française. Alors j’ai décidé de faire venir ma femme. Ma chambre était minuscule, mais ma logeuse m’a dit qu’une dame de l’autre côté de la rue louait un deux-pièces pas trop cher. J’ai traversé la rue et j’ai sonné chez cette dame. C’était une grosse femme blonde. Elle m’a regardé, elle a dit : “Je loue pas à un Jap”, et elle m’a craché au visage. Ouais, craché au visage. Je suis revenu dans ma chambre, j’ai pris mes affaires, je suis retourné au bureau du WRA et j’ai demandé à rentrer à Gila River.

Il ne s’est pas découragé, Bill Kawasaki. Il est resté quelques jours au camp et puis il est reparti à Chicago, où cela se passe mieux qu’à Minneapolis, à en croire les lettres que les anciens du camp envoient. Certains se font passer pour chinois, tout de même, à titre de précaution.

Portez-vous bien, Mrs Moore.
Avec les respects de
Kenichiro Kashimura

Dimanche 12 septembre 1943

Chère Mrs Moore,

Je vais vous apprendre une nouvelle incroyable. Je veux dire, vous n’allez pas y croire, et j’y arrive à grand-peine moi-même. Je pars au Japon demain !

Nous avons passé plus d’un an à Gila River. Pendant tout ce temps, nous avons reçu quelques lettres de mon père. Il écrivait qu’il était en bonne santé. Le reste était presque entièrement noirci par la censure. Dans sa dernière lettre, il y a deux mois environ, il nous disait qu’on le menaçait de l’envoyer dans un camp “spécial” dans le Nouveau Mexique. Il pouvait éviter ce sort et nous revoir s’il se portait volontaire pour rentrer au Japon en emmenant sa famille. Il ne révélait pas sa décision, mais il est arrivé ici il y a quinze jours.

– J’ai hésité, j’ai hésité, nous a-t-il dit. C’était une véritable torture mentale. J’avais tellement envie de vous revoir. Bientôt deux ans, et les enfants qui grandissent loin de moi. Cette guerre peut encore durer longtemps. Mais c’est un chantage, un ignoble chan-

Le fil à recoudre les âmes

tage... J'ai fini par céder. Je le regrette. Je n'ai pas eu le courage de refuser. J'entraîne les enfants dans un pays qui n'est pas le leur, où la guerre est beaucoup plus présente qu'ici.

J'ai bien vu que ma mère ne savait pas si elle devait se réjouir ou se lamenter. Elle est contente de revoir son mari, même s'il a maigri et paraît soucieux. N'empêche qu'elle s'est habituée au camp. Elle travaille à l'hôpital, elle participe à un "cercle de tricot" où elle a des amies. Je crois qu'elle se dit aussi, on nous l'a assez répété, qu'ici au moins nous sommes en sécurité.

– Pourquoi nous envoient-ils là-bas ? a-t-elle demandé.

– Ils nous échangent contre des prisonniers américains.

Nous ne sommes pas des prisonniers de guerre. Que sommes-nous ? Rien ou presque. Nous ferons l'affaire comme monnaie d'échange. Nous avons remis nos affaires dans nos valises, sans oublier la poupée Shirley. Ma mère a plaisanté.

– Quand je suis venue du Japon, j'avais une seule valise. Maintenant, j'en ai deux.

Tout en rangeant dans ma valise les cahiers que vous n'avez envoyés, Mrs Moore, j'ai constaté que je ressentais une mélancolie douloureuse à l'idée de quitter Gila River. Soudain, j'ai pensé à Ruth et la douleur est devenue beaucoup plus vive.

Je suis allé l'attendre à la sortie de l'hôpital. Comme ma mère, elle a tenté de plaisanter.

– Alors tu sors enfin du camp ? Tu dois être content. Tu vas voyager.

Le cœur n'y était pas. Je la connais depuis un an. Nous sommes assez proches pour deviner les sentiments l'un de l'autre. Mon départ l'attriste, elle aussi.

– Je reviendrai. Peut-être pas à Gila River, mais en Amérique. Nous nous reverrons.

– Pourquoi vous expulsent-ils ? Ton père est si dangereux que ça ?

– Depuis le temps, ils ont compris qu'aucun d'entre nous n'est dangereux. Ils ont juste besoin d'otages pour les échanger contre des prisonniers américains.

– Le FBI devait bien avoir un chef d'accusation pour l'arrêter, au départ.

– Sur le coup, j'y comprenais rien. Lui non plus n'y comprenait rien. Il croyait partir pour une simple vérification d'identité. Il a juste emporté une brosse à dents et un rasoir. Comme c'était quelqu'un d'important, les journaux ont montré des photos de son arrestation. On le voit partir avec un malheureux sac en papier à la main, la sorte où l'on met des fruits. Il contient la brosse à dents et le rasoir.

– Tu ne m'as jamais dit que ton père était quelqu'un d'important.

Le fil à recoudre les âmes

– Je t’ai dit que j’y comprenais rien. Je savais pas non plus que mon père était important aux yeux du gouvernement. J’ai compris tout ça ici, au camp. J’ai appris beaucoup de choses en un an. Auprès des menuisiers et des paysans. Peut-être encore plus de choses qu’à l’école. Et maintenant, je vais poursuivre mon éducation en allant voir comment le Japon se prépare à être vaincu par l’Amérique. Ici, tu vois, j’ai compris ce qui s’est passé le jour de l’attaque de Pearl Harbor.

– Ce qui s’est passé à Hawaii ?

– Plutôt ce qui s’est passé à Washington. C’était un dimanche. Je suis allé à l’école japonaise, comme tous les dimanches. Mes copains et moi, nous trouvions stupéfiant que le Japon ose attaquer l’Amérique. C’était le pot de terre contre le pot de fer. Un pays minuscule, si pauvre que les gens n’avaient pas toujours de quoi manger, attaquer la puissante Amérique ? Eh bien, à Washington, ils pensaient la même chose. Que le Japon était un misérable petit pays habité par des sauvages. Il avait vaincu la Chine, mais seulement parce que la Chine était encore plus faible et plus pauvre. Et là, d’un seul coup, toute une armada traversait le Pacifique et coulait la flotte américaine. Ils avaient même réussi à amener des avions sur des navires énormes, munis de catapultes pour les faire décoller. Si ces petits jaunes étaient capables d’accomplir des exploits pareils, ils pouvaient tout aussi bien avoir planqué des sous-marins et des porte-avions au large de la Californie. Le président et les ministres et les chefs d’état-major se sont vite réunis à la Maison Blanche. Que se passe-t-il si l’ennemi débarque à Los Angeles et à San Francisco demain ? Le Japon a préparé son coup depuis longtemps, de toute évidence. Dans ce cas, des milliers de Japonais habitant la côte Ouest sont peut-être déjà prêts à saboter les lignes téléphoniques et les voies ferrées. Il est urgent d’arrêter les meneurs, ou disons les meneurs potentiels, les suspects.

– Ton père était un meneur ?

– Il connaissait beaucoup de monde, donc il aurait pu le devenir. Il dirigeait une grande entreprise. Quand il est arrivé en Amérique, il est devenu travailleur agricole comme tout le monde. Les gens ont vu qu’il était sérieux et efficace, alors ils lui ont confié un terrain en gérance, puis un autre. Comme il produisait beaucoup de fruits et de légumes, il a acheté une camionnette pour les transporter, puis un premier camion et ensuite un deuxième. Alors il s’est mis à transporter les productions des autres Japonais. Il vendait non seulement en Californie, mais aussi dans les autres états. Il achetait du bois, des troncs de cèdre et de séquoia, qu’il revendait au Japon. À la fin, il gérait le

Le fil à recoudre les âmes

principal marché de fruits, de légumes et de fleurs de Los Angeles. En plus, il dirigeait le *kenjinkai* d'Okayama.

– Le quoi de quoi ?

– Une sorte de société amicale des gens de la région d'Okayama. “Ken”, c’est un district. “Jin”, c’est un être humain. Toi et moi, nous sommes Americajin, des gens de l’Amérique. Le *kenjinkai* se réunit de temps en temps pour manger des anguilles à la mode d'Okayama et chanter des airs d'Okayama. C’est une société d’entr’aide, aussi. Ils soutiennent une personne dans le besoin, ils financent les études d’un enfant méritant. Le FBI a arrêté tous les dirigeants des différents *kenjinkai*. Et aussi les prêtres bouddhistes et protestants.

– Les prêtres mèneraient des actions de sabotage ?

– Ils parlent à des gens assemblés, on ne sait jamais. Le gouverneur du Wyoming a dit qu’il était prêt à pendre un Japonais à chaque arbre.

– Tout ça pour rien. On n’a pas vu le moindre navire japonais au large des côtes de Californie, que je sache. Il n’y a jamais eu le moindre sabotage.

– L’absence complète de sabotage est louche. Ça prouve que nous préparons un gros coup. Ce qu’on nous reproche, en vérité, c’est d’avoir la même tête que l’ennemi. Et puis j’imagine que les commerçants et les agriculteurs étaient contents d’être débarrassés de leurs rivaux japonais, qui étaient si rudes à l’ouvrage. Sans oublier qu’ils ont racheté tous nos biens à bas prix. Mon père a tout perdu. Les Japonais n’ont pas le droit de posséder des sociétés, tu sais, donc les différents entreprises de mon père appartenaient à des avocats, à des hommes de paille.

– La valeur d’une entreprise, c’est celle de ses dirigeants et de son personnel. Les entreprises de ton père ne valent plus rien, mais il pourra repartir à zéro et tout rebâtir après la guerre.

– Espérons-le. Tu pourras venir me voir à Los Angeles. Nous irons sur la plage le soir pour griller des hot-dogs.

– Je ne mange pas de porc. Les juifs ne mangent pas de porc.

– Nous grillerons des marshmallows.

– Tu es content de revoir ton père ?

– J’avais peur de lui. Tout le monde lui obéissait. Mais quand les agents du FBI l’ont emmené, il les a suivis sans dire un mot de protestation. J’avais l’impression de voir un autre homme. Ils ne paraissaient pas commodes. Ils ont fouillé la maison, ouvert tous les

Le fil à recoudre les âmes

tiroirs. Ils ont trouvé des tas de papiers suspects, couverts de hiéroglyphes et de pattes de mouche. Ils les ont emportés pour les analyser. Ils ont arraché des photos dans les albums. Je ne sais pas si je suis content. J'étais libre, d'une certaine façon. Prisonnier dans le camp, mais libre. Depuis qu'il est là, je dois de nouveau me tenir droit et éviter de prononcer des gros mots. Ça fait une personne de plus dans notre petite chambre, aussi.

Je la reverrai. Je vous reverrai. Cette guerre ne durera pas toujours.

À je ne sais quand, Mrs Moore.

Avec les respects de

Kenichiro Kashimura

Vendredi 12 novembre 1943

Chère Mrs Moore

Si vous lisez cette lettre, c'est que vous l'avez reçue. Bien raisonné, Dr Watson ! Vous avez reconnu mon écriture sur l'enveloppe, mais vous avez vu un timbre américain. Ken n'est pas parti, en fin de compte ? Eh, eh, c'est que j'ai confié cette lettre à Mr McNeil, un steward du bateau, avant de débarquer. Il m'a promis de l'envoyer dès son retour aux États-Unis. Je vois que vous brûlez de curiosité de savoir où j'ai débarqué. Je vais vous le dire, mais rien ne presse.

J'ai étudié la géographie avec vous, puis avec un professeur qui venait de temps en temps à Gila River. Je sais que Salem est la capitale de l'Oregon, Boise celle de l'Idaho et Helena celle du Montana. Mais je n'avais jamais entendu parler de Goa.

Nous avons contemplé notre prétendue chambre une dernière fois, bu un dernier thé. Tout en étant très content de partir, j'ai pensé que je n'oublierais jamais cet endroit ridicule et que j'aurais peut-être même envie de le revoir un jour.

Nous avons pris le train jusqu'à Newark, dans le New Jersey. C'est si près de New York que l'on aperçoit l'Empire State Building quand le temps n'est pas trop brumeux. Un superbe navire tout blanc nous attendait, le SS Gripsholm. J'ai eu le temps de contempler les gratte-ciels de New York, parce que nous sommes restés une semaine à quai. Ils n'arrivaient pas à rassembler le nombre voulu de "prisonniers".

Mrs Moore, ça fait longtemps que je ne vous ai pas parlé de nourriture. Je vous en parlais quand les gens se plaignaient. À Gila River, on nous servait du ragoût de mouton presque tous les jours. Les Japonais ne mangent pas de mouton. Ils trouvent que son odeur est trop forte. Au bout de quelques mois, nous avons pu manger nos propres

Le fil à recoudre les âmes

légumes. Et puis des Japonais de Hawaï sont arrivés. Ils nous ont expliqué que l'on avait arrêté très peu de Japonais à Hawaï. Ils y étaient si nombreux qu'il aurait fallu mettre la moitié de l'île dans des camps. Toute l'économie se serait écroulée. Ces gens-là n'avaient pas peur des Américains blancs. Ils sont allés voir la direction du camp.

– C'est idiot, ont-ils dit. Vous servez du mouton, les Japonais détestent ça. Vous voulez faire des économies. Achetez donc du thon. Ça coûte encore moins cher que le mouton. En plus, vous avez même pas besoin de le mettre à cuire.

Bref, nous mangions des plats japonais depuis des mois. Sur le bateau, nous sommes revenus à la nourriture américaine. Ah, mais quand nous sommes entrés dans la salle à manger pour notre premier repas, nous avons cru arriver au paradis. Notez que j'ai écrit "salle à manger" et non "réfectoire", Mrs Moore. Nous sommes assis sur de vraies chaises, autour de tables rondes recouvertes de nappes blanches bien propres et bien repassées. Nous mangeons avec des couverts en argent dans des assiettes de porcelaine. J'ai gardé le meilleur pour la fin : des serveurs portant des uniformes blancs et une serviette sur l'avant-bras nous traitent comme des rois. Ils tirent notre chaise pour nous aider à nous asseoir, ils versent de l'eau ou du vin dans nos verres, ils nous demandent si nous préférons l'aile ou la cuisse.

Quand j'ai revu des œufs au bacon, des toasts à la confiture, du jus d'orange, pour la première fois depuis un an et demi, mes yeux se sont emplis de larmes. Je me suis promis de manger mon petit déjeuner en mâchant avec soin chaque bouchée pour mieux apprécier sa saveur, sachant que mon séjour sur le bateau ne serait pas éternel.

Tant que le navire restait dans le port, c'était parfait. Quand il s'est élancé sur l'océan, ma mère a cessé de fréquenter la salle à manger. Elle préférait passer ses journées couchée dans la cabine. Cette cabine est certes moins grande que notre chambre de Gila River, mais elle est beaucoup plus propre et confortable. Nous dormons sur de véritables matelas et non sur des paillasses. Nous avons notre propre salle de bains ! Moi aussi, je vous l'avoue, j'ai passé les premiers jours dans la cabine. Peu à peu, je me suis habitué au roulis et au tangage. Ma sœur a gambadé comme une folle depuis le début. Elle me racontait les repas pour se moquer de moi.

– Ils ont servi un velouté d'asperges pour commencer, puis une salade de crevettes. Ensuite, le plat de résistance : roastbeef et pommes de terre au four. Comme dessert, il y avait du gâteau au fromage et de la glace au chocolat. J'aurais peut-être dû t'en apporter un morceau.

Le fil à recoudre les âmes

– Euh, non merci.

Quand j’ai constaté que son compte-rendu ne me donnait plus la nausée, j’ai su que j’avais vaincu le mal de mer.

Nous avons fait escale à Rio de Janeiro, au Brésil, puis à Montevideo, en Uruguay. Le navire n’allait pas à quai. Il restait ancré au large pendant que des navettes, c’est-à-dire des petits bateaux à moteur, allaient et venaient pour transporter marchandises et passagers. Nous avons vu des Japonais embarquer. Nous avons appris qu’ils vivaient au Brésil et au Pérou. Nous n’avons pas pu leur parler, parce qu’ils les ont installés sur des ponts inférieurs qui ne communiquent pas avec le nôtre. C’est comme si nous étions des passagers de première classe, et eux de seconde ou de troisième. Un prêtre méthodiste de Seattle, avec lequel mon père s’était lié d’amitié dans le camp du Montana, est allé à l’infirmierie pour soigner une grippe. Parmi les malades, il y avait des Péruviens.

– C’est stupéfiant, nous a-t-il dit à son retour. Comme ils n’avaient pas leur quota d’otages à échanger, ils ont demandé aux autorités péruviennes de fournir deux cents Japonais. La police a pris quelques *issei* emprisonnés pour vol ou je ne sais quoi, et puis arrêté des gens au hasard, à droite à gauche, sans leur dire où on les emmenait. Ils ont traversé l’Amérique du Sud dans un train gardé par des soldats. Ils ne savaient pas qu’ils allaient au Japon.

En partant de Montevideo, nous avons traversé l’océan Atlantique. Une brève escale au Cap, en Afrique du Sud, nous a permis de remplir les réservoirs d’essence et d’approvisionner les cuisines. Six semaines après avoir quitté Newark, nous sommes arrivés aux Indes. J’ai oublié de vous dire que notre navire porte une grande croix bleue sur sa coque blanche, pour indiquer sa neutralité. Quand nous avons appris que l’échange se ferait aux Indes, cela nous a paru étrange. L’empire des Indes n’est pas un lieu neutre, puisqu’il appartient à nos alliés anglais. Je n’étais pas le seul à ne rien savoir de la géographie du vaste monde. Goa est une enclave portugaise, aussi neutre que Lisbonne, accrochée à la côte des Indes.

Nous avons jeté l’ancre au large, comme d’habitude. Des navettes vont nous emmener à terre. Nous voyons le navire japonais, le Teiya maru, à quelques centaines de mètres. Ce n’est pas un bateau de croisière bien propre comme le SS Gripsholm, mais un vieux cargo rouillé et fatigué. Nous attendons depuis deux jours déjà. Des militaires ont pris une navette pour aller discuter des conditions de l’échange avec leurs collègues japonais.

Le fil à recoudre les âmes

Ils sont revenus, ont envoyé des messages par radio à Washington, sont repartis. Mr MacNeil, le steward, sait ce qui se passe.

– Les Japonais craignent que nous leur donnions cinq cent quarante-six personnes contre cinq cent quarante-sept. Ils veulent pouvoir compter sans risque d’erreur. Ils sont en train de mettre au point un système de contrôle : les deux groupes de prisonniers avanceront en file indienne. Deux délégations d’officiers les compteront un par un à mi-chemin.

J’ai vu de loin les collines de Rio de Janeiro, les maisons de Montevideo et du Cap. Au moins, je poserai le pied pendant quelques minutes sur le sol des Indes.

Je vous raconterai la suite, Mrs Moore, je vous le promets.

Avec les respects de

Kenichiro Kashimura.

Samedi 8 avril 1944

Chère Mrs Moore

Je n’ai aucun moyen de vous envoyer cette lettre. Je l’écris quand même. Puisque j’ai pris cette habitude, autant continuer. C’est un peu comme si je tenais un journal. Je vous l’enverrai quand la guerre sera finie, j’espère que ça signifie “bientôt”. Encore mieux : je vous la donnerai en mains propres à Los Angeles.

Où en étais-je ? Ah oui, à la queue leu leu. Nous remontons la file des prisonniers américains. Ils rient, agitent les bras, crient “*Hi there !*” Ça me rappelle l’école, deux classes qui se croisent. J’ai envie de rire et de crier “*Hi there !*” moi aussi, mais mes parents et les autres *issei* ne paraissent pas enclins à se réjouir et me tireraient les oreilles si je le faisais.

Ma sœur n’y comprend rien.

– D’un côté, une file de joyeux drilles. De l’autre, une procession funèbre. Il y a quelque chose de louche dans cet échange.

– Ils sont contents de rentrer chez eux, tiens. En plus, ils passent d’un vieux rafiot pourri, dans lequel ils étaient gardés par des ennemis, à un magnifique bateau blanc qui est presque aussi éblouissant que s’il était en or massif.

– Il coulerait, s’il était en or massif.

Le fil à recoudre les âmes

– Tandis que toi et moi, nous ne rentrons pas chez nous. Nous allons dans un pays que nous ne connaissons pas, qui a déclaré la guerre au nôtre. Si ça se trouve, ils vont nous mettre dans des camps parce que nous sommes américains.

– Ben alors, nous devrions être dans l'autre file.

– Tu l'as dit. Ça donne envie de pleurer plutôt que de rire.

Mon père propose une autre explication de la bonne humeur des Américains.

– Nous avons été traités de façon arbitraire, illégale et contraire à la Constitution par notre propre gouvernement. Eux, ils étaient de vrais prisonniers de guerre. Ils étaient donc protégés par la convention de Genève.

Nous n'attendions rien de bon de cette aventure, mais la réalité dépasse vite nos pires craintes. Adieu lits douilletts, nappes blanches et larbins tirant les chaises. Bonjour dortoir et lits de camp, réfectoire et bancs de bois. Quand on nous sert notre premier bol de riz, nous voyons des points noirs. En y regardant de plus près, nous découvrons des sortes de vers minuscules.

– Je te donne ma part, Ken, dit ma sœur. J'ai pas très faim.

– Mange du pain. Regarde, il contient des petits insectes, mais on les enlève facilement.

– Non, merci.

Je suppose que les Japonais n'ont plus grand-chose à manger. Quand nous nous demandions, le jour de l'attaque de Pearl Harbor, comment un si petit pays pouvait attaquer la puissante Amérique, nous avions raison. L'Amérique est en train de l'affamer et de l'épuiser. Tôt ou tard, il devra demander grâce.

Escale à Singapour. Nous pouvons descendre à terre, car le Japon a pris ce pays aux Anglais. Depuis plusieurs jours, les officiers qui se sont occupés de l'échange vantent Singapour auprès des passagers. Le Japon va exploiter cette colonie encore mieux que les Anglais ne le faisaient. Le climat est excellent et la nature généreuse. Les habitants sont dociles. Les officiers veulent recruter des volontaires qui accepteraient de s'installer ici. La nouvelle colonie a besoin d'entrepreneurs, de professeurs, de prêtres, de meneurs, justement le genre de personnes que transporte le Teiya maru.

Cette offre ne tente pas mon père.

– Nous sommes sur l'équateur. La température ne descend jamais en dessous de trente-cinq degrés. Les habitants sont presque tous Chinois, donc ils nous détestent.

Le fil à recoudre les âmes

Quand le Japon aura perdu la guerre, les Anglais reviendront. Ils mettront les nouveaux colons dans les camps où croupissent aujourd'hui les anciens colons.

Quelques passagers acceptent de rester à Singapour. Ils pensent que le risque de mourir sous les bombes est moins grand ici qu'au Japon. Ensuite, d'autres passagers débarquent à Manille, capitale d'une autre colonie toute neuve, les Philippines.

Notre périple de cinq semaines à bord du Teiya maru s'achève un soir à Yokohama. Nous ne voyons pas le port, parce que le Japon n'est plus assez riche pour allumer les lumières. Ma sœur est déçue.

– Je croyais qu'il y aurait une cérémonie d'accueil, avec des discours.

– Et des majorettes qui lancent leur bâton ? Surtout que pendant ce temps, une fanfare militaire joue le *Star-Spangled Banner* pour les prisonniers américains qui débarquent du SS Gripsholm.

Après avoir pris plusieurs trains et autocars, nous arrivons la veille de Noël à Ibara, la petite ville près de laquelle vit la mère de mon père. Elle ne paraît pas tellement contente de nous voir. Mon père est parti il y a si longtemps qu'elle l'a peut-être oublié. Elle a cinq autres enfants. Ma sœur et moi, nous parlons mal japonais, avec un soupçon d'accent américain. Nous ne connaissons pas les formules de politesse qui conviennent quand on s'adresse à une grand-mère. Et je ne parle pas des rires que nous devons étouffer, ma sœur et moi, parce que la grand-mère est minuscule et allonge ses voyelles comme un acteur de théâtre.

Elle habite toute seule dans une grande maison sur une colline. Elle semble exiger que nous nous extasions parce que la charpente est constituée de branches sans aucun nœud provenant d'un arbre unique. Elle répète dix mille fois que nous devons nous laver *avant* d'entrer dans le bain japonais *ofuro*. Voulez-vous essayer un bain *ofuro*, Mrs Moore ? Mettez-vous toute nue dans une salle de bains bien froide, accroupissez-vous, versez-vous un seau d'eau tiède sur la tête et lavez-vous, puis entrez dans un bain brûlant. Et quand je dis brûlant, je veux dire brûlant. Si vous avez un œuf dans la main, vous pourrez le manger à la coque au bout de trois minutes.

Je dois reconnaître que ma grand-mère prépare une soupe *miso* excellente. Nous la félicitons sincèrement pour ses prunes marinées *umeboshi*. Je crois que vous n'aimeriez pas les *umeboshi*, Mrs Moore. Ce sont des prunes très salées. Le Japon a faim, mais ma grand-mère possède un grand jardin potager et une rizière. Deux paysans y travaillent

Le fil à recoudre les âmes

tous les jours. Elle a vendu beaucoup de terres depuis le début de la guerre, mais elle en possède encore assez pour se vanter.

– J’ai quatre-vingt huit plaqueminières, appartenant à cinq espèces différentes. Ce n’est pas courant, croyez-moi.

Le plaqueminière produit de gros fruits rouge orangé appelés *kaki*, dont les Japonais raffolent.

Je découvre que mon père appartient à une famille riche. Pas étonnant qu’il ait été élu président du *kenjinkai* d’Okayama : c’est le fils du principal propriétaire terrien de la région, une sorte de bailli. Il devine mon étonnement et me donne une explication.

– Je ne suis pas parti en Amérique pour devenir travailleur agricole. J’étais inscrit à l’université de Berkeley. Je devais étudier l’ingénierie électrique. Le Japon est un pays montagneux. Il y a des torrents partout, avec des petits barrages qui produisent de l’électricité, mais les turbines ne sont pas aussi efficaces et solides que celles de General Electric. J’ai traversé l’océan Pacifique en première classe. C’était une sorte de voyage de noces. Je venais d’épouser ta mère, mais je la connaissais à peine, puisque la coutume de ce temps-là imposait les mariages arrangés. Pendant que nous étions en mer, le sénat de Californie a voté une nouvelle “loi d’exclusion des orientaux”, comme il le faisait à peu près une fois par an, et l’université a annulé mon inscription. Alors je suis devenu travailleur agricole. Mes patrons ont vu que je raisonnais bien et que je pourrais gérer une ferme. Ils m’ont fait confiance. Peu à peu, j’ai bâti mon succès. En fin de compte, tout s’est écroulé et je suis revenu à mon point de départ.

Mon pauvre père ne va pas bien, Mrs Moore. Il a mal au ventre. Le médecin parle d’ulcères. Il a perdu l’entreprise de toute une vie du jour ou lendemain, puis il a passé plus de dix-huit mois dans un camp du Montana où la température descendait à moins trente. Ce qui le tourmente le plus, c’est de nous avoir amenés ici, dans un pays qui va devenir un enfer tôt ou tard, alors que nous vivions au paradis par comparaison.

Oh, je dois vous parler de l’école, Mrs Moore. Je vais au lycée à Ibara. Comme les autres lycéens, je porte un uniforme noir à boutons dorés. Ma mère l’a coupé et cousu à partir d’un de ses manteaux. Quand je passe sur le chemin, les jeunes paysans se moquent de moi.

– *Americajin, Americajin !*

Le fil à recoudre les âmes

Ils sont allés à l'école primaire du village, mais ils n'ont pas poursuivi leurs études parce qu'ils doivent travailler dans la rizière. Ils connaissent ma grand-mère et savent qui je suis.

Je n'ai pas assez de *kanji* dans ma besace pour lire et écrire le japonais avec les élèves de mon âge. On m'a donc mis en première année de lycée, l'équivalent de notre première année de *junior high*. La classe compte soixante élèves. C'est qu'ils évacuent les enfants des grandes villes à la campagne, pour qu'ils échappent aux bombardements. Sur ces soixante, il n'y en a pas un seul qui m'arrive à l'épaule. Non seulement ils sont plus jeunes que moi, mais je suis un géant comme tous les *Americajin*.

J'ai de bonnes notes en mathématiques, en sciences et en musique. Pour le japonais, je suis bon dernier. Pourtant, tous les professeurs présents sur le bateau ont tenu à nous enseigner la langue japonaise pour passer le temps. Les cours d'histoire sont grotesques. On devrait les appeler "cours de propagande". Ils disent que la Chine est un pays primitif qui a besoin de la tutelle du Japon, alors que la moitié de la culture japonaise vient de Chine.

Le directeur du lycée nous a fait un discours l'autre jour.

– Dieu a cuit du pain. La première fournée était toute brûlée, alors il l'a jetée en Afrique. La seconde fournée n'était pas assez cuite, alors il l'a jetée en Europe. La troisième fournée était dorée à point, alors il l'a déposée sur le plus beau pays du monde : le Japon. Les Américains sont des Européens, vous le savez, mais leur pays est si riche qu'ils se sont amollis. Ils sont incapables de se battre, c'est pourquoi nous sommes en train de les vaincre. Vous savez ce qui se passe dans l'océan Pacifique : à cause de leurs yeux mal cuits, la lumière du soleil reflétée par l'eau les éblouit et ils ne voient pas nos navires et nos avions. Tandis que nos valeureux marins, avec leurs yeux sombres, ne craignent pas l'éblouissement.

Aucun des soixante élèves ne me comprendrait si je tentais de me moquer du directeur. Ils préfèrent croire à ces sottises que regarder la réalité en face avec leurs yeux sombres.

Souvent, nous partons dans la campagne avec des filets pour chasser les sauterelles. Nous les écrasons et les mélangeons à la sauce de soja. Eh oui, ça se mange avec du riz, comme une sorte de condiment. C'est riche en protéines, disent-ils.

Le fil à recoudre les âmes

J'ai eu quatorze ans le 19 février. Pour ma grand-mère, j'ai quinze ans. Ce qui m'embête, avec cette histoire d'ajouter un an, c'est que j'aurai bientôt l'âge de devenir soldat – sachant qu'ils les prennent de plus en plus jeunes pour remplacer les morts.

Dimanche 28 mai 1944

B niyu kyu, cela veut dire B29. C'est le nom des bombardiers américains. Les Japonais aiment les diminutifs et les surnoms, donc ils disent aussi *B-san* – monsieur B. Tout en bombardant Tokyo quartier par quartier, les *B-san* sont descendus vers le sud-ouest et ont attaqué Nagoya, Osaka, Kobe. Ils commencent maintenant à pilonner Okayama, la grande ville la plus proche d'ici. Ibara se trouve à l'ouest du *ken* d'Okayama, à la limite du *ken* d'Hiroshima. Ils volent haut, pourtant je vois nettement, sur leur fuselage, l'étoile bleue et les rayures rouges qui disent leur nationalité. J'ai envie d'agiter les bras et de crier "*Hi there !*" comme à Goa. Au lieu de ça, je cours avec les autres vers les abris anti-aériens.

Comme si nous ne perdions pas assez de temps à méditer dans les abris, nous passons plusieurs heures chaque jour à nous entraîner au maniement de la lance de bambou. C'est stupide (mais je dois éviter de le dire) : quand les Américains débarqueront avec leurs mitrailleuses, nous les attendrons avec des lances de bambou.

Faute d'essence, l'autobus scolaire reste au garage. Je dois aller au lycée à pied. Une promenade de près d'une heure. En général, j'y vais et j'en reviens avec une fille, Yuriko, qui habite chez des paysans près de chez nous. Elle est au même niveau que moi, mais dans la classe des filles, qui compte aussi soixante élèves. Sa mère vit à Hiroshima. Elle fait partie de ces enfants évacués à la campagne pour échapper au feu des *B niyu kyu*.

– Tu es vraiment américain ? m'a-t-elle demandé la première fois que nous sommes rentrés ensemble.

– *Oh yes.*

– Mais tu ne ressembles pas à un Américain.

– Mes parents sont japonais. Tu connais ma grand-mère, oui ? Je suis né en Amérique, donc je suis américain. Je parle japonais mal et j'écris encore plus mal. Pour cela ils m'ont mis avec les petits. Enfin, tu n'es pas si petite.

– Les autres Américains, ceux qui ont des yeux bleus, ne parlent pas aussi bien que toi, je pense.

Le fil à recoudre les âmes

– Je n’arrive pas à conjuguer les verbes au bon niveau de politesse. En anglais, tout le monde conjugue pareil.

– Tu parles comme un soldat.

– Eh bien j’ai pas envie d’être soldat. Pas du tout.

– Tu ne peux pas refuser. En Amérique, on peut ?

– Euh, il y a des gens qui sont dispensés pour des raisons religieuses, les quakers, les mennonites, je sais pas.

– Il paraît que les Américains sont très sanguinaires. S’ils réussissent à envahir le Japon, ils tueront tous les hommes et violeront toutes les femmes.

– Et mangeront tous les enfants ? Je suis américain, je n’ai tué ni violé personne.

– Tu n’es pas complètement américain. À moitié japonais quand même.

– Un peu japonais.

– Oh, regarde, la libellule.

Es-tu lasse de l’herbe, libellule

Pour te percher ainsi sur la corne d’une vache ?

Elle ne peut pas voir un insecte sans s’approcher de lui, sans lui parler comme si c’était un vieux copain. Elle sautille, vive et légère. Je m’attends parfois à la voir s’envoler comme une libellule. Elle récite des petits poèmes à toute occasion, des comptines enfantines ou populaires qui décrivent presque toujours un aspect de la nature.

Pluie, pluie, cesse de tomber

Le bébé du faisan pleure sous le plaqueminier.

En sa compagnie, j’ai l’impression de rencontrer beaucoup plus d’animaux qu’en Amérique. Des hérons, des grues, des aigles, des ratons laveurs, des musaraignes, toutes sortes d’insectes. Quel que soit l’animal, elle sait une chanson le concernant.

Grue, grue, danse pour moi !

Demain soir, sans rien dire au corbeau, je te donnerai une souris !

Chez mes parents, puis au camp, j’ai appris quelques rudiments de la culture japonaise sérieuse, celle des adultes. Je découvre une culture pleine de charme et de tendresse, celle des enfants.

Papillon, papillon, pose-toi sur la feuille de navet !

Si tu n’aimes pas le navet, pose-toi sur ma main !

À l’aller, nous marchons vite pour arriver à l’heure à l’école. C’est au retour qu’elle s’arrête dès qu’elle voit un insecte et m’interroge sur l’Amérique. Je lui ai parlé de Los

Le fil à recoudre les âmes

Angeles, de la plage et des loutres de mer. Je lui ai raconté mon séjour chez les chevaux, puis à Gila River.

Je parie que vous voulez savoir si elle est jolie, Mrs Moore. Elle a un visage ovale très régulier et une grande bouche qui rit facilement. Mais je ne l'ai jamais vu rire. Quel est ce mystère ? Au Japon, les filles cachent leurs sentiments. Elles ne supportent pas l'idée que l'on puisse voir leurs émotions, alors elles détournent la tête quand elles sont tristes et mettent une main devant la bouche quand elles rient. Elle a beaucoup ri derrière sa main quand je lui ai décrit Mme Tan'o, par exemple.

– Des femmes qui lui ressemblent, il n'en manque pas au Japon. Nous avons une voisine bavarde et indiscrète à Hiroshima. Ce que je ne comprends pas, c'est ton histoire de tonneau. Personne ne peut prendre un bain dans un tonneau.

– Les tonneaux américains sont plus grands que les tonneaux japonais. En Amérique, tout est plus grand.

– Même toi.

– Tu admets donc que je suis américain.

– Si tous les Américains te ressemblaient, je craindrais moins leur débarquement.

Je la crois sensible et intelligente. C'est une fillette. Ruth était trop vieille pour moi, Yuriko est trop jeune.

Dimanche 2 juillet 1944

Au fur et à mesure que les bombardements détruisent les villes principales, les frères de mon père viennent se réfugier dans la grande maison familiale. Quand nous sommes arrivés, nous nous sommes installés dans les plus belles chambres. Nous devons les céder à la famille du fils aîné. Nous occupons encore deux chambres assez plaisantes, surtout si nous les comparons à la pièce que nous partagions avec Mr. Shimizu à Gila River. Le second fils nous chasse de nos deux chambres, puis le troisième fils nous déloge de nouveau. Je rencontre des régiments de cousins et de cousines qui me considèrent comme un ennemi.

En fin de compte, la maison se remplit si bien qu'il n'y a plus de place pour nous. Mon père possède un petit bout de terrain. Il démonte un vilain cabanon de bois, l'emporte sur un char à bœufs qu'il a emprunté et le remonte sur son terrain. Comment a-t-il obtenu ce cabanon ? Il l'a échangé. Contre quoi ? C'est une nouvelle devinette, Mrs Moore, aussi ardue que les précédentes. Attendez un peu avant de tourner la page...

Le fil à recoudre les âmes

Mais non, il n'a pas donné ma sœur comme femme à un paysan. Il a sacrifié nos six magnifiques valises américaines. La principale différence entre notre cabanon de Ibara et celui de Gila River, c'est que le prêtre shinto l'a béni. Au Japon, les gens pratiquent deux religions à la fois. Le prêtre shinto bénit les maisons, le prêtre bouddhiste brûle les morts. Souvent, les gens sont aussi chrétiens, pour avoir encore plus de chances de prier le Dieu le plus efficace.

Nous avons un puits qui donne de la bonne eau, ce qui est mieux qu'à Gila River, mais pas de toilettes dans les environs, ce qui est moins bien. Nous avons mis au point un système de pots de chambre, j'aime mieux ne pas en dire plus sur ce sujet. Ce que je peux vous dire, c'est que la maison de ma grand-mère est si luxueuse qu'elle possède trois toilettes : pour les invités (nous y allions en cachette, il y avait encore du papier d'avant-guerre) ; pour les habitants de la maison ; pour les domestiques.

La saison des pluies a commencé. Ça signifie qu'il pleut encore plus que d'habitude. Quelques gouttes réussissent à traverser le toit de notre cabanon, mais nous les capturons avec nos pots de chambre. Ce qui est plus gênant, c'est que le chemin qui va à l'école devient très boueux. Yuriko met des *geta*, des sortes de sandales de bois sur pilotis. Elle rit quand j'enlève mes chaussures pour franchir une immense flaque d'eau.

– Demande à ta grand-mère de te donner des *geta*.

– J'ai essayé, mais j'ai l'impression que la lanière qui passe entre mes orteils va me couper le pied en deux comme un sabre. En plus, je ne peux pas faire deux pas sans trébucher. Elle dure longtemps, la saison des pluies ?

– Jusque vers la mi-septembre. Il ne pleut pas, chez toi ?

– Il tombe parfois quelques gouttes en janvier. Le reste de l'année, le ciel est toujours bleu. Los Angeles se trouve dans le désert.

– Tu m'as dit que les Japonais sont tous maraîchers. Ils font pousser des légumes dans le désert ?

– Ils arrosent et ils irriguent. Nous avons des rivières qui descendent des montagnes. Si nous étions en Amérique, nous aurions congé mardi. C'est le 4 juillet, la fête nationale. Les gens dansent. Les enfants font sauter des pétards.

– Tu crois que les *B niju kyu* vont prendre un jour de congé ?

– Nous verrons. Les équipages feraient sauter un peu de poudre pour s'amuser, au lieu d'en envoyer des tonnes sur des pauvres gens pour les tuer.

Le fil à recoudre les âmes

– Nous avons aussi une fête bientôt. Vendredi, le septième jour du septième mois, c'est *tanabata*, le jour où le bouvier rencontre la tisserande.

– Quel bouvier ? Quelle tisserande ?

– Ce sont des étoiles. Tu ne peux pas les voir en ce moment, avec tous les nuages. Elles sont séparées par la “rivière du ciel”.

– En anglais, nous disons “la voie lactée”.

– On raconte que la tisserande était chargée de fabriquer des vêtements pour le fils de l'empereur du ciel. Elle y passait tout son temps. Elle n'avait même pas une minute pour s'occuper d'elle-même. L'empereur du ciel, pris de pitié, l'a mariée au bouvier.

– Au Japon, tu te maries avec quelqu'un que tes parents ont choisi. En Amérique, tu choisis toi-même. C'est le pays de la liberté. En principe, au moins.

– Ici, les gens acceptent leur sort. Les mariés ne se connaissaient pas, mais si les parents ont bien choisi, ils tombent amoureux malgré tout. C'est ce qui s'est passé, justement, pour la tisserande et le bouvier. Elle était tellement éprise qu'elle a négligé son travail. Le fils de l'empereur du ciel devait porter ses vieux vêtements. L'empereur s'est fâché. Il a exilé la tisserande sur l'autre rive de la rivière. Il lui a dit qu'elle verrait son mari une fois par an seulement. Elle est triste. Toute l'année, elle attend ce jour, et lui aussi. Les Japonais aiment bien les histoires tristes.

– Et alors, comment célèbre-t-on cette fête ?

– Nous accrochons des petits bouts de papier appelés *tanzaku* à des bambous. Sur les *tanzaku*, nous écrivons des poèmes en l'honneur du bouvier et de la tisserande, ou bien nous leur demandons d'exaucer des vœux. Tu as vu le grand bosquet de bambous que nous passons sur le chemin, avant la rivière ? C'est un bon endroit pour envoyer des messages aux étoiles.

Samedi 28 octobre 1944

Akiko, ma sœur, parle mieux japonais que moi. Elle pourrait déjà me rejoindre au lycée, mais je crois qu'elle préfère rester dans l'école primaire du village, où elle a beaucoup d'amies. Par une sorte de contagion, elle devient aussi crédule qu'elles.

– Si le Japon gagne la guerre, nous ne retournerons jamais en Amérique.

– T'es folle ? Le Japon peut pas gagner la guerre.

– Nous infligeons des défaites cuisantes à la flotte américaine aux Philippines. Tout le monde le dit.

Le fil à recoudre les âmes

– Le Japon, c’est pas “nous”. L’Amérique, c’est nous. Je te suggère l’expérience suivante. Tu trouves une carte des Philippines. Tu notes l’emplacement des glorieuses victoires que la marine japonaise remporte sur les Américains. Tu verras qu’elles se rapprochent de plus en plus du Japon. C’est comme Hitler. Il n’en est plus à vaincre les Américains et les Anglais en Afrique, mais en France et en Belgique. Il remportait des victoires sur les Soviétiques aux portes de Moscou. Maintenant, il gagne ses batailles en Pologne. Bientôt, ce sera en Allemagne. Nous n’allons plus à l’école que trois jours par semaine. Si le Japon était en train de gagner, il prendrait soin de former la génération suivante. Ils sont dos au mur. La génération suivante, ils y pensent même pas.

– J’aime mieux l’école que l’usine.

– Tu as remarqué, ces uniformes que nous cousons ? Le tissu vaut à peine mieux que des sacs de pommes de terre. Les boutons ne tiennent pas. Il y a un blocus autour du Japon, les matières premières n’arrivent plus.

– Je rêve de manger des frites. J’en ai assez des patates douces.

– Tu peux pas te plaindre. Tu vis à la campagne et tu produis ta nourriture toi-même. Enfin, les paysans de ta grand-mère produisent la nourriture. Ça vaut mieux que de crever de faim dans une ville sous les bombes.

– Patates douces au four, puis soupe de tiges de patates douces, puis salade de feuilles de patates douces. Beurk.

– Les Américains débarqueront bientôt. Tu pourras manger des hamburgers.

J’ai l’impression que Yuriko est moins naïve que ma sœur. Son ventre vide lui dit la défaite prochaine du Japon. Elle a maigri. Elle est si mince qu’elle pourra bientôt s’envoler, mais elle ne sautille plus. Si je marche à ma vitesse habituelle en allant au lycée, elle n’arrive pas à me suivre.

– Les professeurs n’ont plus envie de nous enseigner quoi que ce soit. Dans quelques mois, nous serons tous morts. Tu entends le crapaud ?

Monsieur le crapaud, monsieur le crapaud, sors de ton trou

Si tu ne sors pas, je te mettrai des ventouses !

– Regarde, Yuriko, j’ai une boulette de riz et une prune marinée en trop.

– Je ne mérite pas que tu te privas pour moi. Je ne voulais pas dire que nous allions mourir de faim. Je pense aux bombes.

– Je me prive pas. Ma grand-mère possède des vergers, des serres, des réserves de riz. Les bombes peuvent pas tuer tout le monde, tu sais. Personne ne peut prévoir l’avenir.

Le fil à recoudre les âmes

Les militaires vont peut-être entendre raison et arrêter cette guerre qui les conduit à l'abîme.

– Si la guerre s'arrêtait, tu retournerais en Amérique ?

– Eh, c'est mon pays.

– Mais tu reviendrais au Japon ?

– Certainement.

Je crois qu'elle me demande, de manière détournée, si nous nous reverrons. Une fois par an, comme la tisserande et le bouvier ? Séparés par l'océan. J'aime bien marcher avec elle. J'apprends peu à peu à deviner ce qu'elle ne dit pas. Je suis américain, je serai toujours américain, mais je commence à apprécier la subtilité des manières japonaises. En tout cas, quand elle me regarde, je ne crains pas qu'elle voie un oriental sournois. Mais Ruth ne voyait pas non plus un oriental sournois.

Samedi 31 mars 1945

– Tu as déjà vu les *sakura* ? me demande Yuriko.

– Les cerisiers ? Mes parents m'en parlaient souvent. Ils vont bientôt fleurir ?

– C'est commencé. Si nous passons le long de la rivière aux anguilles, nous les verrons. Cela ne fait pas un grand détour.

Le feuillage des cerisiers disparaît sous un bonnet de fleurs neigeuses. Quelques vieillards ont étendu des nattes sous les arbres et grignotent je ne sais quoi en buvant du thé.

– C'est dommage que tu ne sois pas venu deux ou trois ans plus tôt. Il y avait des centaines de personnes ici pour *hanami*, la fête de contemplation des fleurs. Les gens mangeaient, buvaient, dansaient, chantaient.

– Ils n'ont plus envie de s'amuser.

– Les hommes sont partis à la guerre. Ils sont morts. Un pique-nique sous les *sakura* sans rien à manger, ce n'est pas très drôle non plus. Et puis en ce moment, les gens n'ont pas besoin des *sakura* pour nourrir leur sentiment de *mono no aware*.

– Quel sentiment ?

– Votre maîtresse vous en a sûrement parlé. La tristesse des choses éphémères. C'est ce sentiment qui nourrit la mélancolie des poèmes, souvent. La beauté des fleurs ne dure pas longtemps. Un coup de vent ou une averse suffit à les détacher de l'arbre. La fragilité des *sakura* nous fait penser à la nôtre. Tu peux écrire des poèmes sous les *sakura*, mais

Le fil à recoudre les âmes

aucun poème n'est aussi émouvant que la pluie de fleurs. C'est comme si la nature calligraphiait des caractères parfumés pour nous parler de la mort sans nous effrayer.

– Si je te comprends bien, les hommes disent la même chose de manière plus bruyante et vulgaire avec leur pluie de bombes.

Dimanche 13 mai 1945

L'un de mes oncles connaît quelqu'un qui fréquente des militaires bien informés. On entend de vagues bruits de cessez-le-feu en Europe. La réalité, semble-t-il, c'est que l'Allemagne a capitulé. Hitler s'est suicidé.

La radio n'annonce plus de grandes victoires aux Philippines. Les Américains et les Anglais ont chassé le Japon des Philippines. On dit que l'armée américaine a débarqué il y a six semaines à Okinawa, un archipel qui se trouve à cinq cents kilomètres seulement des côtes japonaises.

Yuriko m'a offert une libellule en papier. La politesse japonaise veut qu'elle me donne quelque chose en échange des boulettes de riz et des prunes marinées, mais je sens bien qu'elle ne me l'offre pas seulement par politesse.

– Cela s'appelle un origami. Vous en faites, en Amérique ?

– Il y a des pliages que l'on apprend à l'école primaire, des choses très simples : un bateau, une cocotte. Des issei nous ont donné des cours d'origami à Gila River, c'est le camp dont je t'ai parlé. Je me souviens vaguement de la grue. Ta libellule est beaucoup plus élaborée. Je n'arrive pas à imaginer comment tu peux obtenir les quatre ailes et les six pattes, et même les petites antennes.

– Je peux te donner des leçons. Si tu sais déjà la grue, c'est un début.

– Je te remercie pour la libellule. C'est un cadeau magnifique.

Dimanche 29 juillet 1945

La marine japonaise a cessé d'exister. La flotte américaine a détruit les derniers navires dans le port de Kure ces jours-ci. Kure se trouve à peu près à mi-chemin d'Ibara et de Hiroshima, c'est-à-dire tout près d'ici. Nous entendions une sorte de tonnerre lointain, mais le temps n'était pas à l'orage. Nous avons fini par comprendre que c'était le son des obus et des bombes, brouillé par la distance.

Ce serait bête d'être tué par une bombe américaine. J'espère qu'on ne me demandera pas non plus de foncer sur des chars américains en brandissant une lance de bambou.

Le fil à recoudre les âmes

Pendant que des événements historiques secouent la planète, un infime changement bouleverse ma petite existence : Yuriko est repartie à Hiroshima chez sa mère. Elle s'est évanouie en classe. Ils ont dit qu'elle était malade et qu'elle devait rentrer chez elle. Elle avait faim, c'est une maladie banale. Je découvre la place qu'elle avait prise dans ma vie en constatant combien elle me manque. J'ai l'impression que les insectes que je vois sur le chemin me demandent où elle est. Je n'ai même pas pris son adresse. Je tenterai de la retrouver dès que la guerre sera finie, ce qui ne saurait tarder.

Samedi 18 août 1945

La guerre est finie. L'empereur en personne l'a annoncé à la radio. Les gens étaient sidérés, parce qu'ils n'avaient jamais entendu sa voix. Il parle une sorte de langue archaïque à laquelle je ne comprends rien, mais les Japonais ne comprennent pas mieux que moi. Voici ce qu'il a dit, selon mon père :

– Bien que chacun se soit conduit de son mieux, la guerre ne semble pas avoir tourné à l'avantage du Japon. De plus, l'ennemi a employé une bombe nouvelle, dont le pouvoir de destruction immense met fin de manière cruelle à d'innombrables vies innocentes. C'est pourquoi, désirant que les générations futures puissent vivre dans la paix à tout jamais, nous avons résolu d'accepter les conditions des puissances alliées...

Le lundi 6 août, nous avons vu un ciel magnifique vers l'ouest, du côté d'Hiroshima. Des éclats de jaune, de rouge et de pourpre se mélangeaient comme sur la toile d'un peintre moderne un peu fou. Si l'empereur divin, descendant direct (dit-on) de la déesse du soleil, s'est abaissé à parler à la plèbe, c'est qu'une arme d'une nouvelle sorte, utilisant l'énergie concentrée au cœur même de l'atome, a détruit d'un seul coup la ville d'Hiroshima.

On dit qu'aucune maison n'est restée debout. Les êtres humains sont-ils plus solides que des maisons ? Si tous les habitants sont morts, cela inclut la seule habitante que je connaisse, Yuriko. À moins qu'elle ait habité en banlieue. Même quand je parlais avec elle en marchant, elle avait quelque chose d'immatériel. Je ne savais pas ce qu'elle pensait et ce qu'elle ressentait. Je devais le deviner, l'imaginer. Pourtant, j'étais heureux en sa présence et je me suis senti seul quand elle est partie. Elle vivait encore dans mon imagination. Et maintenant ?

Le fil à recoudre les âmes

Une sorte de tristesse infinie m’envahit quand je regarde la libellule de papier. C’est peut-être le sentiment de *mono no aware* dont Yuriko m’a parlé. Le pathétique des choses. La bombe est horrible, la guerre est absurde, la vie humaine n’a pas de sens.

Il paraît que les Américains ont débarqué à Yokohama. On les attend d’un jour à l’autre. La propagande du régime militaire japonais s’estompe déjà comme un mauvais rêve. Les femmes ont cessé de manier la lance de bambou pour défendre leur vertu. Les gens d’ici ont d’autant moins peur qu’ils connaissent des Américains qui ne dévorent pas des bébés au petit déjeuner et n’ont violé personne : ma sœur et moi. Mes parents ? Disons qu’ils sont à moitié américains, ce qui est idéal en ce moment. Mon père donne des leçons d’anglais à tous les notables de la région. Ma mère conseille les hôteliers quand ils font installer des cuvettes à l’américaine dans leurs toilettes, leur explique comment on prépare des *pancakes* et des œufs au bacon, leur détaille les règles de l’impolitesse américaine.

Mercredi 16 octobre 1945

Me voilà, je rentre, attendez-moi, Mrs Moore. Avant la fin du mois j’espère. Je ne suis pas retourné à l’école, puisque je compte retrouver ma place à *Thomas Jefferson High School*. Vous croyez que je prends des vacances ? Pas du tout. Je travaille dur. Je suis guide et interprète pour des officiers américains. J’emporte de beaux billets verts et, ce qui est encore mieux, je mange au mess avec mes patrons.

J’ai accompagné des médecins militaires à Hiroshima. Un mois après le bombardement, certains immeubles de bureaux rougeoyaient encore. Leur silhouette décharnée tremblait dans la brume du soir. Des petits brasiers dessinaient un pointillé sinueux le long des rivières : on incinérât les cadavres du jour.

Alors que les gens d’ici ne se sentaient pas concernés, et encore moins coupables, quand l’armée japonaise se livrait à des atrocités en Chine ou ailleurs, les médecins et moi ressentions, en tant qu’Américains, une sorte de gêne douloureuse devant les victimes du bombardement. Les personnes brûlées qui erraient dans les ruines souffraient d’autant plus qu’elles ne pouvaient échapper aux rayons implacables du soleil. Il n’y a plus d’ombre à Hiroshima. “Que le ciel reste bleu jour après jour en la saison des pluies, il n’en est pas d’exemple dans les mémoires et les chroniques”, disent les vieux. Les rescapés me prenaient pour un Japonais, bien sûr. Si je leur avais présenté mes excuses, ils auraient trouvé cela bizarre.

Le fil à recoudre les âmes

Les blessés meurent, faute de soins. Les hôpitaux ont disparu avec le reste de la ville. Hiroshima comptait trois cents médecins. Il en reste une trentaine – pour soigner cent mille moribonds. Certains malheureux que nous avons vus dans des hôpitaux de fortune souffrent de symptômes inconnus. Un médecin tout recousu, qui marchait avec des béquilles, nous a décrit leur calvaire.

– Ils sont d’abord très fatigués, bien qu’ils ne présentent aucune blessure apparente, aucune trace de brûlure. Ils cessent de manger. Leur température monte au-dessus de quarante degrés. Ils perdent leurs cheveux. Ils se mettent à vomir des matières sanglantes. Vingt-quatre heures après l’apparition des symptômes, ils sont morts. Nous avons effectué des autopsies. Tous les organes sont altérés. J’ai vu des reins en purée et des foies qui ressemblent à des éponges. Les gens commencent à se décomposer avant de mourir.

Les médecins américains savent pourquoi les organes fondent.

– C’est la maladie des rayons, disent-ils.

Mon père a vu à Okayama les Kikuchi, des clients qui géraient une exploitation agricole au nord de Los Angeles. Il nous a raconté pourquoi ils sont rentrés au Japon.

– Ils étaient dans un camp du Wyoming qui a fermé en janvier. Tous les prisonniers ont été libérés. Il faisait moins trente, donc ils étaient plutôt contents de revenir en Californie du sud. Les autorités leur ont donné vingt-cinq dollars et un billet de train. Ils n’étaient pas propriétaires de leur ferme, mais ils possédaient des machines, des tracteurs, qu’ils avaient confiés à leurs employés. Quand ils ont été déportés, il y avait du riz et du grain dans les silos pour plusieurs centaines de milliers de dollars. Alors les Kikuchi arrivent chez eux. Les propriétaires ont engagé de nouveaux gérants. Il y a aussi de nouveaux salariés agricoles. Tous ces gens voient une famille de Japonais s’avancer sur le chemin. La guerre n’est pas encore finie. Des ennemis ! Ils prennent leurs fusils et ils leur tirent dessus. Ils savaient parfaitement sur qui ils tiraient, bien sûr. Les Kikuchi ont décidé de rentrer au Japon.

Refusant de se laisser décourager par ce genre d’histoire, et malgré ses ennuis de santé, mon père a décidé de repartir en Amérique. C’est ce qui me vaudra de vous revoir bientôt, Mrs Moore.

Avec les respects de Kenichiro Kashimura.

2. Pika

B-san ! Ces messieurs surgissent dans la nuit comme des voleurs et incendient les villes les unes après les autres. “Notre tour viendra bientôt”, disent les habitants d’Hiroshima. Dans la nuit du 5 au 6 août 1945, deux petites alertes. Les sirènes ne mugissent pas, mais se contentent de fredonner un peu. Les avions vont ailleurs, comme d’habitude. “Ce n’est pas encore pour cette fois”, disent les habitants. Nouvelle alerte à 7h du matin : un monsieur B isolé, sans doute un avion météorologique. Alerte levée à 7h30.

– Debout, Yuriko ! Petit déjeuner !

– Tu me réveilles trop tôt, maman. Après les alertes de cette nuit, j’ai mal dormi. Il n’y a rien à manger, de toute façon.

– Mais si, regarde.

– Du riz au soja. Encore et toujours du riz au soja. Et ça, c’est quoi ?

– Une sorte de cerfeuil. Ton oncle l’a cueilli dans un terrain vague près du château. Il n’a pas trouvé de larves d’insectes, hélas. Grillées en brochettes, ah, n’est-ce pas délicieux ?

– Une sorte de riz avec une sorte de cerfeuil. Cela ressemble aux feuilles de chrysanthème d’avant-hier, j’ai mal au ventre rien que d’y penser.

– Toutes ces plantes contiennent de bonnes vitamines. Tu sais que tu en as besoin, Yuchan. Le médecin l’a dit.

– Ce médecin, je ne veux plus le voir. Je ne veux plus aller à l’hôpital.

– Tu préfères garder tes furoncles ? Tu ne pourras pas toujours les cacher sous un foulard. Il va faire chaud aujourd’hui.

Mme Hasegawa, la voisine d’en face, les salue en passant devant la maison. Elle a relevé les manches de son kimono de coton et agite un éventail.

– *Atsui, ne...* Il fait chaud, n’est-ce pas...

Ainsi dit-on bonjour, à Hiroshima, en été.

– Après toute cette pluie, répond la mère de Yuriko, un peu de soleil ne fait pas de mal.

Le fil à recoudre les âmes

Les panneaux coulissants qui séparent la cuisine de la ruelle sont ouverts, ce qui facilite la conversation.

– Mako est déjà partie ? demande Mme Hasegawa.

– Elle participe au dégagement des zones pare-feu avec son groupe de collégiens mobilisés. C’est presque tous les jours, maintenant. Ils n’étudient plus.

– Mon Akira travaille dans une usine de munitions. À treize ans. Quelle misère !

– Vous avez des nouvelles d’Issé ?

– Ils entraînent les pauvres gosses à se jeter sur des blocs de paille en portant un sac à dos rempli de pierres. Quand les Américains débarqueront, ils se jetteront sur les chars, quinze kilos d’explosifs sur le dos. Et nous, avec nos lances de bambou ! “Cent millions de combattants invincibles”, disent-ils. “Cent millions mourront de manière héroïque.” Il ne voulait même pas attendre d’avoir dix-huit ans. Sans rien me dire, il devance l’appel... Il avait envie de manger à sa faim. La radio a annoncé que nous avons coulé vingt-cinq navires ennemis et abattu cent cinquante avions. Qui croit à ces sornettes ? Vous savez ce qu’on dit : si l’état-major recule jusqu’au sommet du mont Fuji, il continuera de prétendre que le Japon est en train de gagner la guerre.

– Ne parlez pas trop fort, Mme Hasegawa... Si quelqu’un vous entend. Les gens vous dénoncent à la police pour gagner une boîte de sardines.

– Je n’ai pas peur de la police. L’autre jour, désirent profiter de la présence de mon oncle, j’ai emprunté une voiture à bras. Je voulais emporter des meubles et de la vaisselle chez ma sœur, à Utsukaichi, pour les mettre à l’abri des bombardements. Au moment où nous traversons le pont Mifune, une alerte retentit. Deux policiers nous arrêtent : “Retournez chez vous. Si vous quittez la ville, qui va éteindre les incendies ?” Je me suis mise en colère : “Vous les éteindrez vous-mêmes en remplissant vos casquettes d’eau ! Regardez ce vieil homme, c’est mon oncle, il vient d’Osaka. Les bombardements incendiaires, vous pouvez être certains qu’il connaît ça. Les bombes allument des brasiers qui se rejoignent et forment un océan de feu. Toutes ces citernes au coin des rues, vous croyez qu’elles serviront à quelque chose ? Quand la marée de feu s’avance vers vous, il ne vous reste qu’à prier la déesse Kannon et à espérer que le vent tourne.” Ils nous ont laissés passer, vous pouvez me croire.

– Ils ne nous bombarderont peut-être jamais.

– Quand mon oncle est arrivé d’Osaka, il n’a pas manqué de s’étonner : “Comme votre ville est calme !” Vous savez ce qu’on dit : les habitants d’Hiroshima ont émigré en si

Le fil à recoudre les âmes

grand nombre en Amérique qu'ils ont beaucoup d'influence là-bas. Ils ont convaincu le président Truman d'épargner la ville.

– On dit aussi qu'un cousin de Truman habite ici.

– J'ai même entendu dire sa mère. Une telle chose est-elle possible ? Selon mon oncle, les Américains n'ont pas non plus bombardé Kyoto. Il pense qu'ils gardent les deux villes les plus belles, Kyoto et Hiroshima, pour y loger leurs troupes quand ils occuperont le Japon. Il ne manque certes pas de gens superstitieux pour croire que le dieu singe Hachiman protège Hiroshima, comme il l'a toujours fait. Certains portent même une amulette du dieu. Elle écartera les bombes, disent-ils. Regardez, j'en ai glissé une dans ma ceinture. On ne sait jamais... On dit aussi qu'il faut manger des coquilles Saint-Jacques marinées pour résister aux brûlures. Si tu veux, Yuriko, je peux trouver une amulette de Hachiman pour toi. Tu es revenue de Ibara ?

– Je suis tombée malade, madame. Je me suis évanouie en classe. Ils m'ont renvoyée à la maison. Le médecin dit que je suis sous-alimentée.

– Les paysans ne vous nourrissent pas ? À quoi ça sert d'évacuer les écoliers à la campagne, dans ce cas ?

– Certains paysans se montrent généreux, dit-on. Elle est mal tombée. Le bonhomme exploite les gosses comme des esclaves. Excusez-moi, Mme Hasegawa, mais je dois emmener Yuriko à l'hôpital. Bien qu'elle soit anémique, elle a grandi, alors je lui ai confectionné une nouvelle robe hier soir. Il me reste encore à coudre les boutons.

– Ah, certes. Eh bien, au revoir, Mme Yamaguchi. Au revoir Yuriko. *Atsui, ne...* Ils donnent des coupons pour les vêtements, mais on ne trouve plus rien dans les magasins.

Elle s'en va. La mère de Yuriko sourit.

– Tu te souvenais de Mme Hasegawa ? Elle est bavarde comme une corneille. Je me demande où elle trouve des coquilles Saint-Jacques marinées. On dit qu'elle achète du poisson au marché noir. Elle le fait bouillir pour que nous ne sentions pas l'odeur. Tiens, encore un B-san. Non, deux, cette fois. Pourtant, l'avion météo est déjà passé.

– Le fil est trop foncé.

– Tu crois que j'ai pu choisir la couleur ? Que j'aie réussi à trouver du fil, voilà qui est déjà miraculeux.

– Dépêche-toi, maman... Huit heures et quart. Nous arriverons en retard à l'hôpital.

– Je croyais que tu ne voulais plus y aller.

– Ces furoncles me font honte.

Le fil à recoudre les âmes

La mère commence à coudre les boutons. Yuriko tente d'attraper un dernier grain de riz au fond du bol. Soudain, un flot de lumière vive... Une telle lueur, ce n'est pas ordinaire. D'où peut-elle venir ? Yuriko a l'impression que des éclairs illuminent l'intérieur même de ses globes oculaires – comme si elle regardait le soleil plutôt qu'un grain de riz au fond d'un bol rouge. Une sensation de brûlure électrique traverse tout son corps. Elle relève la tête et voit un spectacle inexplicable : la cloison de papier qui sépare la cuisine de la chambre s'est enflammée. Sans réfléchir, elle saisit une cuvette d'eau de vaisselle pour asperger la cloison. À cet instant, le monde vacille et la maison s'effondre. Une pensée s'imprime dans le cerveau de Yuriko avant qu'elle perde connaissance : “Pas de chance – une bombe droit sur nous.”

Elle se réveille dans l'obscurité.

– Maman ! Maman !

La voix de sa mère, cassée et assourdie, comme celle d'une personne malade.

– Je me demande ce que c'était... Yuriko ? Où es-tu ?

– Ici, maman. Quelque chose m'empêche de bouger.

– Donne des coups de pied pour te dégager, si tu peux. Je vais essayer d'enlever ce morceau de bois.

Yuriko repousse de toutes ses forces les débris qui l'enserrent. Elle sent que sa mère arrache des pans de bois. Là, ce trou, je peux sortir en rampant... Elle trouve la main de sa mère. Elle est couchée, dirait-on. Elle tire le bras de sa mère.

– Maman, lève-toi, vite !

– Aïe ! Je ne peux pas.

Il fait un peu moins noir. La poussière est retombée, sans doute. Ou bien mes yeux s'habituent à l'obscurité. Une lourde solive plaque sa mère au sol. Son bras gauche resté libre. Elle a réussi à m'aider. La solive écrase son dos, son épaule droite et son bras droit. Aussi épaisse qu'un tronc d'arbre. Accrochée au reste de la charpente. Il faudrait soulever tout le toit. Yuriko tente et tente en vain. Ça ne bouge pas d'un millimètre. Une chose affreuse, c'est que l'aiguille a transpercé la main droite de maman. Le bouton pour ma nouvelle robe. Yuriko voudrait retirer l'aiguille, mais elle n'ose pas. Une sorte de paralysie. En même temps, elle ne peut pas s'empêcher de regarder le trait d'acier qui traverse la main. Le fil trop foncé dans le chas. Le métal capture un rayon de lumière et brille dans la pénombre.

Le fil à recoudre les âmes

– Lève-toi, maman, lève-toi !

On entend déjà le crépitement des flammes. La voix de sa mère de plus en plus faible. Un murmure.

– Tu dois partir, Yu-chan... Va au point de rassemblement. Je te rejoindrai plus tard.

– Je ne pars pas sans toi, maman.

– Tu ne peux pas me sauver. Va-t-en... Que l'une de nous deux survive au moins...

– Maman, non ! Si je ne peux pas te sauver, je veux rester et mourir avec toi.

– Ne dis pas de bêtises... Je t'en supplie, pars tout de suite ! J'arriverai peut-être à m'en sortir.

Elle s'enfuit en courant. Maman ! Maman ! Elle bondit pour éviter des flammes qui dansent ici et là. Une poutre rougit, brille de plus en plus, puis s'embrase d'un seul coup. Qui a jamais vu chose pareille ? Dehors, plus de ciel bleu. Un brouillard épais, gris et noir. Les maisons voisines détruites, je croyais seulement la mienne. Une bombe puissante. La réalité comme faussée. Des cloisons et des poutres qui s'enflamment de manière spontanée. Et maintenant Hasegawa la corneille, toute nue, courant de-ci de-là comme un poulet sans tête, portant une machine à coudre. Ses cheveux brûlent, et aussi les poils de ses aisselles, et encore les poils au bas de son ventre. Est-ce un cauchemar dont je vais me réveiller ? Elle disait *Atsui, ne*. Elle crie *Atsui ! Atsui !* Ça brûle, ça brûle... Les citernes ne servent à rien, disait-elle. Voici maintenant qu'elle jette sa machine dans la citerne puis y plonge elle-même.

Yuriko avance au hasard. Elle ne reconnaît pas les rues et les maisons de son quartier. Un film en langue étrangère auquel on ne comprend rien. Des personnages tous nus ou vêtus de guenilles, ressemblant à des spectres. Non, les lambeaux qui pendent de leurs bras levés ne sont pas des guenilles, mais leur propre peau. Des pommes de terre cuites à moitié épluchées. Qui a jamais entendu parler d'une bombe à éplucher les gens ? Un tramway renversé sur le toit, en flammes, rempli de corps carbonisés. Si ce sont des hommes ou des femmes, nul ne pourrait même le dire. Un géant a piétiné les maisons. Les gens coincés appellent à l'aide : "Une personne aurait-elle l'obligeance de venir à mon secours ?" Dans une maison qui commence à brûler, le buste d'une femme émerge entre deux énormes poutres. On dirait des baguettes pinçant un grand insecte noir. Elle tient son bébé à bout de bras. "Que quelqu'un sauve au moins cet enfant ! Sauvez au moins mon enfant, je vous en prie !"

Le fil à recoudre les âmes

Un homme court. La peau de son dos pend sur ses hanches, flottant au vent comme des pans de chemise. Du plus profond de la mémoire de Yuriko, une phrase remonte : “Rentre donc tes pans de chemise !” Maman le disait. À papa ? Yuriko est contente de découvrir ce souvenir enfoui de son père. Qu’il en existe d’autres, c’est probable. Parti quand elle était toute petite. Son uniforme, son sabre. Un jour, maman a dit : “Papa est de retour.” Yuriko joyeuse : “Papa revient ! Où est-il ?” Une urne de bronze et une médaille.

Quel malheur, j’ai laissé l’urne dans la maison. Résistera-t-elle au feu ? Les cendres se mêleront aux cendres.

Un garçonnet écorché : “On m’a poussé et j’a tombé par terre.” Plus loin, un bébé tête le sein de sa mère allongée au milieu des débris. Encore vivante ? Morte ? Que va-t-il devenir ? Une troupe d’écolières nues. “Maîtresse ! Maîtresse !” crient-elles.

Un cheval mort, des chats, une vache, un cochon. Leurs pattes dressées droit vers le ciel. Un cheval vivant, le pelage en feu, bondit en gémissant. Des chevaux de la campagne. Plus d’essence depuis longtemps. Une fillette tient le cadavre d’un chien dans ses bras. Entre deux sanglots : “Vous les Américains, vous êtes vraiment stupides !”

Yuriko pense aux Américains. Les ennemis. Comment les haïr quand on a lu *Les Quatre Filles du Docteur March* ? Yuriko a nommé sa poupée préférée Jo. Je ne la reverrai jamais. Quelle fille stupide je fais : je regrette la disparition de Jo alors que maman est déjà morte, sans doute. Et puis Kenichiro, à l’école, mais ce n’était pas vraiment un Américain.

Un homme – n’est-ce pas M. Takenaka, le professeur de maths de Mako ? – marche sans paraître remarquer qu’un morceau de bois sort de son œil comme une corne de rhinocéros. Il porte un sabre sur son dos. Président de l’association de défense du district, toujours à clamer des slogans patriotiques : “Vaincre l’ennemi, gagner la guerre.” Il pourrait couper sa corne avec son sabre.

Le brouillard de poussière se dissipe. Ce n’est pas seulement le quartier. Toute la ville... Quelques squelettes de bâtiments modernes paraissent dériver, tels des navires éventrés par la tempête, sur une mer de gravats gris. Le palais de l’industrie – treillis métallique de son dôme. La banque Fuji. Je ne l’aurais pas crue si proche. Des fragments de tuiles, de poutres, de vitres par millions. Les carcasses tordues et fondues des objets familiers : une machine à coudre, une bouilloire, une baignoire de fer. Là, ces serpents d’acier, un vélo ou une chaudière ? Un ballon de football intact. À côté d’un coffre-fort,

Le fil à recoudre les âmes

un employé de banque : “Je viens de l’ouvrir. Les billets ont brûlé à l’intérieur... Qui pourrait m’expliquer ?” Mais aussi, devant la poste en ruines, des liasses de billets en bon état. Personne ne les ramasse.

Ai-je été projetée en enfer ? Un damné rampe sur les bouts de tuiles, une forêt d’éclats de verre plantés dans son dos. Un pour chacun de ses péchés. Le poids de ses fautes l’empêche de se relever. Il manque le diable, donc nous sommes sur terre. Le visage d’un enfant hérissé d’aiguilles de verre. Sa mère les retire une par une avec une pince à épiler. “Que s’est-il passé ?” demande-t-elle.

Près d’une maison en flammes, un homme retient une femme qui veut plonger dans le brasier. “Mon bébé, mon bébé !” Devant ce qui reste d’une autre maison, un gamin tout rouge trépigne : “Maman ! Maman !” De l’intérieur, une voix de femme bien ferme – comme si la maison parlait : “Va à Kure chez grand-mère, Tomo-chan.”

Un soldat utilise son sabre comme béquille pour marcher. “Juste deux avions”, dit-il. Le feu gagne. Le béton des bâtiments modernes ne brûle pas, mais seulement le cadre de bois des fenêtres. Un bouquet de bambous dans un petit jardin explose comme un collier de pétards. Des maisons embrasées tombent les unes sur les autres. Une rangée de dominos.

Yuriko s’arrête. D’un bout de mur resté debout sort un tuyau de plomb fermé par un robinet. Ai-je chaud ? Soif ? Que je ne trouve pas la réponse à ces questions, voilà qui est troublant. Une femme s’approche du robinet. Laver le bébé noirci accroché sur son dos, lui donner à boire. Quand elle ouvre le robinet, un jet de vapeur jaillit. Elle pousse un cri et recule. *Atsui !*

Le phénomène mystérieux qui a détruit la ville semble avoir désintégré le langage. On entend des cris, des monosyllabes, des mots isolés. *Mizu, mizu !* De l’eau ! *Okasan, okasan !* Maman ! Ou *Okachan*, la forme adoucie qu’emploient les petits enfants. *Itai !* Ça fait mal ! *Tasukete !* Aidez-moi ! Et puis une pluie de prénoms : les mères qui cherchent les collégiens partis dégager les zones pare-feu. *Sachiko ! Sanae ! Hiroaki ! Satomi ! Yukio ! Iku-chan ! Tokiko !*

Entendre les mots sans l’armature des formules de politesse, c’est aussi étrange que de voir les gens nus comme des vers. On devrait dire : *O-mizu kudasai !* De l’eau s’il vous plaît. Seul un officier donnant un ordre à ses soldats emploie l’impératif. On ne dit pas : “Aidez-moi”, mais : “Je vous prie de bien vouloir m’apporter de l’aide, s’il vous plaît”.

Le fil à recoudre les âmes

Puisqu'elle ne peut pas appeler sa mère, Yuriko ne parle pas. Elle voit une fillette de trois ans, tenant une boîte de conserve pleine d'eau, qui tente de faire boire un cadavre.

– Pas soif, petite maman ?

Yuriko veut lui dire que ça ne sert à rien, que sa mère n'a plus soif, mais elle ne trouve pas les mots.

Les images et les sons se superposent et se brouillent. Botte de corps écarlates dans le réservoir anti-feu. *Toshiko ! Kiyoko ! Hiruko !* Gros officier en uniforme, allongé sur le sol, une statue renversée. Jeune femme priant devant les vestiges d'une maison : *Namu Amida Butsu*, louons le Bouddha Amida... Un pigeon brûlé d'un seul côté. Les rails du tramway, du caoutchouc. "Grand frère, grand frère, où es-tu ?" Un geyser de sang sur la laque noire d'un crâne. *Chikae ! Machiko !* La vieille femme que l'homme porte sur son dos, est-elle encore vivante ? "Vous les Américains, regardez ce que vous m'avez fait !" *Okachan ! Okachan !* Sur un panneau municipal, une affiche roussie, la devise d'aujourd'hui : "Combattre jusqu'au bout." *Mizu, mizu !* Procession de collégiens encordés – aveugles ? Une grosse corde rosâtre et des galettes gluantes sortent d'un ventre fendu. L'intérieur de notre corps, c'est donc à cela qu'il ressemble... *Yukiharu ! Toshie ! Kimiko !* Femme pétrifiée dans sa course, une jambe levée, son bébé de charbon accroché sur son dos – si je la touche, un tas de cendres. D'autres morts debout, appuyés à un bout de mur. "Ne meurs pas, petite sœur !" Visage en terre glaise, modelé par un sculpteur débutant. *Mizu !* D'un tas de tuiles jaillit un bras, dressé vers le ciel comme pour l'accuser – doigts brûlent – chandelles, flammes bleues – liquide noir goutte à goutte. *Yaeko ! Noriko !* Quatre lycéens rôtis, assis en carré, se tenant par les épaules. Voulé mourir ensemble. "Maîtresse, aidez-moi !" Expression d'effroi sur le visage de la momie : elle voit son destin mais ne peut lui échapper. *Isao ! Yoshimi ! Mino-chan !* Les mères serrent leurs bébés dans leurs bras au-delà de la mort. Parfois, le bébé pleure. Le verre pilé crisse sous les semelles de gomme : *kuri, kuri...* Petit noiraud, grande sœur : "Taeko, tu es morte ?" Un soldat vomit une mousse brune, tressaute et meurt. Des fantômes fouillent lentement les ruines. *Itai ! Tasukete !* "Quelqu'un accepterait-il de me tuer ? Je vous en supplie..."

Le fil à recoudre les âmes

Yuriko est adossée au tronc d'un érable dans le parc Asano¹⁰. Comment suis-je arrivée ici ? Obéi à maman : notre point de rassemblement. Te reverrai-je, maman ? Devenue un souvenir. Le cahier où j'écrivais mes poèmes, si je le retrouvais, je serais certes étonnée. Mako devrait venir aussi au point de rassemblement. Un refuge en cas d'incendie, au bord de la rivière. Rassurant de voir des bambous vivaces, des pins, des lauriers.

Le sixième jour du huitième mois, se dit-elle. Elle se creuse la tête : zut, je ne me souviens plus de ma table de multiplication. Six fois huit ? Combattre jusqu'au bout... Ici quelques centaines de survivants alanguis. Combien plus nombreux les morts ? Jamais vu autant de personnes nues. C'est alors que Yuriko se découvre nue, elle aussi. Seulement l'élastique de ma culotte. Et mes chaussures, heureusement, sinon les pieds en sang – ne me souviens pas de les avoir mises. En sous-vêtements, attendant ma robe. Mais les autres, pourquoi nus ? Paraissent hésiter : mourir ? vivre encore un peu ? Si maman avait cousu les boutons plus vite, je serais partie en direction de l'hôpital et je serais morte. Une jeune fille près d'elle, la moitié de son visage aussi blanche et lisse qu'une sculpture d'ivoire, d'une beauté presque magique – l'autre moitié ressemblant à un tissu fripé. Yuriko éprouve une soudaine sensation de chaleur du côté de sa joue gauche. Ça picote, ça brûle. Elle porte la main à son visage. Une sorte de pâte visqueuse sur sa joue. Me suis-je salie ? Elle regarde la pâte au bout de ses doigts. Couleur de prune. On dirait la pâte de haricots sucrée dont on fourre les gâteaux pour la cérémonie du thé. Elle frissonne.

– Veuillez éviter d'y toucher, lui dit la jeune fille.

Dans le bassin du parc, les carpes se faufilent entre les cadavres.

Les gens parlent. Ils nomment "Pika" le grand éclair qui a tout déclenché. C'est une onomatopée. On dit *pika-pika* pour décrire quelque chose qui scintille.

¹⁰ Ce parc appartenait dans le passé à la famille Asano, qui est très célèbre au Japon. En 1701, le seigneur Asano a dégainé son sabre dans l'enceinte du palais du Shogun, à Tokyo, parce que les paroles d'un autre seigneur chatouillaient son honneur. Pour ce grave manquement à l'étiquette, il a été condamné à s'ouvrir le ventre. Quarante-sept de ses samourais orphelins ou "ronins" ont décidé de le venger. Il existe des centaines de versions de l'histoire des "quarante-sept ronins" pour le théâtre de marionnettes, le cinéma et la télévision.

Le fil à recoudre les âmes

– Pika a arraché le donjon du château et l’a envoyé deux cents mètres plus loin. On reconnaît les pierres à leur peinture blanche.

– Que le donjon ait pu voler comme un oiseau, n’est-ce pas étonnant ?

– Pour Pika, un château de pierre n’est pas plus solide qu’un château de cartes.

– Les hôpitaux sont détruits. J’ai trouvé un poste de secours. Ils ont mis du mercurochrome sur mes brûlures. Je suis rouge comme une tomate.

– Il faut appliquer des tranches de concombre, paraît-il.

– J’ai entendu dire des algues.

– Si vous badigeonnez la brûlure avec les cendres d’un être cher, elle guérira et il n’en restera plus trace.

– À ce qu’on dit, des gens ont trouvé un prisonnier américain dans une prison. Ils l’ont sorti et l’ont lapidé.

– J’ai rencontré ma femme il y a un mois, nous nous sommes mariés avant-hier et aujourd’hui elle est morte.

– Si les gaz empoisonnés sont interdits, qui a autorisé Pika ?

– Vous entendez ? Les sirènes !

– Monsieur B revient.

– Il veut observer les dégâts.

– Le pilote, même s’il est américain, ne peut pas avoir un cœur de pierre. Voyant la misère qu’il a provoquée, comment éviterait-il de pleurer ?

– Vous ne devriez pas boire, mademoiselle, avec vos brûlures. Vous risquez de mourir.

– Plus vite je meurs, mieux c’est.

– Si seulement ils n’avaient pas jeté cette bombe.

– Nous subissons la conséquence de crimes commis dans nos vies antérieures.

– Toute la ville est punie ? Et les pilotes américains ? Ils n’ont pas commis de crimes dans leurs vies antérieures ?

– Voyez comment étancher l’hémorragie : je déchire une cigarette et j’utilise le tabac pour fabriquer une compresse...

– Eh, vous, veuillez enlever votre chapeau blanc, sinon vous allez attirer l’attention de monsieur B.

– Vous croyez qu’il peut me voir de là-haut ? C’est ridicule.

Le fil à recoudre les âmes

– Vous souvenez-vous qu’il a neigé le premier janvier dernier ? Une telle chose ne s’était jamais vue. Un très mauvais signe. Cette guerre, les dieux ne l’approuvent pas.

– Ne parlez pas si fort, grand-mère, s’il vous plaît. Quelqu’un peut entendre.

– Je vois que vous êtes l’un des cent millions de Japonais prêts à se sacrifier avec joie pour la patrie. Pouvez-vous me dire pourquoi nous avons fait cette guerre ? Notre pays est détruit. Quant à la ville d’Hiroshima, la voici réduite en cendres.

– L’être humain naît pour souffrir, dit-on.

– Que pouvons-nous faire, sinon prier ?

– Toutes les élèves de ma classe sont mortes, je crois.

Atsui ! Il fait de plus en plus chaud. Les flammes, lasses de grignoter les charpentes poutre après poutre, se rejoignent, s’unissent, déferlent sur la ville en une lame qui s’approche peu à peu du parc Asano.

Yuriko somnole. Chose étrange, l’érable auquel elle est adossée la soulève et se met en marche. “Le feu va venir jusqu’ici, dit-il. Il faut partir... Je vous emmène à la rivière. Je vais trouver un bateau pour traverser... Vous devrez faire soigner cette joue.” Il parle d’une voix saccadée, reprend souvent son souffle. Qu’un érable puisse être si bavard, qui l’aurait imaginé ? D’ailleurs il s’est changé en un petit homme qui me porte sur son dos. Ses cheveux ne sont pas coupés en brosse ou rasés comme ceux d’un soldat, mais longs et luisants, séparés par une raie bien droite, plumes de corbeau.

Le petit homme la dépose au bord de la rivière Kyo – l’une des branches orientales du delta. Des dizaines de personnes attendent déjà sur la rive. Le petit homme retourne en chercher d’autres. Yuriko voit que cinq étudiants nus et boursoufflés tentent de mettre à l’eau une grande barque. Bien qu’ils semblent la pousser de toutes leurs forces, elle n’avance pas. Yuriko s’assoupit, puis sursaute en entendant la voix du petit homme.

– Bien, nous allons traverser la rivière. Vous serez en sécurité de l’autre côté.

Il s’approche des étudiants, qui n’ont pas bougé. Il détache leurs mains accrochées à la barque. Il emporte les corps un par un avec délicatesse et les allonge sur le sable. Bien qu’ils soient morts, il leur parle.

– Je vous prie de bien vouloir me pardonner ma brutalité. Je dois vous prendre ce bateau, afin d’aider des personnes encore vivantes.

Il soulève la barque et la pousse jusqu’à l’eau. Quelle force incroyable, se dit Yuriko. Cinq hommes n’y arrivaient pas et lui, tout petit. Oui, mais ils étaient morts.

Le fil à recoudre les âmes

Le petit homme la reprend sur son dos et l'installe dans la barque. "N'oubliez pas de faire soigner votre joue", dit-il. Quand une douzaine de personnes sont étendues ou assises dans la barque, le petit homme repousse la rive avec une de ces lances de bambou qui doivent servir à tuer les envahisseurs. Il utilise la lance comme une gaffe, poussant le fond de la rivière pour avancer. La rivière devient bientôt trop profonde. Il utilise alors la lance comme une pagaie. Espère-t-il avancer ? Autant pagayer avec les mains... Pendant tout ce temps, le petit homme n'arrête pas de parler.

– Je m'appelle Tanimoto. J'habite dans le quartier de Nagaragawa. Je me suis levé très tôt ce matin. Mon voisin est venu m'aider. Ma femme et ma fille, elle est âgée d'un an, sont parties à Ushida la semaine dernière. Qui pouvait ignorer qu'ils finiraient pas bombarder la ville ? Je connais quelqu'un qui possède un entrepôt à Koi. Il m'a proposé de mettre mes affaires à l'abri chez lui. Hier déjà, mon voisin et moi, nous avons emporté mon piano droit là-bas sur une charrette à bras. Aujourd'hui, c'était la vaisselle, les vêtements et aussi mes livres. Craindre que des livres partent en fumée quand on brûle des milliers de gens, voilà qui est certes dérisoire... Juste au moment où nous arrivons à Koi : Pika ! Comme si des milliers de miroirs reflétaient le soleil de tous côtés. Le souffle arrache des tuiles et casse des vitres, mais nous ne sommes pas blessés. Une bombe est tombée tout près d'ici, me dis-je. Je vois un enfant en pleurs devant une maison : il a marché pieds nus sur des éclats de verre. Je me souviens que l'école primaire a été désignée comme poste d'urgence en cas de bombardement. Je l'emmène sur mon dos... Les maisons penchent comme des arbres après une tempête. Certaines ont perdu leur toit. Dans l'école, il y a déjà des dizaines de blessés. Plusieurs bombes ont dû tomber, mais je n'ai entendu aucun avion. Je monte sur une petite butte qui surplombe Koi. La ville ne paraît pas avoir subi un bombardement, mais plutôt un typhon. Des incendies brillent déjà par endroits, à cause des réchauds du petit déjeuner renversés. C'est alors que je remarque une chose inquiétante : un épais nuage noir recouvre Hiroshima. J'oublie complètement mon voisin et ma charrette. Je n'ai plus qu'une seule idée en tête : rentrer chez moi. Ma femme vient me voir presque tous les jours. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé... Je comprends vite que je ne peux pas traverser Hiroshima pour aller chez moi à Nagaragawa. Plus je m'approche du centre, plus je dois éviter les incendies et plus les rues sont défoncées et encombrées de débris. Je contourne donc la ville par le nord, puis je suis la rive de la rivière vers le sud. Je croise des centaines de personnes nues, dont les vêtements et la peau ont été arrachés et brûlés. J'ai honte d'être sain et sauf. "Veuillez

Le fil à recoudre les âmes

m'excuser, leur dis-je, de n'être pas chargé du même fardeau que vous." Des ruines des maisons montent des appels et des gémissements. Ah, mon Dieu ! En arrivant près de chez moi, je vois ma femme ! Elle est venue ce matin avec notre fille... Elles étaient loin des fenêtres, heureusement. Elle n'ont été ni blessées ni brûlées, mais la maison s'est écroulée et les a ensevelies. Ma femme a réussi à creuser une galerie vers l'extérieur comme une taupe et elles ont pu sortir. Elles sont reparties à Ushida, mais j'ai voulu venir ici, c'est le point de rassemblement pour notre quartier, afin d'aider mes paroissiens.

Yuriko ne connaît pas ce mot : "paroissiens". Un terme médical ? Il est médecin, peut-être... Des hommes aussi étranges que celui-là, on n'en rencontre certes pas souvent.

Il repousse avec son bambou les débris et les corps que charrie la rivière. Des épaves frappent tout de même le bateau. Toute la coque résonne. Quel bruit effrayant ! Une maison entière, coiffée d'une charpente de flammes, se prend pour un navire et sautille dans le courant. Elle passe tout près. Pendant quelques secondes, on entend les pleurs d'un bébé. À peine commencée, sa pauvre vie déjà s'achève. Que la folie de l'humanité empêche cet innocent de vivre, quelle pitié ! Le petit homme touche son front, sa poitrine et ses épaules avec sa main droite. Des vagues, des remous nés dans le sillage de la maison secouent la barque. Ses passagers trouvent la force de crier. Le petit homme les harangue en souriant.

– Jésus monta dans la barque et ses disciples le suivirent. Et voici, il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte par les flots. Jésus dormait. Les disciples le réveillèrent : "Seigneur, sauve-nous, nous périssons !" Il leur dit : "Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ?"

C'est sans doute un prêtre chrétien, se dit Yuriko, puisqu'il mentionne Jésus. Un cadavre qu'il tente d'écarter avec sa lance se met à parler.

– Collège municipal d'Hiroshima, première année, élève Maruki.

– Mon Dieu ! J'espère que je ne vous ai pas fait mal. Accordez-moi votre pardon, je vous prie. Je vous invite à monter à bord...

Il saisit la main de l'écolier pour le hisser dans le bateau. La peau se détache comme celle d'une pêche trop mûre. L'enfant disparaît dans les remous. Dans la main du petit homme, il ne reste qu'une sorte de gant déchiré. Il fait un nouveau signe de croix et soupire. Il récite quelque chose qui ressemble à un poème :

– L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me dirige vers des eaux paisibles. Il restaure mon âme, il me conduit dans

Le fil à recoudre les âmes

les sentiers de la justice pour l'amour de son nom. Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi et me consoles.

La voix de maman : “Yu-chan ! Yu-chan !” Enfin une bonne nouvelle, se dit Yuriko. Tu as réussi à te sauver, maman... Si difficile d'ouvrir mes yeux. Elle soulève ses paupières avec ses doigts. Un rêve sur la grève.

Le petit homme va et vient avec sa barque. Il porte les corps sur son dos, les range au bord de l'eau comme des sardines sur l'égal d'un poissonnier. Ce qui a réveillé Yuriko, c'est une pluie drue et froide. Gouttes d'encre noire, aussi grosses que des œufs de pigeon. Elles teintent la peau comme des tatouages. Quand on frotte, cela ne part pas.

Faute d'avoir appliqué les cendres d'un être cher sur leurs brûlures, les gens se transforment. Yuriko croit voir des acteurs de théâtre portant des masques de monstres. Tête de citrouille, lèvres d'Africain, peau rugueuse de homard. Moi aussi, j'ai les yeux qui veulent sortir de la tête ? J'espère que non.

Un homme se lève d'un seul coup. “Soldat, considère la loyauté comme ton devoir suprême ! hurle-t-il. *Tenno-heika, banzai !* Vive l'empereur Tenno !” Puis il tombe dans la rivière. Le courant l'emporte dans l'autre monde.

Des corps innombrables, gonflés comme des poissons morts, glissent dans le clapotement furieux des marées. Une femme : ses cheveux flottent autour de sa tête comme des algues. Une noyée blonde – étrangère. Yuriko entend une respiration ronflante à côté d'elle : *ro-ha, ro-ha*. Est-ce cela que l'on appelle le râle des mourants ? Et puis un silence profond. Pika a tué les cigales.

Madame la cigale, madame la cigale, pourquoi pleurez-vous ?

N'avez-vous pas de parents ? N'avez-vous pas d'enfants ?

J'ai des parents, j'ai des enfants aussi,

Mais le faucon a emporté mon mari.

Aujourd'hui est le septième jour de mon deuil !

Un grondement lointain : la ville qui flambe. En tendant le cou, Yuriko aperçoit des langues de feu qui montent au ciel comme pour lécher les nuages. On pourrait croire que la croûte terrestre s'est fendue. En s'élevant, la chaleur provoque un énorme appel d'air. Un vent enragé arrache des trombes d'eau à la rivière. La nature nous montre sa force, comme si elle était jalouse de la bombe, se dit Yuriko. Plusieurs personnes assises sur un radeau de bambou se noient sous ses yeux. La tornade abat des arbres dans le parc Asano.

Le fil à recoudre les âmes

Le bruit qu'ils font en tombant est aussi pathétique qu'un cri d'agonie. Des boules de feu traversent les airs. Le parc commence à brûler. Le petit homme recrute des personnes valides afin de battre les buissons avec des vêtements et d'aller puiser de l'eau dans la rivière.

Yuriko est couchée dans un bateau. Est-ce celui qui vogue sur le lac des enfers et emmène les âmes au paradis de l'ouest ? Suis-je encore vivante ? Les ponts se succèdent. Vestiges d'un pont de bois : ses piles brûlent comme des allumettes géantes. Pont de béton : la puissance de Pika a soulevé et cassé le tablier. Un noyé pris dans un tourbillon ne cesse de se cogner la tête contre un pilier. Même mort, il continue de protester contre l'horreur de son destin. Deux jambes sortent de l'eau – chaussures de cuir – sans doute un homme riche. C'est l'heure où la marée reflue. Le niveau de la rivière baisse, déposant des centaines de corps sur le sable. Ceux-là, le petit prêtre ne les a pas alignés bien proprement. On dirait qu'ils sont tombés du ciel comme des feuilles mortes.

Corps de jeune fille à moitié immergé. Les remous l'agitent comme une marionnette. Hier elle mangeait, riait, pleurait, chantait, aimait. Elle avait hâte de lire la suite de son roman. Les Quatre Filles ? Elle attendait la réponse à une lettre. Elle apprenait le solfège. Son dernier jour. Je pourrais me trouver à sa place. Ce matin, nous étions encore semblables.

Elle entend deux voix masculines. Elle voit un homme en uniforme, sabre au côté. Sa casquette – officier de marine. Est-il possible que cette péniche soit un bateau militaire ? Son interlocuteur : un épouvantail portant des lambeaux d'uniforme. Aux formules de politesse dans lesquelles il enchâsse ses mots, Yuriko comprend que l'épouvantail est un subordonné.

– Vous n'honoriez pas le bureau de votre présence ce matin, mon capitaine ?

Le capitaine n'emploie pas le langage brutal d'un supérieur dans l'armée. Il parle comme un professeur d'université.

– Figurez-vous que des pêches m'ont sauvé la vie. Ma première chance, c'est que je ne dors plus dans le baraquement des officiers à Hiroshima. Depuis la naissance de notre bébé, il y a quinze jours, j'habite avec ma femme à Hatsukaichi. Hier soir, une voisine nous offre des pêches blanches : "Ma tante les a apportées de la campagne." Ma femme me met en garde : "Tes ennuis d'estomac..." Comment pourrais-je résister ? Des pêches comme celles-là, cela fait des années que nous n'en avons pas vues. Une douleur atroce

Le fil à recoudre les âmes

me réveille au milieu de la nuit. Ma femme me pose des compresses, je prends une pilule, je finis par me rendormir. Je me lève avec une heure de retard au moins. Alors que je m’habille, j’aperçois une lueur aveuglante au-dessus de la montagne Chugoku. “Un éclair dans un ciel bleu, voilà qui est étrange”, dis-je à ma femme. “Et ton ventre ? Tu devrais peut-être rester à la maison.” “Impossible. J’ai rendez-vous au labo de recherche. Il faut que je me dépêche.” À ce moment-là, une vingtaine de secondes après l’éclair, nous entendons un bruit d’explosion. Les vitres se cassent, les cloisons coulissantes sortent de leurs rainures, je tombe sur le cul. “C’est une bombe, dis-je à ma femme. Tout près d’ici. Attention, ils en lancent toujours plusieurs à la fois.” Ma femme se couche à plat ventre sur notre fille pour la protéger, mais il n’y a pas d’autre bombe. “Réfugiez-vous toutes les deux dans l’abri. Je dois partir au labo.” Dehors, le ciel est parfaitement bleu. Je ne vois aucun avion. Vous savez que je m’y connais en bombes...

– Personne n’oserait prétendre en savoir plus que vous sur les bombes, mon capitaine.

– N’exagérons rien. En tout cas, je me dis que si c’est une bombe d’une tonne, elle a dû tomber à moins de cent mètres. J’explore les alentours. Gens et animaux courent partout, affolés. Les dégâts sont les mêmes dans toutes les directions, de sorte que je ne sais pas où chercher le point d’impact. L’explosion peut-elle avoir un rapport avec l’éclair ? Je n’y comprends rien. À la gare : “Les trains sont arrêtés. Nous n’avons plus de liaison téléphonique avec les gares de Koi et d’Hiroshima.” Alors je vais jusqu’à la route côtière. Une énorme colonne de fumée noire monte au-dessus d’Hiroshima. C’est insensé et effrayant. Je hèle une voiture de police : “Je suis le directeur du laboratoire de physique de l’arsenal. Si vous allez à Hiroshima, je vous prie de bien vouloir m’emmener.” “L’arsenal de Kure ?” “Après les bombardements de Kure, la faculté des sciences d’Hiroshima nous a offert l’hospitalité. Nous travaillons avec les professeurs de physique de l’université.” Hatsukaichi se trouve à douze kilomètres d’Hiroshima. Plus nous approchons de la ville, plus les dégâts deviennent importants. Les maisons s’inclinent de plus en plus. À Kusatsu, nous voyons les premiers blessés. Certains ont le dos à vif. Leur chair ressemble à celle d’un quartier de bœuf chez le boucher. D’autres paraissent avoir été brûlés par des hydrocarbures enflammés.

Je n’ai jamais mangé de bœuf, se dit Yuriko. Du poulet, il y a longtemps. Des insectes grillés, des feuilles de chrysanthème. Si vous vous engagez, disent-ils aux garçons, vous aurez un bel uniforme et vous pourrez manger à votre faim.

L’officier continue son récit.

Le fil à recoudre les âmes

– Un peu avant Koi, nous devons abandonner la voiture. Des poteaux de téléphone, des arbres, des murs tombés sur la route nous empêchent de passer. Nous continuons à pied. Il y a des cadavres partout. Des centaines de personnes se sont jetées dans les réservoirs et dans la rivière et se sont noyées.

Yuriko ferme les yeux. Elle voit des carpes mortes qui dérivent au fil de l'eau, ou plutôt des corps humains qui ont perdu leurs formes et ressemblent à des carpes. Les images se brouillent. Maman enlève la peau d'un légume, ou d'un bébé brûlé. Soudain, une image bien nette : l'aiguille traverse la main de maman. J'aurais dû arracher l'aiguille avant de partir. Garder au moins ce souvenir de maman.

– Je n'ai jamais vu autant de morts. Par moments, je dois marcher sur des cadavres et mon pied se coince même dans une cage thoracique... Je commence à interroger les survivants. Je veux comprendre ce qui a pu se passer. Une énorme explosion s'est produite à Hiroshima, voilà qui est certain. Je pense d'abord à un dépôt de munitions. Cependant, en examinant les morceaux d'armature qui sortent des bâtiments de béton, je constate qu'ils sont tordus vers le bas. L'explosion s'est produite en l'air.

– Une bombe qui explose en l'air, mon capitaine ?

– À cinq ou six cent mètres d'altitude, juste au-dessus de l'hôpital du Dr Shima. Il y a un portique de pierre devant l'hôpital. Les colonnes du portique sont enfoncées dans le sol comme deux grands clous qui auraient reçu un bon coup de marteau sur la tête. Dans le cimetière du temple Sairen-ji, juste à côté, les stèles tombales sont enfoncées tout droit dans le sol de la même manière. Vous avez remarqué que les brûlés sont très nombreux, Tanaka ?

– Ma propre misérable personne, mon capitaine...

– Ah, bien sûr. Veuillez me pardonner. Vous avez traversé les flammes quand l'université a pris feu.

– J'ai commencé par m'arroser d'eau pour réduire le choc thermique, mon capitaine.

– Vous avez bien fait. Vos brûlures ne paraissent pas trop graves. Eh bien, tous ces brûlés nus qui errent dans la ville diffèrent de vous : ils ne se sont approchés d'une flamme à aucun moment.

– Est-ce possible, mon capitaine ?

– J'ai examiné et écarté plusieurs hypothèses : une bombe au phosphore, par exemple, pourrait brûler la peau mais ne produirait pas l'énorme effet de souffle. Une rumeur se répand déjà : les Américains auraient aspergé la ville d'une poudre de magnésium

Le fil à recoudre les âmes

semblable à celle des flashes de photographe, qui se serait enflammée au contact des fils électriques du tramway. Cela ne tient pas debout. Une seule explication est compatible avec mes observations : c'est le rayonnement de l'éclair qui a provoqué ces brûlures. Les effets sont comparables à ceux d'un coup de soleil d'une intensité extrême. Si l'explosion s'était produite au sol, comme pour une bombe ordinaire, les bâtiments auraient intercepté les rayons horizontaux. Pour que les radiations mortelles soient efficaces, cette bombe doit exploser en l'air. Les rayons ressemblent à ceux du soleil. Ils vont en ligne droite. Ils n'atteignent pas les gens qui se trouvent à l'intérieur d'un bâtiment loin des fenêtres. J'ai parlé à des employées de bureau. Celle qui se trouvait devant la fenêtre est morte, celle qui était entre deux fenêtres a survécu. Toutes les personnes qui se trouvaient en plein air autour de l'hôpital Shima, jusqu'à une distance d'un kilomètre au moins, ont été grillées en un instant. Je pense à tous ces groupes de volontaires patriotiques qui dégageaient les zones pare-feu. Il y avait au moins dix mille collégiens.

Yuriko pense à Mako. Je ne te reverrai jamais, Mako-chan. Volontaires patriotiques. Tu ne deviendras pas institutrice. Se marier, vivre dans une petite maison bien propre, avoir des enfants qui babillent dans le jardin. T'ai-je dit au revoir, au fait ? Pas d'importance. Elle avait mal au ventre à cause du faux cerfeuil. Maman inquiète : "Reste donc à la maison aujourd'hui". Si elle était restée au lieu de partir aux travaux civiques, elle serait peut-être ici avec moi. Ou écrasée par les poutres. Maman n'arrive plus à enfiler le fil dans le chas, la vue qui baisse. "Yuriko, toi qui as de bons yeux, viens donc m'aider."

– Jusqu'à deux kilomètres du centre, l'intensité du rayonnement était telle que le bois s'embrasait spontanément. Par exemple, les traverses des rails... Pour les personnes qui se trouvaient à plus de deux kilomètres, j'ai constaté qu'une chemise blanche ou un chapeau suffisait à les protéger. Le blanc reflète les rayons. J'ai même vu une jeune femme dont le dos était brûlé selon le dessin de fleurs imprimé sur son kimono.

– Si j'ose me permettre une suggestion, mon capitaine, tout le monde devrait s'habiller en blanc.

– Il faudrait aussi habiter dans des villes souterraines. J'ai interrogé, par curiosité, toutes les personnes indemnes que j'ai vues. À part celles qui venaient d'une autre ville, comme moi, toutes se trouvaient sous terre au moment de l'explosion. Des dizaines de voyageurs empruntaient le souterrain de la gare d'Hiroshima pour rejoindre leur quai. Des employés d'une compagnie d'assurance rangeaient des archives dans des salles au sous-sol. Les gens qui sont encore là pour raconter cette terrible histoire sont ceux qui ont

Le fil à recoudre les âmes

eu beaucoup de chance. J'ai rencontré le gérant d'un petit poste d'essence. Depuis des semaines, il se disait qu'il devait nettoyer sa cuve. Elle était vide depuis longtemps. On lui promettait une livraison, mais il n'y croyait guère. "Plus je repousse le jour, plus les résidus vont sécher et plus ce sera difficile", se disait-il. Ce matin, il a hésité : "Après toute cette pluie, voilà qu'il fait beau ! Je pourrais aller jusqu'à la mer pêcher des clovisses." Il descend dans sa cuve, où il reste plusieurs heures à gratter les résidus avec un couteau de sculpteur et un marteau. Quand il ressort, la ville d'Hiroshima a disparu.

– Cela rappelle l'aventure du pêcheur Urashima Taro, mon capitaine. Après avoir passé quelques jours dans le palais du roi dragon du fond des mers, il revient dans son village. Il ne reconnaît rien, car trois siècles se sont écoulés.

– Qu'une bombe unique détruise toute une ville, cela dépasse vraiment l'entendement. Je n'ai jamais rien vu de comparable à ce rayonnement mortel, mais l'effet de souffle m'étonne peut-être encore plus. Vous avez vu le tablier du pont ? Pour soulever un pont de béton, pour casser les vitres à douze kilomètres, il faut beaucoup d'énergie. Je dirais dix mille tonnes de nitrate d'ammonium ou de TNT. Si vous montrez cette ville à n'importe qui, il vous dira que des milliers de B-29 sont passés par là. À proximité du centre, les gens qui n'ont pas été carbonisés par l'éclair ont été écrasés comme des tubes de pommade. Tout ce qui pouvait sortir du corps est sorti : les yeux, la langue, les intestins et les autres organes. Quand vous vous éloignez, les corps baignent seulement dans leur merde.

– Dès que nous serons à Kure, mon capitaine, je noterai vos judicieuses observations afin de les transmettre à la commission d'enquête que l'on ne manquera pas de nommer. Votre remarquable investigation leur fera gagner beaucoup de temps.

– Épargnez-moi les flagorneries, Tanaka. Nous mettrons des années à comprendre ce qui s'est passé précisément. Parmi les personnes indemnes, j'ai rencontré un journaliste qui a ressenti le choc à Takehara. Cela fait bien quarante kilomètres d'ici. Il a vu un énorme nuage en forme de méduse qui lançait des tentacules lumineuses de tous les côtés. Il est venu en vélo et il a enquêté, comme moi. Il dit que les gens qui se trouvaient en dehors de la ville n'ont pas seulement vu l'éclair, pika, mais ont aussi entendu un bruit d'explosion. C'est ce qui s'est passé pour moi. Ils disent *pikadon*. Il a réussi à trouver un téléphone à Ujina et il a appelé le chef d'agence d'Okayama : "Une bombe unique est tombée et la ville d'Hiroshima a disparu de la surface de la terre. Il y a au moins cent

Le fil à recoudre les âmes

mille morts.” Le chef d’agence a refusé de le croire, le soupçonnant même d’avoir bu un peu trop de saké.

– Vous souvenez-vous de la visite du professeur Nishima, mon capitaine ? Il nous a parlé d’une “bombe atomique”.

– Je m’en souviens très bien. J’y ai pensé, bien sûr. Il a dit que le minerai d’uranium était rare ; qu’il serait très difficile, et en vérité à peu près impossible avec les techniques actuelles, de séparer l’isotope 235 du 238 ; qu’il faudrait ensuite trouver le moyen de déclencher la réaction en chaîne explosive. Bref, que les Américains eux-mêmes n’y arriveraient certainement pas avant un siècle. Remarquez, vous aviez raison de mentionner le pêcheur Urashima Taro. Nous avons peut-être avancé d’un siècle en une seule journée. J’étais content de vous voir vivant quand je suis arrivé à l’université, Tanaka.

– Je vous remercie de votre sollicitude, mon capitaine.

– En train de manger une citrouille ! Voilà qui n’était pas ordinaire.

– Les botanistes avaient planté ces citrouilles et nous interdisaient d’y toucher. Je me suis dit qu’ils étaient tous morts. Elles paraissaient cuites à point. Elles étaient exquises, avec un petit goût de châtaigne.

– Cuites par les radiations. Si ces radiations traversent la peau des légumes, elles traversent aussi la nôtre. Elles contiennent des rayons X et des rayons gamma très pénétrants. Le soleil émet aussi ces rayons dangereux, mais la haute atmosphère les arrête. Les malheureux qui ont été exposés aux rayons de ce petit soleil, leurs organes internes ont sans doute cuit comme les citrouilles. Qu’ils crient *mizu, mizu*, cela n’a rien d’étonnant. Une soif aussi atroce, depuis que des hommes vivent sur la terre, personne ne l’a jamais éprouvée.

Yuriko se souvient d’un slogan : “Quoi qu’il arrive, plantons des citrouilles.” Mako et moi, planté des graines dans le jardin. Des tiges comme des serpents de tous côtés, mais aucune citrouille. Les tiges coupées en tranches fines, cuites très longtemps, avec de la sauce de soja. Pousses de ronces, fougères, fanes de carotte.

Elle se réveille sans savoir si elle a dormi ou perdu connaissance. Une minute, une heure, un siècle ? L’eau ne chante plus une berceuse, mais le tango du dragon. Ça clapote, ça roule, ça bascule. En mer, sur un bateau de pêche. Le moteur caquette comme une vieille poule. Le patron, qui tient la barre, présente ses excuses aux passagers.

Le fil à recoudre les âmes

– Je vous prie de bien vouloir considérer avec indulgence ce vieux rafiot. Pour aller à Ninoshima, vingt minutes suffiraient si j'avais trouvé de l'essence. Tout ce qu'on me donne pour emplir mon réservoir, c'est une sorte d'alcool. Le moteur accepte de tourner, mais à contrecœur. Quant à moi, mes goûts diffèrent des siens : je préfère l'alcool à l'essence ! Ah, mes enfants, je crains que nous ne mettions deux heures pour arriver sur l'île. Ils ont aménagé un grand hôpital là-bas... Les clients ne manquent certes pas.

Yuriko se redresse. Elle découvre toute une flottille. Des remorqueurs tirent de grandes barges qui transportent des centaines de morts-vivants. L'homme au sabre et son acolyte ont disparu. Dans le bateau, des naufragés affalés – comme s'ils avaient passé des mois sur un radeau sans boire et sans manger. La perspective d'être soignés à Ninoshima les laisse indifférents.

Le pêcheur a recueilli des rumeurs absurdes dans son filet. Les rapporte-t-il pour nous donner espoir, ou y croit-il vraiment ?

– À ce qu'on dit, nos savants ont mis au point une bombe pas plus grosse qu'un paquet de cigarettes, dont la puissance dépasse tout ce qui est connu. Ils comptaient l'utiliser pour couler tous les navires ennemis d'un seul coup, par surprise. Après la cruelle et lâche attaque sur Hiroshima, désirant répliquer de manière décisive, notre vaillante armée a décidé de frapper l'Amérique avec ces nouvelles bombes. Écoutez ce que m'ont dit des personnes que j'ai transportées avant vous... Trois bombardiers d'un nouveau modèle à très long rayon d'action, fabriqués dans le plus grand secret en Mandchourie, ont traversé l'océan Pacifique. La chasse ennemie a réussi à en descendre un, hélas, mais les deux autres ont détruit Los Angeles et New York !

Yuriko regarde une fille assise en face d'elle. Son corps nu semble fait de bouts de cuir à peine tannés, couverts de sang séché, cousus par un maladroit – mais son visage est intact. Le même âge que Mako : onze, douze. Ses yeux sont fermés. *Oka-san, Oka-san*, murmure-t-elle. Sur ses genoux, dans la traditionnelle boîte en balsa, le pique-nique *bento* que les mères préparent le matin pour leurs enfants. Le couvercle cassé laisse apparaître un rectangle de riz entourant une prune rouge marinée. *Hinomaru bento*, le pique-nique drapeau japonais. Yuriko pense aux citrouilles exquises. Leur bon goût de châtaigne. Que je puisse avoir de nouveau faim, jamais je ne l'aurais imaginé.

La jeune fille voit ou devine le regard de Yuriko.

– Je te le donne.

Le fil à recoudre les âmes

Yuriko incline la tête et agite la main pour dire non. La jeune fille tend le bento en souriant. Yuriko n'a jamais vu autant de tendresse dans un sourire.

– Pour moi, c'est fini. Mange-le, je t'en prie.

Pendant que Yuriko mange la prune et le riz, la jeune fille reste immobile. Elle paraît assoupie. Soudain, sa voix, très douce mais bien distincte :

– Je vais te dire mon nom. Si tu rencontres ma mère, tu lui diras que tu m'as vue.

Yuriko attend que la jeune fille lui dise son nom, mais elle ne dit plus rien.

3. Le groupe de Sion

Loin des immeubles tout neufs du centre de Hiroshima, Yuriko vit avec sa grand-mère dans une pauvre cabane, là même où se dressait la maison qu'elle a abandonnée aux flammes le 6 août 1945. Elle a convaincu sa grand-mère de quitter le pavillon qu'elle possède en banlieue, d'assembler quelques planches, de les couvrir d'une plaque de tôle, de s'installer ici. Elle ne veut pas que la ville s'empare de l'emplacement. Sans même parler des squatters. Elle occupe le terrain par respect pour la mémoire de ses parents.

Elle passe ses journées dans la cabane. Une sorte de cordelette violacée rampe sur sa joue gauche – ce que les médecins appellent un “chéloïde”, d'après un mot grec qui signifie “pince de crabe”¹¹. Elle a perdu en partie son sourcil, sa narine et sa lèvre supérieure gauches. Ses dents sont exposées en permanence. Les doigts de sa main gauche sont recourbés et les deux derniers collés l'un à l'autre. Comment pourrais-je me montrer dehors ? Quand elle construisait la cabane avec sa grand-mère, les enfants se moquaient d'elle : “Tête de renard ! Tengu¹² ! Pikadon !” Sa grand-mère a longtemps caché les miroirs. Un jour, Yuriko s'est regardée dans une bouteille. Qui est cette inconnue ? Est-ce vraiment moi ?

La peau du chéloïde est très sensible à la température. La moindre égratignure met un an à cicatriser.

Yuriko lit des livres que sa grand-mère va chercher à la bibliothèque. Elle effectue des travaux de couture. Ne parle pas. Sort parfois le soir pour aller au cinéma. Laisse tomber ses longs cheveux sur la partie gauche de son visage. Personne ne la regarde dans la pénombre. Elle ne se lasse pas de voir des films américains. Amoureuse de Gary Cooper. S' imagine à la place de l'héroïne quand le beau Gary l'embrasse.

Avec mes stigmates, je ne trouverai jamais de mari. Ils ne veulent pas épouser une survivante. Des enfants microcéphales sont nés. Toutes sortes de déformations. Quatre

¹¹ C'est une boursoufflure fibreuse et durcie qui se forme sur certaines cicatrices mal soignées. Il est probable que la sous-alimentation a empêché la peau brûlée de cicatriser normalement.

¹² Monstre des montagnes.

Le fil à recoudre les âmes

ans après la catastrophe, des gens qui paraissent en bonne santé perdent leurs cheveux, vomissent du sang et meurent en trois semaines. Quel homme prendrait le risque qu'une telle chose arrive à sa femme ? On ne peut pas non plus trouver de travail. Ils ont peur. Comme si nos maux étaient contagieux.

Ceux qui cachent qu'ils étaient à Hiroshima ce jour-là. Comment le pourrais-je, avec ma joue ? Partir vivre ailleurs... Là où personne ne pense à la leucémie en voyant un chéloïde.

Au moins, ici, les médecins connaissent la maladie des rayons.

Une nouvelle guerre atomique. Des chéloïdes sur tous les visages. Je serais comme tout le monde. Personne ne me traiterait de tengu.

La grand-mère de Yuriko se demande comment elle pourrait aider sa petite-fille.

– Tu as la chance d'avoir survécu, lui dit-elle, mais tu ne profites pas de cette chance. Tu te tiens à l'écart du monde comme une morte. Quelle désolation ! La vendeuse de calamars, elle vient tous les jours avec une petite carriole près de l'ancienne banque, m'a parlé d'autres jeunes filles qui portent la trace de Pikadon sur leur corps. Elles se réunissent, dit-elle. Je vais me renseigner.

Yuriko agite la main devant son visage pour dire non. Sa grand-mère hausse les épaules. Quelques jours plus tard :

– Le groupe des jeunes filles, je l'ai trouvé : c'est un pasteur qui l'a réuni, dans les ruines de son église près du parc Asano. Tu devais aller voir.

Une église près du parc Asano ? C'est peut-être le pasteur Tanimoto, se dit Yuriko. Voyant qu'elle n'agite pas la main, sa grand-mère lui indique le jour et l'heure de la prochaine réunion.

Les yeux de Yuriko s'emplissent de larmes quand elle revoit le pasteur Tanimoto. Le seul homme qui s'est bien conduit ce jour-là. Il a pris sur son dos les péchés de tous les autres. Le pasteur Tanimoto ne la reconnaît pas, mais il l'accueille en souriant dans le groupe, qui comprend une trentaine de jeunes filles. Il est resté très bavard.

– Juste après la fin de la guerre, un magazine américain, *The New Yorker*, a publié un grand article sur Hiroshima, dans lequel l'auteur a parlé de ma modeste personne¹³. Je

¹³ Cet article a été publié en livre : Hiroshima, de John Hersey, 1946. La traduction française vient d'être rééditée par Tallandier.

Le fil à recoudre les âmes

vous ai dit que j'ai étudié la Bible en Amérique ? Dans une ville qui s'appelle Atlanta. J'aimais beaucoup les citations de la Bible que je lisais au passage dans des romans comme *Moby Dick* Connaissez-vous *Moby Dick* ? C'est l'histoire d'un homme orgueilleux, qui veut capturer une baleine blanche. Alors j'ai lu la Bible et puis je suis parti étudier la théologie à Atlanta et je suis devenu pasteur. Quand l'article du New Yorker est paru, mes camarades de séminaire ont dit : "Wow ! Regardez, Tanimoto a survécu à la bombe ! Nous pouvons peut-être l'aider." Ils m'ont invité et j'ai de nouveau séjourné plus d'un an aux États-Unis. Mr Norman Cousins, le rédacteur en chef du magazine *Saturday Review*, a écrit un article très chaleureux. J'ai parlé dans les églises et les universités. J'ai demandé aux gens de nous aider à reconstruire notre pauvre ville de Hiroshima. Je leur ai expliqué que je ne parlais pas de reconstruction matérielle. "Notre ville est en train de devenir la plus moderne du Japon", leur ai-je dit. "Les meilleurs architectes bâtissent des immeubles majestueux. Je veux parler de reconstruction sociale et spirituelle. Par exemple, j'ai fondé une association d'aide aux orphelins." Des familles américaines ont adopté moralement des enfants. Chaque famille envoyait deux dollars par mois. Cet argent permettait aux orphelins d'aller à l'école au lieu de devoir mendier dans la rue pour survivre. Cependant, mon église était toujours en ruines. J'y tenais tout de même des services. Je ne voulais pas qu'on dise : "Tanimoto se dérobe à l'épreuve que le Seigneur lui envoie." J'ai remarqué deux jeunes filles défigurées dans ma congrégation... De ces deux jeunes filles, l'une a cessé de venir. Pourquoi ne vient-elle plus ? Je suis parti à sa recherche. Je l'ai trouvée au fond d'une pièce sombre, cachée derrière une moustiquaire, passant ses journées à pleurer. J'ai découvert qu'il y avait beaucoup de jeunes filles comme elle à Hiroshima, et aussi des garçons. Ces survivants défigurés ne voulaient pas se montrer, mais acceptaient de se rencontrer les uns les autres. J'ai organisé ce groupe, que nous appelons "Groupe de Sion". J'ai bien vu quatre-vingts jeunes filles au cours des années, ou même plus, mais elles n'assistent pas toutes à chaque réunion. Des garçons sont venus au début, mais ils ne sont pas restés. L'apparence compte peut-être moins pour eux.

Bien qu'elle ne parle pas, Yuriko se lie d'amitié avec les jeunes filles du groupe. Certaines ne peuvent plus ouvrir la bouche et se nourrissent avec une paille. D'autres n'ont plus de paupières et dorment les yeux révulsés. L'une d'elles a le visage collé sur l'épaule. Personne ne traite Yuriko de tengu.

Elles racontent ce qu'elles n'ont jamais dit à personne.

Le fil à recoudre les âmes

– Alors j’ai entendu quelqu’un, c’était un soldat sans doute, qui disait : “Une autre écolière morte. Portons-la jusqu’au bûcher.” Je voulais crier : “Je ne suis pas morte ! Je suis vivante !”, mais aucun son ne sortait de ma gorge. “Ils vont me brûler vivante”, ai-je pensé.

– Ma petite sœur est belle. Elle a un fiancé. Je le déteste. Elle aussi, parfois, je la déteste.

– Le médecin a dit que je ne survivrais pas. Je travaillais dans la rue avec ma classe. Elles sont presque toutes mortes. Par chance, nous habitons à Ujina et notre maison est restée intacte. Ma mère a réussi à me retrouver. Elle a voulu me gâter pour mes derniers jours sur terre. Elle a réussi à trouver des œufs et du lait. Cela m’a donné des forces. J’ai survécu. Pika m’a ôté la vue, mais j’ai appris le braille.

– Pouvons-nous espérer nous marier un jour ? Cela, je me le demande souvent.

– Je ne sors que la nuit, comme les hiboux.

– Comme les vampires.

– Je porte un masque pour enrhumés, un foulard, des lunettes noires. Les gens me regardent avec mépris. Pourquoi je cache mon visage, ils le savent bien.

– Le corps que m’a donné ma mère a disparu. Pika a mis au monde une nouvelle Michiko, une horrible nouvelle Michiko.

– Les écoliers chantent quand ils passent devant ma maison : “La caverne du monstre ! L’antre du dragon ! Le terrier de la renarde !”

– Je me suis jetée dans la mer, mais je n’ai pas réussi à me noyer.

– Ma maison s’est effondrée. J’ai réussi à ramper dehors, mais j’ai constaté que j’avais laissé ma peau sous les décombres. Ma mère, qui était partie chercher à manger à la campagne, était indemne. Elle m’a emmenée à l’hôpital. J’ai vu une pancarte à l’entrée de la salle où on m’admettait : “Cas désespérés seulement.” Ma mère venait tous les jours. Elle s’occupait si bien de moi que j’ai décidé de vivre. Avec une mère aussi dévouée, comment pouvais-je envisager de mourir ?

– Ma petite sœur était à la campagne, elle aussi. Elle avait seulement neuf ans. Elle m’a retrouvée et elle a convaincu un infirmier de me faire quatre injections de glucose. Elle m’a sauvé la vie, je pense. J’ai étudié la musique et la couture, des arts que l’on peut enseigner sans sortir de chez soi, espérant devenir professeur. Mais je n’ai jamais osé. Quel élève voudrait apprendre auprès d’une personne telle que moi ?

Le fil à recoudre les âmes

– J’ai vendu le trousseau de mariage que ma mère avait préparé pour moi. Ainsi, elle a pu acheter de la pommade pour masser mes cicatrices.

– Quelqu’un m’a parlé de ce groupe. Je n’aime pas cette Bible, ni cette religion, ni aucune religion, mais cela me réconforte de pouvoir rencontrer des personnes qui me ressemblent et qui me comprennent.

Le pasteur Tanimoto fait opérer neuf jeunes filles à Tokyo et à Osaka en 1952. Il demande aux autres de se montrer patientes.

– J’espère que vous redeviendrez toutes aussi belles que vous l’étiez. Ici au Japon, les hôpitaux sont trop pauvres pour acheter des équipements modernes, et les médecins sont trop peu nombreux. Ils ne peuvent traiter que les cas les plus simples. Enlever une cicatrice de Pika et greffer un morceau de peau à la place n’est pas chose facile. Souvent, une nouvelle boursoufflure se forme et il faut recommencer. Cela prend du temps et cela coûte cher. Vous vous souvenez de Masugi san, cette romancière qui est venue nous voir l’an dernier ? Elle a donné de l’argent et en a trouvé auprès de ses amis à Tokyo. Les paroissiens de mes camarades de séminaire en Amérique envoient aussi de l’argent. Je ne peux même pas dépenser tout ce qu’ils envoient. Je vous ai dit que Mr. Norman Cousins va venir chez nous ? Nous verrons ce que nous pouvons faire.

Norman Cousins visite le Japon avec sa femme, Ellen. Le pasteur Tanimoto les invite à descendre dans le sous-sol de l’église, où se réunit le groupe de Sion. Les jeunes filles sont assises sur des chaises de bois disposées en cercle. Norman Cousins paraît bouleversé.

– Je lis sur leur visage l’avenir tragique vers lequel se dirige l’humanité si rien n’est fait pour arrêter la course à l’abîme, dit-il.

Le pasteur Tanimoto sourit.

– Vous vous exprimez comme un homme de lettres, Cousins san. Quant à moi, je me permets de vous soumettre une suggestion très concrète. Vous penserez sans doute que je crois aux miracles, mais je rêve de voir ces jeunes filles partir en Amérique pour y être opérées.

– Même si je ne crois sans doute pas aux mêmes miracles que vous, je pense que l’effort des hommes de bonne volonté permet de vaincre bien des obstacles. Je vais me renseigner. Il faut trouver des médecins compétents et généreux, qui ne réclament pas des honoraires trop élevés. C’est possible, certainement. Tout est possible en Amérique. Nous

Le fil à recoudre les âmes

devrons demander l'autorisation du Département d'État, c'est notre ministère des affaires étrangères. On ne peut pas les faire entrer avec des visas de tourisme. Elles devront peut-être rester plus de trois mois.

– Je crains de vous donner bien des soucis, Cousins san.

Ellen Cousins paraît un peu irritée depuis un moment. Elle trouve que son mari tergiverse et embrouille les choses. Elle se tourne vers le pasteur.

– Nous le ferons, Tanimoto san. Je vous le promets.

Cela prend près de deux ans. Le pasteur Tanimoto informe les jeunes filles des progrès de l'affaire.

– Le gouvernement américain se montre réticent. Norman Cousins croit qu'ils sont lâches et refusent de s'avouer responsables de ce qui vous est arrivé. Je lui dis que je les comprends. "Imaginez que des milliers de survivants demandent des comptes !" lui ai-je écrit. Ce cauchemar, ils désirent l'éviter. Certains bureaucrates de notre pays s'opposent aussi à mon projet. Les gens, disent-ils, trouveront humiliant que nous demandions à nos ennemis de nous faire la charité encore une fois. Des journalistes écrivent toutes sortes de choses sans queue ni tête, comme à leur habitude. Que les Américains vous utiliseront comme cobayes ; que nos médecins sont aussi compétents, et peut-être même plus habiles, que les médecins américains ; que l'on parle trop des victimes d'Hiroshima, au détriment de toutes les autres victimes de la guerre au Japon ; et même que je recherche la publicité pour mon propre compte. Ah, je suis convaincu que nous y arriverons. En attendant, Norman Cousins ne vous oublie pas. Il a réussi à convaincre le docteur Hitzig, qui dirige le grand hôpital Mount Sinai de New York, de vous accueillir quand le gouvernement l'autorisera. Un spécialiste réputé de la chirurgie esthétique pour les brûlés, le docteur Barsky, a promis de vous opérer gratuitement. Des familles méthodistes et quakers ont proposé de vous héberger.

Les deux médecins viennent au Japon avec Norman Cousins pour une sorte de mission exploratoire. On ne peut pas envoyer le groupe entier aux États-Unis. Ce n'est pas seulement une question d'argent. Certaines jeunes filles du groupe fuient le regard du monde parce qu'elles ont été amputées, ou parce qu'elles souffrent de la maladie des rayons. Le docteur Barsky ne peut pas les soigner. Lesquelles partiront en Amérique ? Seules celles que la chirurgie esthétique peut aider. Elles doivent aussi avoir une personnalité solide et équilibrée pour passer de nombreux mois à subir des opérations douloureuses et peut-être

Le fil à recoudre les âmes

dangereuses dans un pays étranger dont elles ignorent la langue. Les médecins américains et leurs collègues japonais choisissent vingt-cinq jeunes filles.

Yuriko avait vu Norman Cousins de loin. Quand ces médecins s'approchent d'elle pour l'examiner, elle remarque qu'ils ressemblent à Gary Cooper ou à Fred Astaire, parce que tous les Américains se ressemblent, mais qu'ils sont beaucoup moins élégants et gracieux que Fred Astaire. Ils sont couverts de poils comme des ours, aussi lourds que des ours, et ils ont une odeur animale qui ressemble sans doute à celle de l'ours. Ces gros animaux sauront-ils m'opérer ?

Le pasteur Tanimoto annonce une bonne nouvelle aux jeunes filles.

– Le général Hull, qui dirige les troupes américaines au Japon, nous offre le transport. Je suppose que des avions qui apportent des vivres et du matériel pour l'armée repartent à vide. Prendre une telle décision, cela demande tout de même du courage, puisque le gouvernement américain a affirmé qu'il ne vous aiderait pas.

Le jeudi 5 mai 1955 à l'aube, des autocars emmènent les jeunes filles et leurs familles à l'aéroport militaire. Le pasteur Tanimoto, qui les accompagne en Amérique, leur tient un petit discours quand elles s'installent dans l'avion.

– Je suis toujours un peu inquiet quand je prends l'avion. Vous aussi ? Vous êtes sans doute encore plus inquiètes que moi, parce que c'est votre première fois. On se demande comment cette grosse machine peut tenir en l'air. C'est beaucoup plus lourd qu'un oiseau. Le pilote me l'a expliqué, une fois. Ce qui lui permet de voler jusqu'aux nuages, c'est la forme de l'aile et la pression de l'air. Je n'y ai rien compris, mais il paraissait très sûr de lui. Vos parents étaient inquiets aussi, je l'ai bien vu. Ils tentaient de faire bonne figure, mais ils se demandent s'ils vous reverront. Je me suis efforcé de les rassurer. Ils me font confiance, je crois, tandis que moi, je fais confiance au pilote.

Certaines jeunes filles se moquent du bon pasteur.

- Ne tremblez pas, Tanimoto san. Jésus san vous protège.
- Adressez-lui une petite prière, pour être vraiment sûr d'arriver à bon port.
- Quant à nous, en tout cas, après ce que nous avons subi, nous n'avons peur de rien.
- De même qu'une personne qui se noie se raccroche à un fétu de paille, nous sommes prêtes à tout. Nous n'avons rien à perdre.
- Nous irions jusqu'au bout du monde pour retrouver figure humaine.
- Toi tu veux retrouver figure humaine, moi je veux trouver un mari !

Le fil à recoudre les âmes

Alors que les hélices tournent déjà, un aide de camp apporte au général Hull un télégramme du Département d'État interdisant le vol. Le général reste très calme.

– C'est ennuyeux, dit-il à son aide de camp, j'ai oublié mes lunettes.

Ensuite, il répond au Département d'État : "J'ai reçu votre télégramme, mais l'avion avait déjà décollé."

Les jeunes filles sont étonnées de découvrir que l'avion ne vole pas tout droit dans le ciel comme un oiseau. Il descend brusquement, il remonte, il tremble, il vrombit. Elles ont mal au cœur et vomissent. Le pilote et ses acolytes sourient de toutes leurs énormes dents pour les réconforter. Peu à peu, les jeunes filles s'habituent à cette boîte de fer tirée par ses hélices et ballottée par les vents. Elles ne vomissent plus. Elles rient. Elles chantent.

– Escargot, escargot, va dans la montagne.

– Moi ? Oh non ! Allez-y vous-même !

Quand j'y suis allé l'année dernière

La corneille au plumage noir

M'a renversé d'un côté,

M'a renversé de l'autre côté.

Dans la montagne je n'irai plus.

– Forgeron, forgeron, donne-moi du feu.

– Je n'ai pas de feu, pas de feu !

Franchissez cette montagne-ci,

Franchissez cette montagne-là,

De l'autre côté vous trouverez du feu.

Au bout de neuf heures, alors qu'un soleil de cuivre s'apprête à plonger dans l'océan Pacifique, l'avion descend vers un groupe d'îlots. Quand on regarde par les hublots, on croit voir des insectes couleur d'émeraude, ici un papillon, là un hanneton, posés sur un drap de soie bleue striée de reflets roux. L'avion se pose au milieu des cocotiers. Des mécaniciens remplissent les réservoirs et vérifient les moteurs. Un nouvel équipage s'installe dans le poste de pilotage. Les jeunes filles descendent se dégourdir les jambes.

Le fil à recoudre les âmes

– Vous avez remarqué ? Tous les Américains mâchent du chewing-gum quand ils travaillent.

– Pas seulement quand ils travaillent. Toute la journée.

– Et quand ils dorment ?

– Ça, je ne sais pas.

– Vous croyez que les docteurs mâcheront du chewing-gum quand ils nous opéreront ?

– À l'hôpital, c'est peut-être interdit, à cause de l'hygiène.

– Cela explique leurs grosses mâchoires, dit-on.

L'avion redécolle et vole pendant douze heures jusqu'à l'îlot suivant.

– Cette route étroite, où va-t-elle ?

– Cette route étroite va au temple de Bouddha san.

– Laissez-moi passer, je vous prie.

– Personne ici ne passe.

– Ayant fait un vœu, je dois adresser ma prière à Bouddha san.

– Où est votre maison ?

– Derrière le poste militaire de Hakone.

– Passez, passez ! À l'aller, tout ira bien ;

Au retour, tout ira mal.

– Oh le bel enfant ! À qui est cet enfant ?

– C'est la fille de Hachibei, le marchand.

– Oh le bel enfant ! Si bien élevé !

Je vais lui donner cinq pièces d'or,

Dix à ses parents, cinquante à sa grand-mère.

– Que ferez-vous de cinquante pièces d'or, grand-mère ?

– J'achèterai du riz ; sur un bateau le chargerai,

Sur un bateau d'argent aux rames d'or.

Souquez ferme jusqu'à la capitale !

– Quels cadeaux rapportez-vous de la capitale, grand-mère ?

– D'abord une épingle à cheveux en nacre,

Ensuite, un miroir encadré de laque,

Enfin une ceinture large de calicot.

Le fil à recoudre les âmes

– *Veillez coudre la ceinture, grand-mère.*
 – *Je voulais la coudre, mais elle est trop courte.*
Je vais l'offrir au temple de Yamada
Comme corde pour sonner la cloche.

Une libellule posée sur la soie bleue, des cocotiers, des mécaniciens mâchant du chewing-gum, un nouvel équipage.

– Nous avons traversé seulement la moitié de l'océan, leur dit le pasteur Tanimoto. Ensuite, il faut encore traverser les États-Unis. Nous mettrons cinq jours en tout. Si nous avions pris le bateau et le train, comme on le faisait jadis, notre voyage aurait duré des semaines.

– *Compagnon, compagnon !*
Donne-moi un enfant !
 – *Quel enfant veux-tu ?*
 – *Celui-ci, je le veux.*
 – *Cet enfant, que lui donneras-tu à manger ?*
 – *Je lui donnerai de la limande.*
 – *Ça n'ira pas, la limande a trop d'arêtes.*
 – *Je lui donnerai de la seiche.*
 – *Ça n'ira pas, l'enfant aura mal au ventre.*
 – *Alors j'étalerai une natte sur le sol*
Et je lui apprendrai à écrire.
 – *Ça n'ira pas, l'enfant se salira les mains.*
 – *Alors j'étalerai une natte sur le sol*
Et je lui raconterai des histoires.
 – *Ça ira, je te donne l'enfant.*

– *Pourquoi pleurez-vous,*
Grenouilles des montagnes ?
Avez-vous faim ?
Si vous avez faim, moissonnez le champ de riz.
 – *Moissonner le champ de riz, c'est salissant.*

Le fil à recoudre les âmes

- *Si vous êtes sales, lavez-vous.*
- *Pour se laver, l'eau est trop froide.*
- *Si vous avez froid, réchauffez-vous près du feu.*
- *Près du feu, il fait trop chaud.*
- *Si vous avez chaud, éloignez-vous du feu.*
- *Loin du feu, les puces vont nous mordre.*
- *Si les puces vous mordent, tuez-les.*
- *Que les pauvres bêtes meurent,*
Cela nous rend tristes et les larmes jaillissent de nos yeux.
- *Pourquoi pleurez-vous, grenouilles des montagnes ?*
- Etc.*

L'île suivante ne ressemble pas à un insecte, mais à une constellation, car la nuit est tombée.

– Nous voici à Hawaïi, leur dit le pasteur Tanimoto. Nous passons la nuit à l'hôtel avant de continuer notre voyage. Nous pourrions enfin nous allonger et nous reposer. Nous sommes partis jeudi matin, il y a trente-six heures environ. Diriez-vous que nous sommes samedi soir ?

– Oui, Tanimoto san.

– Regardez tous ces gens qui nous attendent sur la piste. De nombreux Japonais vivent ici à Hawaïi. Ces personnes qui tendent des micros sont des journalistes, je suppose. Madame, s'il vous plaît, quel jour sommes-nous ?

– Eh bien, vendredi.

– Avez-vous entendu, mesdemoiselles ? Vous avez étudié l'anglais, au moins un peu, à l'église. Vous connaissez les jours de la semaine.

– Pourquoi a-t-elle dit vendredi ? Nous sommes samedi.

– Hé hé. Cette dame ne se trompe pas. Nous avons reculé d'un jour. C'est que nous avons traversé la "ligne de changement de date". Je l'ai fait souvent, on me l'a expliqué souvent, mais je n'y ai jamais rien compris.

– C'est la pression de l'air, Tanimoto san.

– Sans doute rajeunit-on quand on passe cette ligne un grand nombre de fois. Ainsi s'explique que vous ne vieillissez pas du tout, Tanimoto san.

Le fil à recoudre les âmes

– Ce serait bien commode. Hélas, quand on passe la ligne dans l'autre sens, on saute au lendemain. Le gain d'un jour est annulé.

- *Un rat a rongé la tête de la statue de Bouddha.*
- *Mais ce rat est lui-même Bouddha !*
- *Si ce rat est Bouddha, comment se fait-il que le chat l'a mangé ?*
- *Mais ce chat est lui-même Bouddha !*
- *Si ce chat est Bouddha, comment se fait-il que le chien l'a mordu ?*
- *Mais ce chien est lui-même Bouddha !*
- *Si ce chien est Bouddha, comment se fait-il que le loup l'a capturé ?*
- *Mais ce loup est lui-même Bouddha !*
- *Si ce loup est Bouddha, comment se fait-il que le feu l'a brûlé ?*
- *Mais ce feu est lui-même Bouddha !*
- *Si ce feu est Bouddha, comment se fait-il que l'eau l'a éteint ?*
- *Mais l'eau est elle-même Bouddha !*
- *Si l'eau est Bouddha, comment se fait-il que l'homme l'a bue ?*
- *Mais l'homme est lui-même Bouddha !*
- *Si l'homme est Bouddha, comment se fait-il qu'il prie Bouddha ?*

*Dors, dors, dors, mon enfant !
 Quand mon bébé a-t-il été conçu ?
 Au troisième mois,
 Quand fleurissaient les cerisiers.
 Ainsi ses rondes joues
 Auront la couleur
 Des pétales de cerisier.*

4. À l'intérieur du chien

Norman Cousins accueille le groupe à New York. Il confie les jeunes filles à des quakers, qui les emmènent en Pennsylvanie dans une sorte de colonie de vacances où elles suivent des cours d'anglais et de mœurs américaines. Elles apprennent à garder leurs chaussures dans les maisons, à utiliser un couteau et une fourchette, à boire du lait et à manger des hamburgers.

On leur conseille d'oublier la politesse.

– Vous devez répondre aux questions simplement et clairement. Personne ne s'offensera si vous répondez de travers, si vous vous trompez de mot, si vous commettez un impair. Ce qui mécontenterait des Américains, c'est que vous répondiez à la japonaise, de manière vague, par peur de vous tromper.

– Certaines personnes qui croient tout savoir disent que vous ne pourrez pas vous habituer à la vie américaine, que vous voudrez rentrer chez vous au bout d'une semaine. Mais nous sommes certains que tout ira bien. Nous considérons qu'il n'existe pas de différence fondamentale entre les peuples. Vous êtes nos semblables. Des êtres humains, des créatures de Dieu.

Une différence remarquable distingue tout de même la culture japonaise de la plupart des autres : le mot "non" n'existe pas en japonais. Ainsi, les jeunes filles mettent longtemps à apprendre et à comprendre ce simple petit mot, *no*.

Une bonne dame quaker demande à la jeune fille qui réside chez elle, Michiko, si elle mange des œufs au petit déjeuner.

– *Eggs ? Ah, eggs... Well...*

– *You don't like eggs ?*

– *Oh yes, yes !*

Le lendemain, la dame sert des œufs sur le plat. Michiko les laisse dans son assiette. La dame n'y comprend rien et appelle le pasteur Tanimoto.

– Hé, hé. La pauvre enfant déteste les œufs. Quand vous lui demandez si elle les aime, elle ne répond pas oui. Cela signifie qu'elle ne les aime pas. Mais vous, comme elle n'a pas répondu oui, vous voulez une réponse franche, vous lui demandez si elle ne les aime

Le fil à recoudre les âmes

pas. Elle est contente que vous l'ayez comprise. Elle dit : "Oui, c'est ça, c'est ça, je ne les aime pas." Ensuite, elle devait être bien étonnée de voir des œufs dans son assiette.

Pendant le stage d'adaptation, les quakers cherchent des familles amies à New York, afin que les jeunes filles soient hébergées près de l'hôpital Mount Sinai.

Le pasteur Tanimoto explique à Yuriko qu'il a trouvé lui-même une famille pour elle.

– Je crois que vous commencez à comprendre l'anglais, Yuriko san, mais quand vous ne saisissez pas quelque chose, vous ne pouvez pas demander une explication, puisque vous ne parlez pas du tout. Je connais une femme américaine qui parle très bien le japonais. Elle a grandi au Japon ; son père travaillait à l'ambassade d'Angleterre à Tokyo. Au moins, elle pourra vous dire les choses en japonais si elle voit que vous ne comprenez pas. Son mari est un grand savant. En vérité, il a travaillé avec les autres savants américains dans le désert je ne sais où, là où ils ont mis au point la bombe qui est tombée sur notre ville. Il était encore étudiant. Il ignorait que la bombe serait lancée sur le Japon. Il s'appelle Leneman san. Il est venu au Japon quelques années après la guerre pour une conférence. Mrs Leneman était interprète dans cette conférence, c'est ainsi qu'il l'a rencontrée. Il a voulu visiter Hiroshima. Il avait lu l'article dans le New Yorker, alors il a demandé à me voir. Ils ont un gentil petit garçon, Scott. Vous verrez, Leneman san est un homme très généreux et aussi très drôle. C'est une famille pleine de vie, ils rient beaucoup. Cela vous changera des quakers, qui sont des gens un peu trop sévères parfois.

Leneman san est un de ces Américains qui mesurent près de deux mètres. Le pasteur Tanimoto et Yuriko lui arrivent un peu au-dessus de la taille, mais très en dessous des épaules. Mrs Leneman a de grands yeux verts. Quand elle parle japonais, on croirait entendre une habitante de Tokyo, mais elle roule les r de façon bizarre quand elle parle anglais.

– Je m'appelle Mildred, dit-elle à Yuriko. Tanimoto san m'a dit que vous comprenez un peu l'anglais. Je vous parlerai anglais pour que vous appreniez notre langue, sauf si je sens qu'il est nécessaire, pour une raison ou une autre, que je vous parle japonais. Avez-vous remarqué que je prononce les consonnes autrement que les Américains ? C'est que je suis écossaise. Vous connaissez l'Angleterre, je pense. L'Angleterre n'est qu'un morceau d'un groupement, le Royaume-Uni, dans lequel il y a aussi l'Écosse, le pays de Galles et une partie de l'Irlande. Les Américains trouvent que je parle avec un accent. Moi, je dis que je parle le véritable anglais, tandis que les gens d'ici massacrent ma

Le fil à recoudre les âmes

pauvre langue. Hank parle avec un horrible accent de Brooklyn , je suis sûre que vous l'avez remarqué. Hank ? Eh bien, c'est mon mari, Leneman san. Regardez, ici c'est la chambre de Scott, notre petit garçon, qui a deux ans, et ici une autre chambre, si un jour Scott a un frère ou une sœur. En attendant, c'est là que vous habiterez. Vous voyez le grand bâtiment, là-bas ? C'est l'hôpital Mount Sinai. Nous avons acheté cet appartement il y a trois ans seulement. Par hasard, pas très loin de l'hôpital. Certaines de vos camarades, qui habitent en banlieue, mettront des heures à venir. Vous pouvez y aller à pied, vous savez. Vous devez faire attention quand vous traversez la rue, parce que les Américains ne conduisent pas à gauche, comme les Japonais et les Anglais, mais à droite. Je dois faire attention aussi.

Yuriko se demande comment on écrit "Mildred". En japonais, on dirait Mirudoredo. "Hank" est plus facile à prononcer. Cela ressemble à *hanko*, le sceau avec lequel on signe au Japon. Cette Mirudoredo est presque aussi bavarde que la pasteur Tanimoto.

Leneman san est peut-être encore plus bavard, ce qui n'est pas peu dire, mais il parle comme s'il mâchait un énorme chewing-gum, c'est en cela que consiste l'accent de Brooklyn. Celui qui est le plus facile à comprendre, c'est le petit Scott. Yuriko a l'impression d'apprendre l'anglais en même temps que lui. Il l'appelle Yuko. Un Américain qui n'a jamais jeté de bombe sur personne, se dit-elle. Ses joues rebondies et satinées, deux pétales de rose.

Yuriko admire Mildred pour l'égalité de son humeur : aussi tranquille que l'eau d'un lac de montagne. Elle conduit l'automobile. Au Japon, quelle femme oserait tenir un volant ? Même parmi les hommes, rares sont ceux qui savent le faire.

Peu à peu, Yuriko s'habitue à l'accent de Hank. Elle ne comprend pas tout ce qu'il dit. Il aime plaisanter. Quand Mildred rit bruyamment, comme aucune femme japonaise n'oserait le faire, Yuriko devine que Hank a dit quelque chose de drôle, mais les jeux de mots lui échappent. Elle arrive à déceler dans le regard de Hank une lueur malicieuse qui annonce une plaisanterie.

– T'as encore acheté un bouquin, Millie ?

– *Sur la route*, de Kerouac. Tu devrais le lire... Toi aussi, tu as souvent traversé les États-Unis en voiture, tu me l'as raconté.

– Comme dit Groucho : "En dehors du chien, le livre est le meilleur ami de l'homme. À l'intérieur du chien, il fait trop noir pour lire."

Le fil à recoudre les âmes

Mildred rit tellement qu'elle pleure. Le chien, le livre, l'ami, ça va, se dit Yuriko. Mais "à l'intérieur du chien", cela n'a pas de sens.

Elle se promène pendant des heures le long de Broadway. La foule lui rappelle celle qui arpentait les rues d'Hiroshima avant la guerre. Personne ne la dévisage. Elle sursaute. Droit devant, Gary Cooper ! Et Marilyn Monroe ! Ou peut-être que non. Apprendre à les distinguer les uns des autres, voilà qui est encore plus difficile que la grammaire anglaise.

L'hôpital a réservé quatre lits de manière permanente. Les jeunes filles s'y succèdent. Il est prévu qu'elles restent six mois à New York. Le Dr Barsky et l'un de ses collègues, le Dr Simon, réalisent plusieurs opérations chaque semaine. Ils opèrent sous anesthésie totale, souvent pendant trois ou quatre heures. Ils décollent la joue de Michiko, qui était soudée à son épaule. Ils rendent des paupières à une autre Michiko et à Terue, afin qu'elles puissent enfin dormir les yeux fermés. Ils ouvrent la bouche de Hiroko, qui mangeait depuis dix ans avec une paille. Ils déplient les doigts de Shigeko. Ils redressent la jambe de Yoshie et l'envoient chez un kinésithérapeute pour qu'elle apprenne à marcher sans béquilles. Toutes les jeunes filles ont des chéloïdes, semblables à des cordelettes de caoutchouc, sur le visage. Le Dr Barsky réduit et excise les chéloïdes en plusieurs opérations, puis découpe des bandes de peau sur les cuisses ou les abdomens et les greffe sur les joues et les mentons des jeunes filles.

Quand Yuriko se réveille de l'anesthésie, elle se demande où elle est. Un souvenir très vague s'estompe déjà. La main énorme du Dr Barsky, gantée de caoutchouc, tenant une aiguille. Vous m'avez enlevé les furoncles ? Mais non, je n'ai même pas mis ma robe. Vite, maman, je serai en retard à l'hôpital. Yuriko tente de se souvenir de la nouvelle robe, mais elle ne voit que la main sortant de la charpente et l'aiguille qui la transperce. On ne peut pas examiner les coutures des chemises ou des jupes américaines sans dégoût : les points sont écartés les uns des autres, le travail bâclé. Les gens n'éprouvent aucun respect pour le tissu, ne savent pas apprécier la beauté d'un liseré bien serré. Le pays des géants. Ils parlent trop fort, dévorent des morceaux de viande rouge comme des ogres, piétinent les tapis avec leurs chaussures sales. Mais le Dr Barsky est aussi adroit qu'une Japonaise. Il est sûr de lui, on a l'impression qu'il ne peut pas commettre d'erreur. Sa main est assez ferme pour recoudre les chairs et les âmes déchirées.

Emmaillotée dans des pansements comme une momie. Je peux enfin me regarder dans la glace de la salle de bains sans dégoût.

Le fil à recoudre les âmes

Mildred parle moins fort qu'une Américaine. Elle éteint la lumière quand elle sort d'une pièce. Qu'elle ait vécu au Japon, voilà qui pourrait expliquer son attitude. Elle prétend que tous les Écossais agissent de même. Elle reproche à Hank de jeter la nourriture.

– On peut toujours faire quelque chose avec les restes. Avec du vieux pain, du lait, des œufs, des raisins secs et du miel, je te préparerai un pain perdu écossais qui te passera l'envie de mettre la moitié de ce que je prépare à la poubelle. Je vois d'ici que tu as laissé les lampes allumées dans ton bureau.

– Tu sors de la pièce, t'éteins la lumière. Deux minutes après, t'entres, tu l'allumes. Tu crois économiser de l'électricité, mais en vérité t'en dépenses plus que si tu laisses la lampe allumée. Chaque fois que t'allumes ou t'éteins, y a un pic de consommation dû à l'auto-induction. Je suis désolé, c'est de la physique !

– Tu viens d'inventer cette histoire pour te moquer de moi. Ça me donne envie d'étudier la physique pour vérifier.

Yuriko se demande si toutes les femmes écossaises sont aussi téméraires que Mildred. Elle répond à son mari sans jamais se démonter. Alors qu'il est professeur à l'université, elle prétend étudier la physique comme si elle pouvait le rattraper. Les femmes jurent un peu moins que les hommes, mais elles ne parlent pas une langue différente de la leur, comme au Japon.

Assis sur sa chaise haute, le bébé suit avec attention les dialogues entre ses parents. On pourrait croire qu'il comprend tout. Mildred lui parle en langage de bébé. Hank, au contraire, parle à Scott comme à un adulte.

– La bouillie est très chaude, alors elle est encore liquide. Si t'attends un peu, elle va se figer. Regarde, la cuiller tient debout toute seule... *Gosh*, je suis désolé, c'est encore chaud. Je souffle dessus avec la bouche presque fermée, comme si je voulais siffler, ça envoie de l'air froid. Si je souffle en ouvrant la bouche, l'air est chaud. Si je veux de la bouillie pas trop brûlante, tu vois, je racle la surface. La couche superficielle a eu le temps de se refroidir au contact de l'air.

Il tapote sans arrêt sur la tablette de la chaise haute, comme s'il voulait enseigner l'alphabet morse à son fils. Quand il ne parle pas, il marmonne : "La bouillie bouillante et le bavoir mouillé et les œufs brouillés..." Les messieurs américains sont-ils tous aussi nerveux que Hank ?

Le fil à recoudre les âmes

Pour amuser le bébé, Yuriko dessine dans un cahier. Un chat, une souris, un arbre.

– *Cat, mouse, tree !* dit-il.

Elle achète des crayons de couleur, des aquarelles et un cahier plus grand à couverture rouge. Le dessin d'un avion est imprimé sur la couverture. Elle dessine Broadway : les gratte-ciels avec toutes leurs fenêtres, les voitures et les camions, les passants. Hank la félicite.

– C'est magnifique. J'aimerais bien pouvoir dessiner comme ça. C'est curieux : le bonhomme, là, on dirait Gary Cooper. Et l'autre, à côté, on jurerait Fred Astaire.

Elle écrit en japonais pour communiquer avec Mildred. Elle commence à écrire aussi en anglais. Elle griffonne quelques mots sur son cahier et les montre à Hank :

« Au Japon, écrire c'est dessiner. »

– Ah tiens, je n'y avais jamais pensé. Vous voulez dire que tous les Japonais savent dessiner.

Elle dit oui de la tête.

– Et alors moi, si je m'étais exercé quand j'étais gamin, j'aurais pu apprendre. Je veux dire, comme j'aurais pu apprendre le russe sans effort si mon père avait parlé russe à la maison. Il est né en Russie, c'était sa langue maternelle. Il avait cinq ans quand il est arrivé en Amérique.

« Vous pouvez encore apprendre le russe et le dessin », écrit-elle sur son cahier.

– Hey, pourquoi pas ? Vous savez, ce qui est curieux, c'est que je suis déjà très célèbre comme dessinateur, mais seulement parmi les physiciens. J'ai inventé une manière de représenter la promenade de l'électron, ça s'appelle un diagramme de Leneman.

Mildred accompagne souvent les jeunes filles. Entre deux opérations, elles visitent les musées et monuments de New York. Elles étudient la dactylographie, la couture à la machine, la comptabilité, afin de pouvoir travailler au Japon. Elles comprennent l'anglais, mais n'osent pas parler à des inconnus de peur de commettre des erreurs. Mildred leur sert d'interprète.

Elles visitent le musée d'art moderne. Elle admirent les étoiles enfiévrées de Van Gogh, les nénuphars langoureux de Monet, les géométries mélancoliques de Mondrian.

Le fil à recoudre les âmes

Elles s'arrêtent dans la salle consacrée au *Guernica* de Picasso¹⁴. Elles ne peuvent pas détacher leur regard du cheval qui hennit au milieu de la toile.

– J'ai vu un cheval comme celui-là.

– Moi aussi.

– Il s'est écroulé d'un seul coup.

– J'ai vu un cheval qui brûlait.

– Pour les Américains, les chevaux aussi étaient des ennemis.

– Il n'y avait plus d'essence. Des camions militaires et des charrettes tirées par des chevaux.

– La femme avec le bébé.

– Il est mort.

– Des milliers de femmes comme celle-là. Et des bébés qui pleuraient dans les bras de leur mère morte.

– L'homme à droite, on dirait l'un de ces cadavres qui émergeaient des citernes. La tête renversée, les bras au ciel.

– Il maudit le ciel.

– Du noir, du blanc et du gris, comme dans un dessin à l'encre de Chine.

Si un Picasso japonais représentait Hiroshima, se dit Yuriko, il pourrait peindre en noir et blanc. Pika a effacé les couleurs. Où est le Picasso japonais ?

En sortant du musée, Mildred leur montre la 47^{ème} rue.

– C'est la rue des diamantaires. Au Japon, les parents arrangent les mariages. En Amérique, le garçon demande la demoiselle en mariage lui-même. Mais il est trop timide pour prononcer la phrase : "Veux-tu m'épouser ?" comme le ferait un Écossais. Alors il lui offre une bague ornée d'un diamant. Une bague de fiançailles. C'est une manière de dire : "Veux-tu m'épouser ?" et en même temps, un big business pour les diamantaires de la 47^{ème} rue.

– Ils sont tous barbus et vêtus de noir.

– Ce sont des juifs pieux. Déjà en Europe, il y avait des juifs diamantaires à Anvers, une grande ville en Belgique.

¹⁴ Selon la volonté de Picasso, le tableau devait rester à New York tant que la démocratie n'était pas rétablie en Espagne. Il est exposé à Madrid depuis 1981.

Le fil à recoudre les âmes

– En ce qui concerne l'hôpital Mount Sinai, Tanimoto san nous a dit qu'il avait été fondé par des juifs.

– Mount Sinai, a-t-il dit, c'est une montagne dans la Bible.

– Au XIXème siècle. Parce que les autres hôpitaux refusaient de les soigner.

– Le docteur Barsky est juif, dit-on.

– Pourtant il ne porte pas de barbe.

– Cela le gênerait pour opérer. Quant aux microbes qui se cacheraient dans sa barbe, mieux vaut ne pas y penser.

– Ce sont les juifs qui nous aident. Eux qui ont tellement souffert pendant cette guerre, ils comprennent notre douleur.

– Que l'hôpital mette ses services à notre disposition gratuitement, ce n'est pas chose négligeable.

– De plus, le docteur Barsky opère sans être payé.

– Cela représente des milliers de dollars.

– Sans doute, mais pensez qu'en contrepartie ils reçoivent beaucoup de publicité. Les juifs trouvent toujours leur avantage en toutes choses, dit-on.

– Les juifs sont riches. Une infirmière a dit que c'était le plus grand hôpital de New York. Des bâtiments aussi hauts, cela n'existe pas au Japon.

– Celui qui a inventé cette bombe, c'est quand même Einstein, qui est juif.

Mildred rapporte ces propos à Hank.

– Elles sont ignorantes, lui dit-elle, mais tu m'as dit toi-même que beaucoup de gens mettent la bombe sur le dos d'Einstein.

– Pauvre vieux. La bombe, il aurait bien voulu, mais ces crétins du FBI l'en ont empêché. Ils le prenaient pour un dangereux communiste, sous prétexte qu'il avait été pacifiste pendant la première guerre mondiale. Tous ses amis travaillaient sur la bombe à Chicago et à Los Alamos. Pendant ce temps, il restait tout seul à Princeton. C'est idiot. Il faut que je leur parle.

– À qui ?

– Eh bien, à tes jeunes filles.

Mildred invite le pasteur Tanimoto à prendre le thé.

Le fil à recoudre les âmes

– Vous savez que je suis physicien, lui dit Hank, et que je me suis occupé de la bombe pendant la guerre, comme tous mes collègues ou presque. Je suis juif. J’ai connu Einstein à Princeton.

– J’ignorais que vous étiez juif, professeur Leneman. Nous autres Japonais, il nous est difficile de distinguer les occidentaux les uns des autres. Nous ne savons pas bien reconnaître les juifs.

– Les gens croient que les juifs ont un gros nez. Pour vous, hey, tous les blancs ont un gros nez. C’est idiot, ces histoires. Y a pas de différence. La jeune fille qui habite chez nous, Yuriko, aime beaucoup Fred Astaire. Je suis sûr qu’elle se doute pas qu’il est juif.

– Fred Astaire est juif ? Oh, ça alors !

– Et Paul Muni, et Kirk Douglas, et Lauren Bacall. En tout cas, j’ai pensé que je pourrais parler aux jeunes filles de la bombe, des juifs, d’Einstein. Pour remplacer les rumeurs stupides par des informations de première main.

– C’est une merveilleuse idée. Si vous me permettez, j’assisterai à votre conférence. Je suis sûr que j’apprendrai beaucoup de choses. N’oubliez pas de mentionner aussi Fred Astaire et Lauren Bacall.

Quelques jours plus tard, Hank s’adresse à vingt-et-une jeunes filles dans la salle de réunion des quakers où elles prennent leurs leçons d’anglais, de dactylographie et de couture. Les quatre absentes sont à l’hôpital.

– Le professeur Leneman va vous parler de Pika, leur dit le pasteur Tanimoto, ainsi que de divers autres sujets. Vous pourrez lui poser des questions. Vous connaissez Mildred san. C’est l’épouse du professeur Leneman. Elle servira d’interprète si vous ne comprenez pas certaines choses, ou si vous avez peur de poser des questions en anglais.

Hank examine les machines à coudre rangées le long d’un mur.

– Mon père possédait une machine Singer toute pareille, dit-il. Il était tailleur. Quand j’étais gosse, il chantait en travaillant pendant que la machine ronronnait et cliquait pour l’accompagner. Ça a bercé toute mon enfance, vous comprenez.

Yuriko voit Mme Hasegawa en feu, plongeant dans une citerne avec sa machine à coudre. Mme Hasegawa a survécu trois mois. Ce que la machine est devenue, je l’ignore. Heureusement que j’habite chez Leneman san. Je me suis habituée à sa façon de parler.

– Pendant la guerre, mon père taillait des uniformes pour les soldats. Ensuite, il est devenu vendeur. Il vendait des costumes que d’autres avaient taillé. Il les trouvait

Le fil à recoudre les âmes

toujours mal finis. “Un vrai travail de chiffonniers”, c’était son expression. Vous aussi, vous trouvez les vêtements américains mal cousus, c’est Mildred qui me l’a dit .

Hank commence son exposé sur un ton léger, afin de détendre l’atmosphère, comme il le fait pour ses cours à l’université. Il n’espère pas que les jeunes filles se mettent à rire aux éclats. Un petit sourire ou deux, tout de même... Non ? Bon, passons aux choses sérieuses.

– Mildred m’a raconté que vous avez visité la rue des diamantaires et parlé des juifs. Certaines d’entre vous disent que les médecins qui vous opèrent reçoivent de la publicité. *Hey, you girls*, écoutez-moi : ils reçoivent plutôt de la publicité négative. Les journaux disent qu’ils se rendent complices d’une opération de propagande contre les États-Unis. Que Norman Cousins et les autres pacifistes, et même les quakers, sont des ennemis de l’Amérique. Que derrière tout ça, y a un complot communiste pour déshonorer et affaiblir notre grand pays. Et aussi, certaines d’entre vous croient que c’est Einstein qui a inventé la bombe atomique. Vous savez peut-être que le professeur Einstein vient de mourir. Il habitait et travaillait à Princeton, dans le New Jersey, à une centaine de kilomètres d’ici. Eh bien la bombe, il y est pour rien, pour rien du tout. Il a découvert certains secrets de l’univers. L’un de ces secrets, c’est que la matière est une forme d’énergie très concentrée. Je vous écris au tableau une équation qui résume ça, $E = mc^2$. C’est juste une loi de la nature. Le soleil explose de cette manière, mais personne n’aurait l’idée de dire que c’est Einstein qui fait exploser le soleil. La bombe explose de cette manière : un peu de la matière du noyau des atomes est transformée en énergie, et alors boum !

Mildred l’interrompt.

– Elles n’y comprennent rien. Tu les embêtes, avec ton laïus.

– Oui, mais je peux pas laisser accuser Einstein. Avant la guerre, les gens voyaient plutôt le bon côté de la science. Maintenant, la science est devenue maléfique. Comme Einstein est le savant le plus connu, et par hasard son nom ressemble à Frankenstein, on le rend responsable. On dit bombe atomique, mais on devrait dire bombe nucléaire, parce que c’est le noyau de l’atome qui explose. Einstein a jamais étudié le noyau. Beaucoup de savants juifs ont mis la main à la pâte, ça c’est vrai. Par exemple le professeur Wigner, un juif hongrois qui étudiait le noyau de l’atome en Allemagne. Les nazis ont chassé tous les professeurs juifs en 1933. Ils sont partis en Angleterre, en France, aux États-Unis. Ils ont relevé le niveau de la physique en Amérique. En fin de compte, cette horreur, on va dire que c’est la faute aux juifs. C’est toujours la faute aux juifs. Wigner et un autre physicien

Le fil à recoudre les âmes

hongrois, Szilard, ont annoncé à Einstein que les Allemands avaient réussi à casser le noyau de l'atome d'uranium, ce qui offrait la possibilité de fabriquer la bombe. Ils ont demandé à Einstein de signer une lettre au président Roosevelt, pour lui demander de lancer un programme de recherche. Il fallait devancer les Allemands. La folie de Hitler a provoqué la mort de dizaines de millions de personnes, et il n'avait pas la bombe. Imaginez ce qui se serait passé s'il l'avait fabriquée. Einstein a signé cette lettre et c'est tout.

Une jeune fille lève une main timide.

– Einstein a donc signé la lettre. Il a semé la graine. Ensuite, l'arbre a poussé et le fruit est tombé sur nous. Il a tout de même semé la graine.

– Roosevelt a lu la lettre, mais les Américains n'ont rien fait. Cette guerre en Europe, ils ne voulaient pas en entendre parler. Celui qui a lancé le programme, c'est ni Einstein ni Roosevelt, c'est ton premier ministre, Mildred.

– Mon premier ministre ?

– Churchill. Les Anglais souffraient déjà sous les bombes allemandes, donc ils n'avaient pas envie de souffrir encore plus. Churchill comprend une chose : même si les Allemands n'y arrivent pas, la bombe atomique finira forcément par exister ici ou là, par exemple en Russie, donc il faut la fabriquer de toute façon. Les savants anglais élaborent un modèle théorique de la bombe, mais ils manquent des ressources nécessaires pour fabriquer les énormes usines de production d'uranium et de plutonium. Churchill secoue les puces des Américains, qui finissent par se décider au bout de deux ans. Ils recrutent tous les physiciens du pays. C'est ainsi que je suis parti à Los Alamos, dans le Nouveau Mexique, où la bombe a été mise au point. Après la guerre, après Hiroshima, Churchill et Truman se sentaient pas trop fiers. Alors ils ont mis en avant la lettre d'Einstein à Roosevelt, comme s'ils avaient simplement obéi à ce grand homme, connu pour son pacifisme et sa rigueur morale.

– Je me demande si quelqu'un est fier d'avoir baptisé ta bombe *Little Boy*, remarque Mildred. C'est vraiment cynique et cruel de donner un surnom affectueux comme celui-là à une arme aussi monstrueuse. Les Japonais n'ont sans doute pas trop apprécié.

– La bombe au plutonium, celle de Nagasaki, était toute ronde, tandis que la bombe à l'uranium ressemblait à un long cylindre. On leur a donné les noms de code *Fat Man* et *Thin Man*. On espérait que si les Allemands interceptaient un message, ils penseraient à Churchill et Roosevelt. Ensuite, un petit malin a réussi à diminuer la taille de *Thin Man*,

Le fil à recoudre les âmes

alors on l'a appelé *Little Boy*. Nous n'utilisons pas ces noms de code entre nous, d'ailleurs c'était interdit. Nous disions "le gadget".

L'une des jeunes filles appelle Mildred d'un geste de la main et lui murmure quelques mots à l'oreille.

– Que dit-elle ?

– Les habitants d'Hiroshima ont baptisé la bombe "pika". Pour désigner quelque chose qui brille ou qui scintille, on dit "pika-pika". C'est une onomatopée. Il y a beaucoup d'onomatopées en japonais. Ils n'ont jamais vu ton cylindre, mais seulement un éclair dans le ciel.

– Par chance, remarque le pasteur Tanimoto, je me trouvais en dehors de la ville ce jour-là. En dehors d'Hiroshima, les gens ont vu l'éclair, et puis quelques minutes plus tard ils ont entendu le tonnerre, alors ils disent "pikadon".

– Les habitants d'Hiroshima ont sans doute subi une explosion tellement violente, accompagnée d'un tel effet de souffle et d'un tel choc thermique, qu'ils ont pas spécialement entendu quoi que ce soit.

J'étais évanouie, se dit Yuriko. Rien entendu. Ou peut-être la maison qui s'effondrait. Maman a-t-elle entendu ? Brûlée vivante. Clouée à la charpente par une aiguille scintillante. Papa un petit tas de cendres dans un vase.

Plusieurs jeunes filles discutent à voix basse. L'une d'elles lève la main. Mildred s'approche pour traduire. La jeune fille agite sa main devant son visage pour dire non. Elle veut poser sa question en anglais.

– Pourquoi avez-vous jeté la bombe sur nous, professeur ?

– Hmm. Voilà une question bien directe. On pourrait penser que c'est une question simpliste, ou naïve, et je pourrais répondre que je n'ai rien jeté du tout. Mais je trouve que c'est une très bonne question, en vérité. Il n'est pas facile d'y répondre. Quand la guerre s'est arrêtée en Europe, nous n'avions plus aucune raison de poursuivre nos travaux. La guerre continue dans le Pacifique, mais ce n'est pas pareil. Nous ne luttons plus contre un dictateur fou dont les savants peuvent préparer une bombe monstrueuse. Peu à peu, nous comprenons que les militaires veulent utiliser la bombe contre le Japon. Alors certains physiciens se retirent du programme avant la fin. D'autres proposent de faire exploser la bombe sur une île déserte dans le Pacifique pour convaincre les Japonais de capituler. Il y a de grandes discussions à Los Alamos. Des discussions pour rien. Les politiciens et les militaires décident ce qu'ils veulent. Il y a aussi un facteur que nous

Le fil à recoudre les âmes

ignorons : les savants les plus prestigieux, Lawrence, Compton, Oppenheimer et Fermi, appartiennent à un comité secret qui examine les questions de haute stratégie avec les militaires. Ils donnent leur accord pour que la bombe soit lancée sur le Japon. Ils ne croient pas à la démonstration sur une île déserte. Vous tuez quelques tortues géantes, ça ne risque pas d'impressionner des généraux fous qui pensent que le Japon tout entier doit se suicider avant d'être envahi par les barbares. Vous vouliez savoir pourquoi nous avons jeté la bombe sur vous, mademoiselle. Ai-je répondu à votre question ?

La jeune fille hoche la tête pour dire oui.

– Ah, j'oublie que les Japonais ne peuvent pas dire non. De toute façon, c'est pas si simple. Personne ne peut dire combien de vies ont été sauvées. Ce que nous savons, c'est combien de vies ont été perdues à Hiroshima et Nagasaki : trois ou quatre cent mille. En vérité, le Japon était à bout de forces. Les bombardements incendiaires avaient détruit presque toutes les villes. Des émissaires étaient partis en Suisse et à Moscou pour chercher des intermédiaires qui voudraient bien négocier un armistice. Il suffisait d'attendre un peu, en continuant les bombardements incendiaires mais sans débarquer, et le Japon se serait effondré tout seul comme un château de cartes. Mais les Américains ne pouvaient pas attendre. Tanimoto san, je suis sûr que vous savez pourquoi.

– Certes, j'ai lu des articles sur ce sujet après la guerre : l'armée soviétique commençait à envahir l'île de Hokkaïdo.

– Les Soviétiques allaient grignoter le Japon par le nord, comme ils étaient en train d'avaloir l'Europe par l'est. Les Américains avaient besoin d'obtenir une capitulation complète le plus vite possible. De plus, ils prévoyaient ce qui allait se passer maintenant que les Allemands et les Japonais étaient vaincus : la guerre froide, le monde coupé en deux que nous connaissons aujourd'hui. L'explosion de la bombe montrerait à ces communistes présomptueux qui était le véritable maître de la planète.

– Regrettez-vous d'avoir contribué à l'invention de la bombe, professeur ? demande une jeune fille.

– Comme je vous l'ai dit, je n'étais qu'un petit rouage. Par exemple, on m'a envoyé contrôler les mesures de sécurité dans l'usine du Tennessee où l'on préparait l'uranium. Mais je dois vous dire plusieurs choses sur les savants de Los Alamos. Certains d'entre eux regrettent peut-être. S'ils ont des remords, cela reste, disons, abstrait ou théorique, comme la physique théorique. Ah, mais il y a quelque chose de bien concret, dans cette affaire, c'est la colline de Los Alamos. Eh bien, tous les physiciens qui y étaient vous le

Le fil à recoudre les âmes

diront : ils ont vécu là-haut les trois plus belles années de leur vie. Tous ces grands esprits se connaissaient de loin. Ils habitaient dans des pays différents, ils lisaient les articles des uns et des autres, ils échangeaient des lettres. Alors d'un seul coup, les voilà réunis. Ils se voient tous les jours. Jamais, sans doute, depuis que l'humanité réfléchit, une telle quantité de cerveaux exceptionnels n'a été assemblée en un même lieu. Et pas n'importe quel lieu. Un plateau boisé au-dessus du désert, un endroit magnifique. Les physiciens européens sont d'autant plus heureux qu'ils ont échappé à un destin terrible et qu'ils découvrent tous les bons côtés de l'Amérique. Nous travaillons dans le meilleur laboratoire du monde. Nous sommes comme des aventuriers auxquels on donnerait un budget illimité pour explorer des régions inconnues. Notre curiosité scientifique nous pousse de l'avant. Quand nous comprenons que la bombe ne servira pas à punir les méchants nazis qui ont exterminé nos familles, mais à pulvériser, pour des raisons pas bien claires, des Japonais prêts à capituler, il est trop tard. Nous voulons savoir si ces gadgets, élaborés par la fine fleur du génie humain, fonctionnent comme prévu.

– Vous n'étiez pas différents des militaires qui voulaient essayer leurs jouets, remarque Mildred.

– Pour les militaires, il y avait un enjeu stratégique. Ils pensaient aux guerres futures, ils se demandaient ce qu'ils feraient de ces nouvelles armes. Les physiciens étaient plutôt pacifistes. Mais ils ne pouvaient s'empêcher de céder à la curiosité. Je suppose que vous avez étudié l'histoire. Oui ?

Les jeunes filles hochent la tête.

– L'histoire du Japon et l'histoire du monde, précise le pasteur Tanimoto.

– Dans ce cas, vous savez que le progrès scientifique et technologique et le progrès militaire vont souvent de pair. L'aviation a accompli des progrès immenses pendant la première guerre mondiale, et de nouveau pendant la seconde. Et les antibiotiques ! La seconde guerre mondiale a tué beaucoup de monde, mais ensuite elle nous sauve la vie avec les antibiotiques. Vous connaissez le savant Archimède. Vous savez peut-être qu'il a inventé des machines de guerre pour défendre la ville de Syracuse assiégée par les Romains. Les Allemands ont fabriqué des bombes fusées à la fin de la guerre. Maintenant, l'Amérique fabrique des fusées semblables pour pouvoir bombarder l'Union Soviétique. Mais il est possible que ces fusées nous permettent un jour d'aller dans la lune. Le génie humain peut construire et détruire, l'un ne va pas sans l'autre. Marie Curie a découvert une forme d'énergie nucléaire, la radioactivité. Elle a fondé un institut à Paris

Le fil à recoudre les âmes

où cette énergie sert à soigner des cancers. Cette énergie a aussi détruit votre ville et brûlé vos visages. Demain, elle servira à produire de l'électricité. Certains de mes collègues sont en train de mettre au point des faisceaux lumineux particuliers, qui ne se dispersent pas comme les faisceaux ordinaires. Ils sont partis d'une idée proposée par Einstein il y a trente ans. Ils les appellent "maser" ou "laser". Le nom n'est pas définitif. Bon, ils espèrent les utiliser pour transmettre des signaux, par exemple ceux du téléphone ou de la télévision. Ils pensent aussi à des applications médicales. Ils ont besoin d'appareils très délicats et très chers pour leurs recherches. Où trouver de l'argent ? Hey, l'armée leur donne tout ce qu'ils veulent. C'est que les militaires rêvent déjà du "rayon de la mort". Les Russes envoient une fusée portant une bombe atomique, mais vous la visez avec votre rayon de la mort, et hop !

Les jeunes filles devaient rester six mois en Amérique. Mildred demande à Hank s'il accepte de garder Yuriko plus longtemps que les six mois annoncés.

– Les opérations sont plus difficiles que prévu. Le programme a pris du retard. En même temps, personne ne s'attendait à des changements aussi spectaculaires. Ils ont envie d'aller plus loin.

– Je la trouve beaucoup mieux sans ces trous et ces bosses qu'elle avait sur le visage, je dois dire.

– C'est aussi qu'elle prend des leçons de maquillage.

– De maquillage ? J'y aurais pas pensé.

– Ton ami Tanimoto a eu cette idée. Des maquilleuses professionnelles leur donnent des cours trois fois par semaine.

– Il est malin, ce petit bonhomme.

– Maintenant, Barsky veut tenter d'effacer complètement les chéloïdes.

– Les quoi ?

– Ces grosses cicatrices dues à la brûlure des radiations. Il a enlevé celles qu'elles avaient sur le visage. Il leur en reste sur les bras. Elles pourraient porter des manches courtes en été. Cela ne te dérange pas qu'elle reste encore quelques mois ?

– Ça me va. C'est surtout une bonne nouvelle pour Scott. Il l'aime beaucoup, bien qu'elle parle pas. Les dessins le fascinent. Il deviendra peut-être peintre, plus tard.

Pour amuser Scott, Yuriko plie des carrés de papier.

– *Bird ! Bird !* dit-il. *Frog ! Flower !*

Le fil à recoudre les âmes

– Origami, lui dit Mildred. Cet oiseau est une grue. Hé, il ne faut pas le déchirer !

Hank apprend à plier la grue.

– Je suis sûr que des matheux étudient ce truc, dit-il à Yuriko. En biologie, aussi... Certaines grosses molécules n'ont pas les mêmes propriétés selon qu'elles sont pliées comme ci ou comme ça. Après la guerre, plusieurs physiciens se sont reconvertis dans la biologie, à commencer par Szilard. Ils voulaient pas contribuer à la course aux armements et à la guerre froide. En biologie, on peut espérer guérir des maladies et sauver des gens, ça vaut mieux que de les bombarder. Moi-même, j'ai passé quelques mois dans un labo de biologie pour voir si ça me plaisait. J'en avais soupé de la physique. Quand je suis revenu à New York après Los Alamos, j'ai traversé une période difficile. Je me baladais sur la cinquième avenue, je me disais : "Bon, ils vont viser l'Empire State Building, le gratte-ciel le plus haut. Je suis à deux kilomètres, je suis mort. Aplati comme un lièvre écrasé sur la route, les tripes me sortant par tous les trous. Ça flambera au moins jusqu'au Metropolitan Museum. Les statues égyptiennes qui ont tenu le coup pendant quatre mille ans, les tableaux de Rembrandt et de Velasquez, on n'en parle plus. Tiens, ils construisent un nouveau gratte-ciel. Hé, les gars, vous travaillez pour rien." J'avais des idées noires, envie de rien. Et puis un jour, à Central Park, j'ai vu des gamins qui jouaient à lancer des assiettes de pique-nique. La manière dont l'assiette vibrait en tournoyant m'a fait penser à l'électron. Le lendemain, j'ai repris mes recherches. Regardez, Yuriko, je mets plusieurs minutes à fabriquer une grue qui ressemble à un kangourou, tandis que vous, quelques secondes...

– Au cours de couture, remarque Mildred, ils m'ont dit que c'est vous la plus habile, Yuriko, et de loin. De plus, vous trouvez des tissus dont personne ne veut et vous créez des robes très originales.

– Tu la troubles, avec tes compliments. La voilà qui pleure.

– Elle pleure aussi au cours de couture. Sa mère était en train de coudre quand la bombe est tombée.

– Écoutez, Yuriko. Je vais vous dire une chose à laquelle je viens de penser, à propos de papiers pliés et de couture. Si vous dépliez votre grue, les plis restent inscrits sur la feuille de papier. Quelqu'un arrive, il voit le papier. Il sait pas ce que c'est. Par curiosité, il plie en suivant la logique des vallées et des montagnes qu'il perçoit sur la feuille. Alors il obtient la grue, non ? Les plis marqués sur la feuille constituent une sorte de code, qui permet de passer d'une représentation plate, en deux dimensions, à un objet en trois

Le fil à recoudre les âmes

dimensions. Notre esprit n'est pas bien armé pour passer de deux à trois dimensions. Vous vous souvenez que mon père était tailleur ? Il me disait que tous les tailleurs partent de pièces de tissu plates pour fabriquer un veston. Ils mesurent le client avec leur mètre ruban. Le bon tailleur arrive à couper et assembler ses pièces plates de manière que le veston tombe bien. Il épouse de près le volume du buste, ça n'a rien d'évident.

Mildred sourit.

– Quand j'ai connu Hank, il fréquentait de très mauvais tailleurs.

– Mon père ne coupait plus, il vendait. Moi, j'économisais. Je possédais un costume d'hiver et un d'été, tous les deux très vieux. Mildred me force à aller chez des bons tailleurs. Ça me coûte une fortune. Eh bien vous, au Japon, vous avez choisi la simplicité. Le kimono est fait de panneaux rectangulaires. Il est tout plat. Vous n'avez pas besoin d'un coupeur virtuose. Le même kimono va à tout le monde. Il n'épouse pas le volume du corps.

Yuriko écrit une phrase sur son carnet :

« Avez-vous aimé le Japon, professeur Leneman ? »

– C'était la première fois que je sortais des États-Unis. Avant de partir, je m'étais exercé à ramasser des bouts de papier avec des baguettes. En arrivant, j'ai fait changer toutes mes réservations d'hôtel, pour aller dormir sur la paille dans des petites auberges à la japonaise. Einstein est allé au Japon en 1921 et il est tombé amoureux de votre pays. Eh bien moi, pareil.

Hank annonce un voyage au cours du dîner.

– Je vais sans doute passer une semaine à Los Angeles. L'université Caltech me propose un poste tentant. Faut voir si ça vaut la peine. Si j'ai un peu de temps, je ferai un petit aller-retour à Berkeley. Ils m'accueilleraient à bras ouverts, à Berkeley, mais c'est une université réservée aux gens vraiment modestes et dépourvus d'ambition, parce que si tu découvres un truc génial, là-bas, c'est toujours Lawrence qui s'en attribue le mérite. Un seul Nobel lui suffit pas. Il en voudrait deux, comme Marie Curie.

Pendant que Hank parle, Yuriko remplit une page de son carnet, qu'elle montre à Mildred.

– Ah, c'est curieux. Elle dit que pendant la guerre, elle a été évacuée à la campagne. Elle a fréquenté une petite école où il y avait un élève américain. Très grand. Elle pense qu'il habite peut-être à Los Angeles.

Le fil à recoudre les âmes

– Un élève américain dans une école japonaise pendant la guerre, c'est pas banal, en effet. Je doute que je puisse retrouver votre camarade de classe, Yuriko. Pour des Japonais, tous les Américains paraissent très grands. Les Américains très grands, et même moins grands, ne manquent pas à Los Angeles.

– Oh, elle a écrit son nom : Kenichiro Kashimura.

– Bien joué ! Je comprends comment il pouvait être assis sur les bancs d'une école au Japon, et j'admets que je pourrais arriver à le retrouver, avec un peu de chance.

À son retour.

– Je n'ai pas vu Ken Kashimura, mais je lui ai parlé au téléphone. Vous vous souvenez de ce que je vous avais dit en partant ? Que j'aurais besoin d'un peu de chance ? Eh bien j'en ai eu beaucoup. Comme j'étais très occupé, j'ai donné le nom à une secrétaire de l'université. Je pensais qu'elle chercherait dans l'annuaire de Los Angeles. Si elle l'avait fait, elle n'aurait rien trouvé, parce que Ken habite à San Diego, et je serais rentré bredouille. Mais elle a cru que je recherchais un étudiant de Caltech. Elle a donc consulté le fichier de l'université. La chance, c'est que Ken a justement étudié à Caltech. Elle l'a trouvé d'autant plus facilement qu'il travaille pour l'université, dans un institut de biologie marine près de San Diego. Il étudie des sortes de dauphins géants appelés orques ou baleines tueuses. Il part souvent en mer du côté de Vancouver pour observer les orques. Il se souvient de vous, Yuriko. Il paraissait très ému d'apprendre que vous aviez survécu. Vraiment très ému. Il pouvait à peine parler. Ses silences étaient parfois si longs que je me demandais si la ligne était coupée. Je crois qu'il se retenait de pleurer. Il aimerait vous revoir si vous passez en Californie sur le chemin du retour. Il est content que vous ayez été soignée à New York. Il est allé à Hiroshima peu après le bombardement. Il dit que c'est une visite qui l'a marqué pour la vie.

Yuriko note une question dans son carnet et la montre à Hank.

– Son adresse ? Ah, oui, je l'ai notée quelque part. Il dit que vous devez lui écrire en anglais, parce qu'il ne lit pas le japonais.

Un an environ après l'arrivée des jeunes filles, l'une d'elles, Tomoko, meurt pendant une opération.

Les journaux d'Hiroshima annoncent la nouvelle en gros caractères. Le maire invite les parents des jeunes filles à l'hôtel de ville afin qu'ils décident si le programme doit se poursuivre.

Le fil à recoudre les âmes

- Ce programme est une preuve de la bonne volonté internationale, disent-ils.
- Sa portée nous dépasse.
- Nous l’approuvons sans restriction, de sorte que nous ne voulons pas tirer prétexte de ce malheureux incident pour demander son arrêt.
- Selon l’enquête, elle a été victime d’un accident d’anesthésie très rare. On ne peut accuser personne.

Le maire demande à la mère de Tomoko ce qu’elle en pense.

- Ma fille a séjourné auprès de personnes généreuses qui ont su lui rendre le goût de vivre, même si elle n’en a profité que pendant un an. Ce n’est pas l’opération qui l’a tuée, c’est la guerre. Cette réalité douloureuse, je dois l’accepter.

De son côté, le pasteur Tanimoto demande aux jeunes filles si elles désirent rentrer au Japon. Elles décident toutes de rester.

- Le Dr Barsky doit m’opérer demain. Rien ne me fera renoncer.
- C’était sa dernière opération. Un petit chéloïde sur le bras. Elle tenait beaucoup à en être débarrassée. Elle était contente d’arriver au bout.
- Elle voulait pouvoir se promener les bras nus en été.
- Le Dr Barsky a pleuré, m’a-t-on dit.
- Norman Cousins est venu et il a pleuré aussi.

Neuf des jeunes filles, ayant subi toutes les opérations prévues, rentrent au Japon quelques semaines après la mort de Tomoko. Elles emportent ses cendres dans une urne pour les donner à sa mère. Une petite foule de parents et d’amis les attend sur la base aérienne américaine où elles atterrissent. Terue porte l’urne.

- Nous voici revenues au pays, dit-elle. Dix d’entre nous.

Six mois plus tard, les quinze jeunes filles restantes se préparent à rentrer à leur tour. Elles profitent de leurs derniers jours à New York pour courir les magasins – car elles ne peuvent pas revenir d’Amérique sans rapporter des cadeaux à tous leurs proches. Le pasteur Tanimoto leur annonce une bonne nouvelle.

- La compagnie Pan Am vous offre des billets de Los Angeles à Tokyo. Pour ce qui est d’aller à Los Angeles, je me suis renseigné : l’autocar Greyhound est le moyen de transport le moins cher. J’ai pensé que vous aimeriez traverser ce grand pays et voir la variété de ses paysages.

- Verrons-nous le Grand Canyon, Tanimoto san ?

Le fil à recoudre les âmes

– Je crois bien que oui. On m’a expliqué qu’il existe deux routes principales, par le nord et par le sud. Si vous allez à Los Angeles, la route du sud convient mieux. Elle passe par le Texas, le Nouveau Mexique et l’Arizona.

– Le Grand Canyon se trouve en Arizona.

– Alors nous le verrons.

Les Leneman conduisent Yuriko à la gare d’autocars de la quarante-deuxième rue.

– Nous aussi, nous irons à Los Angeles bientôt. J’ai accepté le poste de Caltech. Ils me sollicitaient depuis longtemps. Vous vous souvenez comme il a fait froid l’hiver dernier ? J’en ai eu assez. En plus, je me suis à moitié arraché un ongle en accrochant les chaînes aux pneus de la voiture. Là-bas, il fait beau toute l’année et il ne neige jamais.

Scott, assis sur les genoux de Mildred, se retourne constamment pour voir Yuriko.

– Pourquoi tu t’en vas, Yuko ? Moi, j’aimerais mieux que tu restes.

Yuriko agite sa main et montre Mildred. Scott comprend ses gestes, à force.

– Elle veut revoir sa maman.

Dans la gare routière, les jeunes filles prennent congé des familles qui les ont accueillies. Elles promettent, entre deux sanglots, de donner des nouvelles et de revenir.

Le pasteur Tanimoto échange quelques mots avec Hank.

– Je dois me méfier de ne pas commettre le péché d’orgueil, si grande est la satisfaction que j’éprouve d’avoir aidé ces jeunes filles. Je remercie le Seigneur qui m’a permis de me rendre utile de cette manière. Je devine que vous n’approuvez pas mes paroles, Leneman san.

– Vous remerciez Dieu d’avoir envoyé une bombe atomique sur Hiroshima ?

– Je le remercie de nous avoir créés capables de choisir entre le bien et le mal. En tant que physicien, vous vous heurtez aux limites de notre connaissance et vous devez bien admettre qu’il existe quelque chose qui nous dépasse.

– En tant que physicien, je ne peux pas croire que cet univers fantastique, avec ces vastes étendues de temps et d’espace, ces milliards d’étoiles et de planètes, et tous ces atomes qui tourbillonnent, toute cette machinerie complexe et merveilleuse dont nous ne savons encore presque rien, que cet univers fabuleux ne soit qu’un vulgaire théâtre dans lequel Dieu regarde les êtres humains hésiter entre le bien et le mal. C’est pourtant ce que vous prétendez. Le décor est trop grand pour nos petites tragi-comédies.

Yuriko écrit quelques phrases pour Mildred.

Le fil à recoudre les âmes

– Votre heure d’arrivée ? Ah oui, je vais demander au guichet. J’appellerai Kashimura san, ne vous inquiétez pas. Je lui ai dit que je lui communiquerais l’heure, quand il a appelé l’autre jour. Il sera là pour vous accueillir. Il tient beaucoup à vous voir.

Avant de prendre l’autocar, Yuriko tend deux paquets à Mildred et Hank, un grand et un petit. Le papier d’emballage du petit porte une inscription : “Ouvrir après mon départ. Aussi pour bébé Scott, quand il sera plus grand. Merci pour tout. Yuriko.”

– Je dois téléphoner à ce Ken Kashimura pour lui dire l’heure d’arrivée de l’autocar. J’espère que ça marchera entre eux. C’est une jeune femme de grande valeur. Elle mérite de trouver le bonheur.

– Il sera peut-être un peu perplexe quand il découvrira qu’elle ne parle plus.

– Elle écrira sur son petit carnet, j’imagine.

– Ou bien il se dira que c’est exactement la femme qui lui convient : aussi silencieuse que les baleines.

– Ah, ah. Je savais que tu sortirais une plaisanterie dans ce registre.

– Et moi je savais que tu attendais la blague, donc j’ai fait l’effort d’en trouver une. Sinon, tu te serais inquiétée. Que se passe-t-il ? Hank ne plaisante plus ? Il doit couvrir une maladie !

Le grand paquet contient une robe noire et grise pour Mildred.

– Ils m’ont parlé de ses robes à l’atelier de couture, mais c’est beaucoup plus beau que ce que j’imaginai.

Hank étudie la robe sous toutes les coutures.

– Tu te souviens de cette conversation que nous avons eue avec elle sur les origami et les kimonos ? Tous ces plis paraissent calculés comme ceux d’un origami très compliqué. Les boursouflures, là, me rappellent un peu celles qui déformaient son visage. Et aussi, tout autre chose : ce gris et ce noir, ces reliefs, je me demande si c’est intentionnel, on dirait les ruines d’Hiroshima. Tu oserais porter ce truc-là ?

– Le jour où tu recevras le prix Nobel, tu seras obligé de t’habiller en pingouin, eh bien moi je mettrai cette robe.

Le petit paquet contient le cahier de dessin à couverture rouge. Quand Hank et Mildred l’ouvrent, ils découvrent une première page presque aussi rouge que la couverture.

Le fil à recoudre les âmes

– J’ai déjà vu ce genre d’image, murmure Mildred. Sur des paravents anciens, dans des temples. Ce sont les flammes de l’enfer. Et toutes ces silhouettes indistinctes, en bas, au bord de la rivière... Les damnés.

– Ben moi, je crois que je reconnais cette rivière. Elle traverse la ville d’Hiroshima.

La page suivante est grise. Des volutes de fumée la recouvrent. Quelques taches rouges : des êtres humains semblables à des Indiens portant une coiffe de feu. Sur la page en face, un tramway brûle dans le brouillard. Des cadavres ensanglantés sont éparpillés sur la chaussée. Des passagers éjectés du tramway ? Des passants ? Une femme accroupie vomit un liquide rouge. Une autre porte un bébé nu, qui paraît mort.

Une double page à dominante bleue. La fumée laisse voir des lambeaux de ciel. Des plaques bleues sont posées sur un bric-à-brac de poutres cassées.

– Les toits des maisons sont bleus, dans le sud, remarque Mildred.

– Oui, je me souviens de tuiles bleues vernies. D’ailleurs on en voit des fragments de ce côté, par terre. Ces toits doivent être très lourds : j’ai l’impression qu’ils écrasent les charpentes. Regarde, une femme est coincée, ici.

Cette femme lève les bras. On devine qu’elle crie en voyant l’incendie s’approcher. Plus loin, une autre femme ne crie pas. Son corps renversé émerge entre deux poutres comme si elle jouait à cochon pendu. La calligraphie serrée de sa chevelure cache son visage.

Encore une femme prisonnière d’une charpente sur la page suivante. Appelle à l’aide en tendant un bébé : quelqu’un peut-il au moins sauver mon enfant ? Indifférents à sa plainte, plusieurs rescapés traversent la page de droite, nus ou vêtus de loques, hachurés de traces rouges. Lèvent les bras jusqu’à l’horizontale comme des aveugles ou des somnambules. Des lambeaux de peau pendent au bout de leurs doigts.

Hank examine longuement une série de portraits. Un homme porte des lunettes sans branches, accrochées à ses oreilles par des ficelles. Son regard est éteint. Un jet de sang jaillit au sommet de son crâne, ruisselle sur son visage et sa chemise. Une femme noircie ressemble à une poupée que l’on aurait brûlée par mégarde.

– C’est à la fois affreux et magnifique. Elle ne compose pas ses images n’importe comment. Pareil pour le choix des couleurs. Elle a beaucoup de talent.

– Par moments, on dirait qu’elle s’inspire d’une photo. Tout cela est gravé dans sa mémoire de manière définitive, j’imagine.

– Pas étonnant qu’elle ait perdu la parole. Elle a vu tout ça en un seul jour.

Le fil à recoudre les âmes

Plusieurs images décrivent les berges de la rivière. Des personnes assises, d'autres couchées. On voit bien que certains couchés sont encore vivants et certains assis déjà morts. Les vivants côtoient les morts jusque dans la bande bleue qui borde le bas du dessin : les noyés bouffis flottent comme des chambres à air ; les brûlés plongent dans l'eau, espérant y diluer leur douleur.

Vers la fin du cahier, une barque à moteur pilotée par un homme en uniforme vogue sur un lavis bleu. Dans le lointain, les vestiges fumants de la ville. La barque s'approche d'une jetée. Une île, sans doute. Les passagers presque tous couchés, presque tous nus. Sur les pages suivantes, un médecin tamponne de mercurochrome des corps déjà rouges, alignés sur des nattes. Des formes humaines se consomment sur un bûcher, derrière lequel des cadavres empilés attendent leur tour.

L'autocar s'arrête toutes les deux ou trois heures devant un restaurant à hamburgers.

– Vous avez un quart d'heure pour vous dégourdir les jambes et boire un café, dit le chauffeur.

Il s'arrête dans une gare routière.

– Vous avez une demi-heure pour prendre votre petit-déjeuner.

Au Japon, on mange du poisson séché et un œuf cru au petit déjeuner. Ici, des œufs sur le plat, des saucisses et du bacon.

– *Howdie, folks*, dit le chauffeur en s'installant sur son siège.

– Vous avez remarqué ? demande le pasteur Tanimoto. Le chauffeur a changé.

Yuriko voit bien, à la perplexité de ses camarades, qu'elles n'ont pas remarqué. Même après un an et demi, les distinguer les uns des autres reste bien difficile. Ce qui est étrange, c'est que toutes leurs villes se ressemblent, aussi. Les mêmes maisons en brique de deux ou trois étages des deux côtés de la rue principale, les mêmes garages, les mêmes écoles. Au moins une demi-douzaine d'églises par ville. Les gens ont tous le même nez, les églises toutes le même clocher.

– Il y a trois églises l'une à côté de l'autre, s'étonne une des jeunes filles. Une église par quartier, cela ne serait-il pas plus raisonnable, Tanimoto san ?

– Oh, mais ce sont des églises différentes. L'une est presbytérienne, peut-être, l'autre baptiste, la troisième méthodiste, comme la mienne.

– Quelle est la différence, Tanimoto san ?

Le fil à recoudre les âmes

– Eh bien, euh, les presbytériens croient que tout est décidé d'avance, selon l'enseignement de Calvin, tandis que nous pensons que l'homme est libre de ses choix. Nous suivons l'enseignement de Mr Wesley, qui vivait en Angleterre au XVIIIème siècle. Les baptistes considèrent que le baptême doit être administré aux adultes, qui ont l'âge de raison, plutôt qu'aux bébés. Il y a aussi des luthériens, des adventistes, des catholiques, des mormons, des mennonites.

– Ces étrangers sont très compliqués.

– Pas plus que nous. Il existe je ne sais combien de sectes bouddhistes fondées par un moine ou par un autre.

Autour de ces villes toujours identiques, le décor change peu à peu. La route serpente entre des collines boisées pendant une demi-journée, puis elle longe des champs de blé et de maïs qui s'étendent à perte de vue. Un jour, une nuit, un autre jour, une autre nuit, changé de chauffeur dix fois, *howdie folks*, tous pareils, changé d'autocar, mangé des hamburgers, mangé des œufs au bacon, *howdie folks*, mangé des hamburgers, mangé des œufs au bacon, café, Coca-cola, dormir assis, se réveiller en sursaut, quelle heure est-il, le bras ankylosé, mal au dos, se dégourdir les jambes, vous avez un quart d'heure, root beer, ginger ale, nous quittons l'Arkansas et nous entrons dans l'Oklahoma vous devez retarder vos montres d'un heure, *Best Hamburger in Beaver*, quel jour sommes-nous, ici commence l'état libre du Texas.

À Las Vegas, l'autocar s'arrête cinquante minutes. *Hey folks*, vous pouvez vous laisser tenter par les bandits manchots. Les jeunes filles ne comprennent pas cette expression. Le chauffeur leur montre les machines à sous présentes dans la gare routière et dans le restaurant à hamburgers.

5. L'homme qui parle aux baleines

San Diego, le 30 octobre 1956

Ma chère Mrs Moore,

Je pense souvent à vous. J'ai cessé de vous écrire quand je vous ai revue à mon retour du Japon. Vous étiez déjà malade. Nous avons beaucoup parlé. Je vous ai montré un objet précieux à mon cœur, une certaine libellule de papier.

Après votre mort, je vous voyais toujours dans ma tête et je vous parlais, alors je peux aussi bien vous écrire. Je sais que les morts ne reviennent pas, et pourtant ils reviennent parfois. Je voyais aussi Yuriko sur l'écran de mon imagination et je lui parlais en la pensant morte. Le téléphone a sonné. "Je vous appelle de la part de Yuriko Yamaguchi" Ressurgie soudain du néant. Comme si quelqu'un m'appelait pour me dire qu'il vous avait vue et que vous comptiez passer prendre le thé avec moi bientôt. Je dois me pincer pour y croire. Est-elle vraiment vivante ? Je le saurai demain.

Les gens qui trouvent mon nom difficile à retenir me surnomment "l'homme qui parle aux baleines". Je parle aux orques, c'est vrai. Je n'ai pas d'autres amis. Vous vous souvenez que j'ai échangé quelques lettres avec Ruth après la guerre. Quand je vous ai revue, elle était déjà fiancée et elle s'est mariée peu après. Elle habite à New York. Ma sœur est retournée au Japon avec ma mère quand mon père est mort.

Vous vous souvenez de Mr Maddox, le libraire de Raymond Avenue ? Nous lui avons racheté la Studebaker. Quand mon père lui a proposé cinquante dollars, j'ai vu qu'il hésitait entre deux réponses : "Vous plaisantez ? Elle en vaut au moins cinq cents", ou bien : "Mais voyons, vous ne me devez rien, je l'ai gardée pour vous". En fin de compte il a accepté les cinquante dollars sans rien dire. Elle marche encore bien. Mr Maddox est un homme soigneux. Je la prendrai demain pour aller à Los Angeles.

Mes souvenirs de Gila River sont devenus flous, comme estompés par la poussière qui enveloppait le camp les premières semaines. Mais je me souviens de la pluie de pétales le long de la rivière aux anguilles, des crapauds moqueurs, des insectes auxquels Yuriko adressait des poèmes. Elle parle aux insectes, moi aux baleines. Nous sommes faits pour nous entendre.

Le fil à recoudre les âmes

Nous avons échangé quelques lettres. Elle passe à Los Angeles sur le chemin du Japon. Elle compte gagner sa vie comme couturière là-bas. Elle a offert une robe à Mrs Leneman pour la remercier. Mrs Leneman m'a appelé au téléphone pour me dire l'heure d'arrivée de l'autocar. Elle trouve la robe si extraordinaire qu'elle l'a montrée le jour même à une personne qu'elle connaît dans le magasin Saks Fifth Avenue. Le magasin voudrait en commander dix dans le même genre. Ce serait plus simple qu'elle travaille en Amérique, puisqu'elle a déjà un client. Les magasins américains sont beaucoup plus riches que les magasins japonais. Elle m'écrit qu'elle veut aller dans les écoles, à Hiroshima, pour raconter la bombe aux enfants. Déjà onze ans. Ils ne savent rien. Elle pourrait aussi bien aller parler aux écoliers d'ici. Je devine ce que vous pensez, Mrs Moore : une partie de moi-même espère secrètement qu'elle s'arrête à Los Angeles et s'installe, voyons, pourquoi pas à San Diego.

J'en saurai plus demain, d'une manière ou d'une autre.

Je reste, Mrs Moore,

Votre fidèle ami

Kenichiro Kashimura

Yuriko regarde le désert par la fenêtre de l'autocar. Il venait d'un désert où ne vole aucune libellule, se dit-elle. Il découvrait le Japon. J'avais onze ans. Il était plus vieux que moi, mais il en savait moins qu'un enfant. Nous revenions de l'école par le chemin qui longe la rizière. Je lui disais le nom des bêtes et des plantes. Et puis la bombe a détruit les fleurs et les insectes et tout le reste. Ensuite, onze ans de nouveau, une longue parenthèse, cachée dans la pénombre. J'y serais encore si le pasteur Tanimoto ne m'avait pas aidée à refermer la parenthèse.

Nous nous sentions seuls. Loin de son pays, loin de ma famille. Un lien illusoire nous a unis pendant quelques mois. Les circonstances l'ont noué serré, le passage du temps l'a sans doute relâché.

Jour après jour, année après année, sur mon tatami, tourmentée par la conviction douloureuse que ma vie n'avait aucun sens et aucune importance. Le hasard l'avait prolongée un peu. Je me demandais parfois si j'existais vraiment. Une lueur dans l'obscurité, le souvenir de nos promenades.

Mon seul espoir : qu'il ait mauvaise mémoire, qu'il se souvienne vaguement d'une fillette. Si mon visage est gravé dans sa mémoire comme le sien dans la mienne,

Le fil à recoudre les âmes

comment pourrait-il supporter de voir le monstre que je suis devenue ? Lui qui n'a pas changé. Je le reconnaîtrais tout de suite, il me chercherait, il me regarderait sans me reconnaître.

La porte de l'autocar s'ouvre. Yuriko descend et s'avance vers Kenichiro.

– Bonjour, Yuriko.

– Bonjour, Ken.

Le fil à recoudre les âmes

Postface

1. En 1985, j'ai effectué un reportage à Hiroshima pour le magazine Marie-Claire, à l'occasion du quarantième anniversaire du bombardement. J'ai eu le privilège de rencontrer le pasteur Tanimoto ainsi que deux des jeunes filles opérées aux États-Unis, Miyoko Matsubara et Michiko Yamaoka. J'ai pensé à elles quand j'ai créé le personnage de Yuriko.

J'ai acheté des livres dans la librairie du musée de la bombe. Je suis parti de ce qui est décrit dans ces livres pour raconter ce que Yuriko voit « ce jour-là ».

Pour les camps, j'ai lu des livres que j'ai trouvés dans la librairie du musée japonais-américain de Los Angeles. J'ai aussi lu un grand nombre de témoignages sur le site densho.com.

2. La fin des camps

Dillon Myer dirigeait le WRA, War Relocation Authority. C'était le grand patron des camps. Il était donc bien placé pour voir que les cent vingt mille personnes retenues derrière des barbelés ne représentaient pas une vraie menace pour la sécurité des États-Unis. Il n'a pas hésité à contester le bien-fondé de l'administration qu'il dirigeait : « La vie derrière des barbelés n'est pas une vie américaine. Il y a environ quarante mille jeunes gens de moins de vingt ans dans les camps. Ce n'est pas digne de l'Amérique de laisser des enfants grandir derrière des barbelés, sous la surveillance de gardes armés. Cela donne aussi des arguments à l'ennemi : 'Cette nation vante la démocratie et pratique la discrimination raciale.' Aucun motif d'accusation n'a été signifié à ces prisonniers, si ce n'est qu'ils ont des ancêtres japonais. »

Mrs Roosevelt a vu les prisonniers, elle aussi. Elle a contesté non seulement l'utilité des camps, mais aussi l'acte d'exclusion de 1924, qui empêchait les Japonais d'être naturalisés. « C'est contraire aux principes auxquels nous croyons dans ce pays : que tous les êtres humains ont les mêmes droits ».

Le président, son mari, a reconnu que l'on pourrait au moins accorder la liberté aux personnes « loyales » : « Le principe sur lequel ce pays a été fondé est que l'américanisme est une question d'esprit et de cœur. Ce n'est pas, cela n'a jamais été, une question de race et de descendance. Un bon Américain est quelqu'un qui est loyal à ce pays et à notre foi en la liberté et la démocratie. Chaque Américain loyal doit pouvoir servir sa

Le fil à recoudre les âmes

patrie là où ses capacités seront utiles : dans les forces armées, dans la production militaire, dans l'agriculture, dans l'administration, etc. »

Le 442^{ème} régiment d'infanterie, formé de *nisei*, a été le plus décoré de toute l'armée américaine. On a su, beaucoup plus tard, quand les archives ont été « déclassifiées », que six mille *nisei* ont servi dans les services secrets comme lecteurs de documents et interprètes.

Cependant, des prisonniers juristes ou amis de juristes ont introduit des actions en justice dès le début. L'une d'elles a abouti le 18 décembre 1944 quand la Cour Suprême a donné raison à Mitsuko Endo. Elle avait attaqué le gouvernement pour emprisonnement illégal : « Je suis citoyenne américaine, on ne peut pas m'empêcher de circuler ». Aussitôt, le gouvernement a annulé le décret qui chassait les citoyens d'origine japonaise de la côte Ouest et annoncé la fermeture progressive des camps.

Les prisonniers sont ressortis avec leurs deux valises et vingt-cinq dollars offerts par l'administration. En général, ils n'ont pas retrouvé leurs biens. Ils sont repartis à zéro. Ils sont devenus ouvriers agricoles ou femmes de ménage et ont travaillé dur.

L'acte d'exclusion des Orientaux a été aboli en 1952.

En 1976, le président Gerald Ford a annulé le décret du 19 février 1942, par lequel le président Roosevelt chassait les Japonais et Américains d'origine japonaise de la côte Ouest pour les « réinstaller » dans des camps.

En 1983, un rapport officiel a reconnu que la décision de déplacer et d'interner les Japonais et Américains d'origine japonaise n'était pas justifiée par une nécessité d'ordre militaire, mais qu'elle était due au racisme, à l'hystérie provoquée par la guerre et à l'échec du pouvoir politique.

Le 2 décembre 1989, le président George Bush (le premier président Bush) a signé une loi accordant des réparations aux personnes « réinstallées ». Chaque personne a reçu une lettre d'excuses du président et un chèque de vingt mille dollars